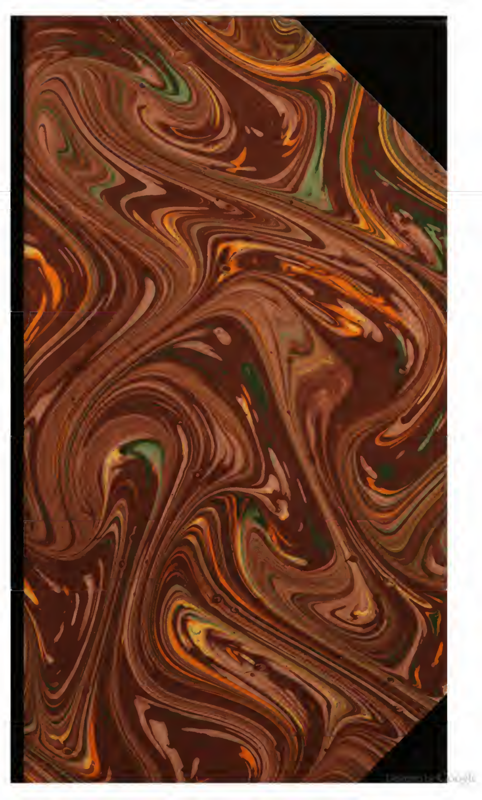



NAZIONALE
FONDO
DORIA
XIV
217
2
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE III
NAPOLI



RELATION

D'UN

VOYAGE EN ITALIE,

EN PASSANT

PAR LE MONT-CÉNIS ET REVENANT PAR LE SIMPLON.

IMPRIMERIE ANTH^e. BOUCHER,
Rue des Bons-Enfans, n°. 34.

RELATION

D'UN

VOYAGE EN ITALIE,

SUIVIE D'OBSERVATIONS

SUR

LES ANCIENS ET LES MODERNES,

AVEC DES TABLEAUX HISTORIQUES A L'APPUI

ORNÉS

D'UNE JOLIE GRAVURE REPRÉSENTANT ST.-PIERRE DE ROME.

Par Alphonse Dupré.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ ANTHe. BOUCHER, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, RUE DES BONS-ENFANS, No. 34;
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE, No. 23;
DELAFOREST, LIBRAIRE, RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, No. 7.

M. DCCC. XXVI.



TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

GENÈVE.



LETTRES
A MA SŒUR
PENDANT
MON VOYAGE EN ITALIE.

LETTRE SEPTIÈME.

Genève, 28 Mai 1822.

Ma chère Sœur,

Je suis enfin arrivé à Genève après avoir franchi le Simplon, passage dont il est impossible de peindre la sublime horreur; certes, lorsque l'on a vu les beaux monumens des arts qui enchantent les villes d'Italie, il semble que pour en sortir il faille franchir les portes infernales, en abandonnant les illusions des champs élysiens. En effet, passé ce

mont fameux par les travaux des armées françaises, l'on peut dire que l'on tombe dans un pays sauvage, dans une nuit profonde. L'abrutissement dans lequel vivent les habitans du Valais, fait un singulier contraste avec la finesse d'esprit, l'astuce des Bergamasques et l'activité turbulente des Milanais.

Adieu les arts, les belles productions du génie; l'architecture est morte, la peinture expirante, la sculpture informe; que faut-il penser de la poésie, de l'éloquence, de la musique? Les muses ont reculé d'effroi à l'aspect de cette race d'hommes qui ferait horreur si elle ne faisait pas compassion. L'esprit et l'imagination n'ont jamais résidé dans ce triste séjour.

Deux énormes murailles de montagnes, dont les sommets se perdent véritablement dans les nues, sans exagération poétique, vous conduisent pendant quarante lieues jusqu'aux rives du lac de Genève, que l'on se trouve bien heureux de rencontrer, quoique l'aspect des glaciers de la Savoie en diminue un peu la gaîté.

Mais, hélas! ce canton de Vaud, si prôné comme un paradis terrestre, qu'est-il en le

comparant aux riantes campagnes de la Lombardie? où sont donc les beaux-arts? quels monumens? quels temples? quels ornemens?... Oh! c'en est fait, il faut bien vite franchir le Jura pour retourner en France, où du moins les aimables filles de mémoire se trouvent encore réunies.

Avant d'arriver dans ma chère patrie, que je regrette d'autant plus en ces lieux que je n'y vois rien qui me la puisse faire oublier un moment, je veux te parler des admirables beautés de la nature qui ont étonné et souvent épouvanté mon esprit et attristé mes regards: je te donnerai autant que possible une idée du Simplon; mais, auparavant, je ne puis passer à Milan sans t'en dire quelque chose; pour y arriver je pars donc de Mestre près Venise, reprenant la route de Vicence et de Vérone.

Quoique le Véronais soit très fertile en presque tous les endroits, néanmoins la route qui conduit à la forteresse de Peschiera est, pendant environ deux lieues, fort déserte; le terrain est inégal et graveleux, presque inculte; mais on arrive bientôt à la citadelle qui est bâtie sur le Mincio, dont les ondes

sont rapides et d'une grande limpidité; ce fleuve sort avec impétuosité des eaux du lac de Garde, qu'il a traversé, comme il traverse ensuite, à quelques lieues plus loin, le lac qui environne Mantoue.

Peschiera, forteresse assez importante, vient d'être réparée par les Autrichiens qui y tiennent garnison. Dès que l'on sort de la citadelle, on côtoye le beau lac de Garde, dont les eaux, quoique douces et bonnes à boire, sont aussi fougueuses que les flots de la mer. Ce lac, vraiment admirable par sa position entre des montagnes, est sujet à des tempêtes, et j'ai eu la satisfaction de le voir assez courroucé le lendemain matin du jour de mon arrivée à Dezenzano située sur ses rives. Les ondes viennent battre la muraille de l'auberge, et j'ai pris un logement qui regarde le lac.

Du balcon je vois en face les eaux à perte de vue; elles s'enfoncent derrière les montagnes à la distance de deux lieues; sur la droite s'élèvent la forteresse de Peschiera , ainsi que les maisons du bourg qui l'avoisine; du même côté, près de Dezenzano, s'étend dans l'intérieur du lac une jolie jetée par où abor-

dent les gros bâteaux à voiles qui naviguent sur le lac. Vers la gauche et presqu'en face, l'horizon est borné par les montagnes du Tyrol et les Alpes, dont quelques-unes des cimes sont couvertes de neige; la chaleur que j'éprouve en ce moment fait un singulier contraste en mon esprit, avec l'aspect de ces glaciers qui doivent être éloignés de Dezenzano d'environ douze ou quinze lieues, car on ne les aperçoit que comme des nuages épars dans un ciel azuré. Vers le milieu du lac, un peu sur la gauche, à une lieue en face de Dezenzano, on voit distinctement les arbres et les prairies d'une île verdoyante qui s'élève du sein de l'onde. Non loin de la ville, en se tournant vers la gauche, un joli bois, dont l'aspect réjouit les regards, forme une agréable diversité avec les cimes neigeuses et lointaines qui bornent l'horizon de ce côté.

Le matin je fus éveillé au point du jour par un bruit violent : je me levai, et m'étant placé sur le balcon, comme le crépuscule commençait à paraître, je vis les flots qui accouraient en bondissant se briser avec fureur sur le rivage. Celui qui n'aurait pas vu la mer pourrait en concevoir une juste idée, quoiqu'en diminutif.

Le lac de Garde est très poissonneux; les truites surtout y sont excellentes, mais elles sont plus chères qu'à Paris, car j'en payai une qui n'était que d'une grosseur médiocre, cinq francs; j'en fis l'observation : on me répliqua que ce poisson fort délicat était fort rare dans le lac de Garde.

Je quittai avec regret le beau spectacle que m'offrait l'aspect de cette petite mer et des montagnes qui lui servent de barrières; car il est grave et imposant, égayé cependant par les environs du côté de Peschiera qui offrent une plaine verdoyante semée de maisons; la belle culture contraste avec l'aridité des montagnes qui bordent l'autre côté de la rive stérile et sauvage.

Le chemin que je pris pour me rendre à Brescia est assez agréable; la campagne est verte et bien cultivée; plusieurs villages et hameaux ainsi que des maisons de campagne réjouissent les yeux du voyageur; cependant non loin de Brescia, à trois lieues environ, les croix et les pierres de sépulture des voyageurs assassinés, se reproduisent aux regards en si grande quantité, que la route perd une partie de ses charmes.

C'est une étrange coutume que celle d'indiquer les désastres des voyageurs qui les ont précédés à ceux qui sont en ce moment en butte aux mêmes dangers : certes s'il y avait un pays où les chemins fussent minés par des volcans, n'aimerait-on pas mieux passer paisiblement dans l'ignorance du péril, que de voir des poteaux ou autres signes qui vous indiqueraient le nombre des victimes, et les endroits des explosions qui menacent de vous emporter ainsi.

Je m'appesantis sur cette bizarre coutume, parce qu'elle inquiète le voyageur sans pouvoir lui être d'aucun secours, sans même être d'aucune utilité aux victimes du brigandage, et que c'est un usage universel en Italie ainsi que dans le Valais; les habitans, à ce qu'il paraît, tiennent tellement à cette coutume, que j'ai vu une maison près de la route, où l'individu assassiné s'était traîné, et devant la porte de laquelle il avait expiré; on l'ensevelit, comme on le fait toujours, à la place même où il fut trouvé mort; de manière que les personnes qui habitent la maison, sont obligées de se détourner pour franchir le seuil de la porte, parce que la croix est placée tout au

milieu. Quelque fermeté d'âme que la nature vous ait donnée, si l'on ne frémit pas pour ses propres jours, il est certain que l'on ne peut s'empêcher d'être singulièrement attristé en lisant, sur des croix, ou sur des pierres de sépulture, ces inscriptions ainsi conçues: » *Ici, un tel fut assassiné le tel jour de telle* » *année;* » et quand ce spectacle se reproduit sans interruption dans beaucoup d'endroits, il est difficile de ne pas éprouver une sorte de mélancolie, qui n'est qu'augmentée par la fatigue et les privations d'un long voyage. On doit aussi réfléchir que, par la suite des temps, les accidens tragiques venant à se multiplier, les grands chemins de ces pays ressembleront beaucoup à des cimetières; l'habitude pourra vous les laisser parcourir sans crainte, mais non pas sans tristesse.

Arrivé à Brescia avec ces idées lugubres, j'avoue que je n'ai pas trouvé la ville fort agréable. Les habitans, loin d'être d'une humeur douce et prévenante, sont en général assez hautains et très peu complaisans. La ville est gothique, mais non pas dans le bon goût de ce genre d'architecture; elle paraît assez riche et bien peuplée; elle est défendue par

une citadelle, et les fortifications de la ville sont en assez bon état.

Il s'y trouve de vastes et beaux édifices mal entretenus. Sur la grande place s'élève, avec assez de majesté, le Palais de Justice qui, à ce que l'on m'a assuré, a beaucoup d'affaires dans ce pays; il est environné de portiques d'un goût d'architecture assez bizarre : le gothique y domine.

Plusieurs églises sont dignes d'être remarquées, entr'autres la cathédrale, d'un genre plus moderne, édifice qui n'est pas sans noblesse, quoique d'un genre mixte.

L'église de Sainte-Afra possède un tableau de Paul Véronèze; ce tableau est digne d'admiration; c'est le martyre de la sainte, qui arriva sous la persécution de Dioclétien : on sait que cette femme était une courtisane grecque; mais le courage avec lequel elle souffrit les douleurs du martyre, et la modestie de ses réponses, font voir qu'elle avait été frappée du Saint-Esprit. Le juge lui ayant ordonné de sacrifier à ses dieux, elle répondit qu'elle ne reconnaissait d'autre Dieu que Jésus-Christ, et qu'elle désirait, par ses souffrances, purifier les nombreuses souillures dont elle s'était cou-

verte dans les désordres de sa vie. « Vous êtes » une prostituée, répliqua le juge; ainsi vous » ne pouvez prétendre à l'amitié du Dieu des » chrétiens. » Afra prononça ces belles paroles qui nous ont été conservées et transmises avec soin : « Notre seigneur Jésus-Christ a dit » qu'il était descendu des cieux pour sauver les » pécheurs; l'Évangile rapporte qu'il permit à » une courtisane comme moi de lui arroser les » pieds de ses larmes et qu'il lui pardonna ses » péchés; loin de rejeter les pécheurs, il s'en- » tretenait familièrement avec eux et mangeait » à leur table. » Le juge lui déclara que Jésus-Christ ne voudrait point d'elle; qu'une courtisane ne pouvait jamais être appelée chrétienne. « Il est vrai, répondit Afra, je ne » mérite pas le nom de chrétienne; mais Jésus- » Christ m'a fait la grâce de m'admettre au » nombre de ceux qui croyent en lui. » Elle fut brûlée vive en l'année 304 de notre ère. Ce tableau est surtout remarquable par l'expression des figures et la vigueur du coloris.

D'autres tableaux de maîtres, principalement du Titien, du Pérugin, de Rubens, du Guide, ornent d'autres églises et des palais qui sont en assez grand nombre.

La ville est peuplée de gens qui, sans avoir l'air misérable, sont d'un aspect rustique et désagréable aux étrangers. Il y a plusieurs manufactures; elles occupent et alimentent le peuple de cette ville.

L'une des portes de Brescia, la porte Saint-Jean, qui fait face à la citadelle, excita ma curiosité; je voulus voir l'endroit où la fleur de notre chevalerie, notre Bayard, guerrier sans peur et sans reproche, signala sa valeur et reprit la ville de Brescia sur les Vénitiens : ceux-ci y étaient rentrés par la trahison d'Avogare, l'un des seigneurs de Brescia.

Je me disais en examinant les lieux : c'est là que Bayard franchit la muraille; c'est ici qu'il reçut ce coup de pique dans la cuisse, et qu'il prononça ces belles paroles en donnant ses ordres à l'un de ses capitaines : « Molard, lui dit-il, commandez les troupes, » ne songez qu'à poursuivre la victoire : la » ville est gagnée, mais je sens que je n'y » entrerai pas, ma blessure est mortelle. » En effet le fer et le tronçon de la pique lui étaient demeurés dans l'aîne : il y fut transporté néanmoins, et préserva par sa présence, une famille de cette ville, du déshonneur et du

pillage ; il la remplit d'admiration par ses sentimens généreux.

J'interrogeais dans ma course chaque maison des environs de cette porte, lui demandant si c'était elle qui avait reçu le bon chevalier. Je croyais voir encore les deux jeunes personnes, filles de la dame à qui appartenait ce palais, occupées à faire oublier au blessé ses douleurs et l'ennui de la convalescence, par leur conversation et les concerts de leur voix qu'elles accompagnaient du luth ; je me représentais le généreux chevalier refusant la rançon que lui offrait leur mère ; cette mère qui le priait d'accepter son présent, en fondant en larmes, le conjurant de recevoir ce témoignage de sa reconnaissance : le bon et vertueux Bayard, cédant à ses instances, mais pour diviser en trois parts l'or que contenait le coffre : il destinait les deux premières à doter les deux demoiselles envers lesquelles, disait-il, sa reconnaissance était sans bornes, à cause des attentions qu'elles avaient eues pour lui durant le cours de sa maladie, les priant d'accepter à leur tour ce gage de son estime, réservant la troisième part au soulagement des infortunées qui avaient le plus

souffert pendant le pillage, et remettant à ces dames le soin de faire les honneurs de cette générosité; enfin le brave chevalier, malgré sa blessure à peine refermée, partant pour de nouveaux combats, et ne voulant recevoir, pour toute rançon, que deux bracelets et une bourse brodée des mains des jeunes demoiselles dont il avait protégé l'honneur et assuré la fortune. Qu'y a-t-il de plus généreux, de plus délicat, de plus héroïque que cette action ? Quelle douceur, quel désintéressement, quel courage; quel exemple à offrir aux jeunes Français qui se destinent au noble métier des armes ! Dans ces temps d'héroïsme, les fureurs de la guerre sont tempérées par des actions généreuses, qui du moins consolent l'âme des horreurs du carnage.

Pour se rendre à Milan, on passe par plusieurs villes et villages peu considérables; Chiari, sans avoir rien de remarquable, est la plus étendue. Antegnate, Carravagio, Cassano et Colombarolo sont fort peu intéressantes et ne méritent guère que l'on s'y arrête.

Le pays est bien cultivé; ce sont des bosquets continuels, très agréables à l'œil, mais peu sûrs pour les voyageurs; les prairies sont

sillonnées par des ruisseaux naturels ou factices.

L'Adda, rivière qui traverse le pays, et que l'on passe après Cassano, a des rives ornées de jolies maisons de campagne. Bientôt on suit, pendant deux lieues, un beau canal avant d'arriver à Milan. Les environs de cette grande ville, comme ceux de Paris, sont infestés de voleurs, avec cette différence qu'à Paris une police très rigide est toujours aux aguets et maintient la sûreté des routes; mais à Milan et dans les environs il n'y a aucune trace de surveillance ni civile ni militaire; ainsi il arrive quelquefois qu'en plein midi les voleurs vous arrêtent aussi tranquillement que s'ils vous trouvaient dans un désert. Il est nécessaire d'y arriver ou d'en sortir de jour; car pour la nuit on serait certain d'être arrêté.

Milan est une ville opulente; on y rencontre beaucoup d'équipages élégans; le soir surtout, lorsque le soleil a disparu, on se rend à la file dans la grande rue qui est très large, fort bien bâtie et ornée de plusieurs beaux palais. Les boutiques et les cafés sont brillans, et la ville bien peuplée a une apparence de richesse qui n'existe dans aucune autre ville d'Italie à un plus haut degré.

Le jardin public peut passer pour beau dans le pays, puisqu'il est rare d'en rencontrer dans les villes d'Italie. Cependant ce jardin ne serait pas remarquable dans une de nos villes de France du second ordre.

Parmi un assez grand nombre d'églises, qui ne sont en général pas très ornées, est la cathédrale, qui est l'une des plus belles d'Italie; c'est un édifice gothique en marbre blanc; le genre gothique y est pur et sans mélange d'autre architecture; après Saint-Pierre de Rome, c'est l'église la plus vaste d'Italie. Le coup-d'œil de la façade nouvellement terminée par les Français, pendant qu'ils furent en possession de cette ville, est vraiment fort agréable : ce n'est plus cette majestueuse simplicité d'architecture des églises de Rome, mais un nombre infini de petites pointes en forme de clochers qui couronnent de toutes parts le sommet de l'édifice, et il est d'une grande élévation; la blancheur du marbre et la finesse de cette multitude d'aiguilles qui se perdent, pour ainsi dire, dans les nues, et semblent s'identifier avec la voûte céleste, donnent beaucoup de grâce et de légèreté à l'édifice, malgré sa vaste étendue. L'intérieur est enri-

chi de cariatides en bronze, de sculptures en marbre; les autels, des métaux les plus précieux; les murailles en marbre sont couvertes de tableaux d'un grand prix, et les voûtes ornées de belles fresques. Des piliers énormes, revêtus de marbre blanc, soutiennent la voûte. Cependant tout y est négligé et malpropre; l'église n'est point achevée, et le délabrement dans lequel on laisse dépérir ce somptueux édifice, est visible, par les humidités qui corrompent et détruisent les tableaux et les fresques, et jusqu'aux murailles en plusieurs endroits.

Je ne te parlerai point des autres églises qui sont trop inférieures à celle-ci, comme à toutes celles dont je t'ai donné déjà la description; quelques-unes possèdent des tableaux de maîtres.

Les hommes et les femmes à Milan sont plus recherchés dans leurs costumes que dans aucune ville d'Italie; les femmes en général ne sont pas d'une grande beauté; elles ont pour la plupart les cheveux très noirs, la taille assez belle, mais elles sont dépourvues de fraîcheur; elles ont la peau jaune et le teint sans couleur vermeille. Leur démarche est grave et décente.

Le grand monde est mis comme à Paris, la classe bourgeoise est vêtue de noir; les femmes ont la tête couverte d'un voile qui descend jusqu'à la poitrine, et qui, par conséquent, ne laisse pas voir leur visage comme le mezzaro des Génoises. Quant aux paysannes du Milanais et même de toute la Lombardie, elles se coiffent de cette manière : après avoir tressé par petites nattes tous leurs cheveux, elles les entortillent et les attachent autour de leur tête; ensuite pour tous joyaux et ornemens, elles enfoncent horizontalement dans ces cheveux ainsi ramassés, une grande épingle qui a un demi-pied de longueur, et presque de la grosseur du petit doigt. Cette épingle se termine de chaque côté par une pommette de la dimension d'un œuf de pigeon; cet ornement est ordinairement en étain, les plus riches le portent en argent; l'une des pommettes se dévisse, et lorsque l'épingle a traversé horizontalement les nattes de cheveux au derrière de la tête, on visse cette pommette qui fait la symétrie et forme le contre-poids avec celle qui est de l'autre côté. Ces femmes ont encore une manière de s'orner la tête : elles piquent autour de ces

nattes de cheveux, des épingles d'étain ou d'argent, à grosses têtes, qui sont taillées en boules, en étoiles et en flèches, diversifiées avec assez de goût, ce qui leur forme une espèce de petite couronne. Si ces épingles ainsi attachées étaient en pierreries, et disposées par les mains habiles de nos coiffeurs de Paris, assurément ce dernier genre de coiffure aurait beaucoup de grâce et d'éclat, et serait même, j'ose le dire, d'un goût excellent; car cette petite couronne produit un effet agréable, quoiqu'elle soit posée sans beaucoup d'art par les femmes du peuple qui s'en parent dans ce pays.

A Milan on jouit de tous les agrémens de la belle société, et les riches font de grandes dépenses; en cela ils ont pris les mœurs françaises, et l'on peut assurer que, de toutes les villes d'Italie , c'est Milan qui a le plus de rapport avec nos grandes villes de France, telles que Lyon, Dijon, Rouen et Bordeaux.

Les Milanais sont assez adonnés aux sciences et aux manufactures; mais les arts y sont un peu négligés; ils ne passent pas pour fort spirituels; je ne sais si c'est jalousie de la part des autres habitans de l'Italie, mais dans

le cours de mon voyage je n'ai pas entendu faire leur éloge sous ce rapport.

Une chose qui est essentielle à savoir pour les voyageurs, c'est que l'on ne doit conserver dans les chambres des auberges rien de ce que l'on possède de précieux, malgré les serrures et les verroux des portes; il faut déposer ses effets de prix chez le maître de l'hôtel et en tirer un reçu, car les voleurs sont partout et d'une audace qui annonce un relâchement absolu dans la police de la ville. Au reste, les habitans et les avis imprimés sur les portes en toutes les langues, vous invitent à ne pas vous reposer avec sécurité sur les serrures de votre appartement.

Une autre observation intéresse la santé des voyageurs : après un si long voyage et les fatigues qui en sont la suite, ordinairement les personnes qui reviennent de Rome et qui arrivent à Milan, sont affectées d'une maladie accablante pour l'esprit comme pour le corps; il ne faut pas s'en effrayer; les gens qui servent dans les auberges savent parfaitement vous indiquer le remède et le préparer eux-mêmes: il faut prendre des soupes de vin chaud très sucré, assaisonné de cannelle et de gérofle, sans

écouter le dégoût qui ordinairement vous expose à repousser une semblable potion; car cette diarrhée souvent excessive qui vous travaille, vous donne un désir ardent pour toutes les boissons les plus rafraîchissantes; on ne doit pas s'y laisser séduire, mais au contraire prendre les soupes de vin chaud que les aubergistes ont l'habitude de proposer aux voyageurs incommodés : le café noir, et par-dessus du kirschen-wassher, sont aussi très efficaces; les voyageurs reconnaîtront l'importance de cet avis.

J'avais apporté de Florence, comme je crois te l'avoir dit, ma chère sœur, une petite caisse garnie d'albâtres; je fus obligé de la laisser à la douane du Milanais, et les douaniers se sont arrangés avec tant d'esprit, que c'est un des habitans même de Milan qui en a profité, ce qui est justement le contraire des vues du gouvernement. Voici le fait : on m'avait arrêté cette caisse à la douane de Mantoue en me donnant la raison que l'albâtre étranger est prohibé dans le Milanais, parce qu'on ne veut point faire tort aux ouvriers en albâtre qui résident à Milan. Quand je fus de retour de Venise, j'arrivai à Milan

où l'on me dit que je trouverais ma caisse ; je me présentai donc à la douane pour la réclamer ; mais on ne voulut me la restituer que si je consentais à la faire transporter à deux lieues de la ville dans une auberge que l'on m'indiquerait, et où je la reprendrais en passant, mais on me demanda deux jours pour la retrouver. En effet, il y a dans les bâtimens de cette barrière un si grand nombre de caisses, de ballots accumulés avec la plus grande confusion, que c'eût été un miracle si j'eusse pu l'obtenir en huit jours. L'embarras de la faire transporter et la perte de temps que cela aurait entraîné ; en outre l'avis d'un Milanais qui, pour me tirer d'embarras, me proposa de me l'acheter, et qui poussa la loyauté jusqu'à s'en rapporter à ma déclaration sur le nombre et le prix des objets qui s'y trouvaient renfermés, me déterminèrent à la lui céder ; il me dit qu'il connaissait des douaniers qui la lui retrouveraient sous peu de jours, et que dans tous les cas, si je repassais à Milan, il me restituerait ces albâtres quand je le voudrais ; je trouvai ses propositions si honnêtes, que je lui abandonnai ce petit trésor florentin ; ainsi c'est à Milan même que les albâtres

sont demeurés; si on me les avait laissé entrer dans la ville, je les aurais emportés le lendemain; mais avec ces mesures vexatoires, le contraire de ce que la douane exigeait eut lieu malgré moi et par sa faute : administration bien entendue ! Ainsi il arrive souvent que par les mauvaises mesures, on est contraint malgré soi de faire l'inverse de ce que le gouvernement ordonne.

En sortant de Milan par la route qui mène au Lac-Majeur, on traverse un pays assez bien cultivé et plusieurs villages bien peuplés. Après la Cassine, mauvaise auberge, commence la belle route qui traverse le Simplon. Cette route est très roulante, et de chaque côté garnie de bornes de granit. Je couchai à Sesto-Calende sur la rive du Tessin. Le lendemain je traversai ce beau fleuve en bac, car il est fort large en cet endroit; il sort du Lac-Majeur et sépare les états Lombards-Vénitiens et le Milanais de ceux du roi de Sardaigne.

L'aspect de ce fleuve est imposant; les bords sont couverts de bocages et de petites habitations fort agréables; l'eau du fleuve est très limpide, quand il n'est pas enflé par les

fontes de neiges; on aperçoit le poisson nager à plus de quatre ou cinq brasses de profondeur.

En abordant à l'autre rive, on prend la route qui conduit au Simplon, à travers d'immenses montagnes; cette route commence à monter sensiblement, sans pourtant donner aucun tirage aux chevaux, car à peine s'aperçoit-on de la pente. On passe à Arona, joli bourg, et l'on compte de cet endroit où l'on commence à monter, quatorze ou quinze lieues jusqu'à Domo-Dossola, qui est au pied du Simplon. La belle chaussée qui sert de route, encaisse les eaux du Lac-Majeur de ce côté.

Sur l'une des collines verdoyantes qui avoisinent Arona, patrie de saint Charles-Borromée, on aperçoit une masse énorme de granit, taillée grossièrement en forme de statue, de la hauteur d'environ soixante pieds; elle représente le saint : c'est un monument que les habitans ont formé en sa mémoire, en reconnaissance de ses nombreux bienfaits.

Le côté de la route opposé au lac est adossé à des montagnes, sur le flanc desquelles de jolies maisons de campagne sont construites,

et s'étendent à deux lieues plus loin qu'Arona; les jardins réunissent les plantes et les arbrisseaux du plus agréable aspect; la vigne est soutenue par des poteaux de granit, ou s'entrelace aux figuiers, aux mûriers et à d'autres arbres; les fleurs et les fruits y sont d'une beauté ravissante.

Cependant le riant aspect de ces jolis jardins est attristé par la vue d'un cimetière placé sur la route : on en a tiré les ossemens que l'on a entassés dans une espèce de cercueil en forme de maison dont les fenêtres sont grillées. Les têtes sont rangées autour : quelques unes portent des inscriptions.

A deux lieues d'Arona j'aperçus, vers la gauche, un petit obélisque taillé dans le roc vif : sur le sommet est une cage de fer. Ce monument excita ma curiosité, et en le regardant plus attentivement, je vis un crâne humain qui est posé sur le petit plateau de l'obélisque et recouvert par cette cage de fer.

Je questionnai quelques personnes de Belgirate (car ce singulier monument est entre Arona et Belgirate) pour connaître la raison de cette sorte d'exposition perpétuelle : on me répondit que cette tête est celle d'un

voleur de grand chemin, et qu'on l'avait exposée sur le théâtre de ses exploits; il y a peine de mort pour celui qui soustraira cette tête à l'infamie de ce genre d'exposition. Les barreaux de fer sont de la grosseur du doigt, et, jusqu'à présent, personne n'a osé enlever les restes du brigand, à l'ignominie digne fruit de ses forfaits. Il paraît qu'il était la terreur des habitans et celle des voyageurs.

La route, en cet endroit, est comme suspendue sur le lac, et vers la gauche sont des rochers et des montagnes boisées; la chaussée n'a pas plus de dix à douze pieds de largeur.

De Belgirate on aperçoit les îles Borromées. Tout ce que les poètes ont rapporté des îles fortunées dont ils ont fait les Champs Élysiens, peut fort bien convenir à ces îles qui s'élèvent du sein des eaux du Lac-Majeur, et principalement à l'une d'elles, appelée Isola-Bella (Ile-Belle). On dirait, en effet, qu'il y règne un printemps continuel; si les vents soufflent, c'est pour répandre les parfums des fleurs les plus odorantes; des bosquets embaumés, des champs de roses, des bois d'orangers et de citronniers; le myrte

fleurissant à l'abri du laurier; la douce odeur et l'éclat des fleurs de tous genres, rendent ce séjour délicieux.

Je pris une barque à voile en partant de Baveno, petit village à l'extrémité du lac, où l'on voit de vastes carrières de granit. Non loin de là on exploite une montagne de marbre blanc qui a servi à la construction de la cathédrale de Milan.

Le Lac-Majeur est rarement tranquille; aussi, ayant le vent contraire, on fut obligé d'abaisser la voile, et les rameurs mirent une heure et demie à gagner l'Ile-Belle. Nous côtoyâmes d'abord l'Ile-des-Pêcheurs; ce n'est aussi qu'un rocher où l'on a bâti un village; il y a vers l'une des extrémités une place plantée d'arbres, et plus loin une église; mais la simplicité des bâtimens de cette île, la plus proche de l'Ile-Belle, semble rehausser l'éclat et la magnificence de celle-ci. De même qu'à Venise les ondes viennent baigner les marches de l'escalier du Palais, à cause de sa construction particulière, c'est par cet escalier, ordinairement fermé par une grille, que l'on est introduit dans une vaste cour embellie de galeries; les grilles sont ouvertes

aux étrangers qui viennent visiter ce merveilleux palais de l'Ile-Belle, appartenant à la famille Borromée.

Deux énormes gardiens, je veux dire deux chiens du Simplon, loin d'en défendre l'entrée, arrivent soudain pour flatter les voyageurs et recevoir leurs caresses; ces animaux sont d'une haute taille, mais à poil ras et fauve; ils ont le museau noir et les yeux d'un beau jaune orangé; ils sont très doux et caressans. Ils ne ressemblent point aux chiens du Mont-Cenis; j'en vis un en Savoie qui était gris cendré; cette espèce de chien a la crinière et la queue absolument comme le lion : celui que je vis à Chambéri était d'une beauté et d'une douceur extrêmes; il est de la grosseur d'un veau de six semaines; ses yeux sont clairs et à-peu-près de la couleur de ceux du lion; en général cette espèce de chien a beaucoup de rapport avec le lion pour la forme et le poil du corps, à l'exception de la couleur.

Le magnifique palais des Borromées est digne de l'admiration du voyageur; on peut le comparer à un navire, car les souterrains que l'on y a creusés dans le rocher ont une

profondeur qui égale presque la moitié de l'élévation du bâtiment au dessus des ondes. Les appartemens sont vastes et bien ordonnés; on y voit avec intérêt une longue galerie de tableaux, où l'on peut remarquer des ouvrages de différens maîtres.

On monte jusqu'au haut de l'édifice, qui est formé par dix terrasses de la hauteur de cent vingt pieds, sur la dernière desquelles on a placé une statue de Pégase : elle couronne ces terrasses qui, diminuant toujours de surface à mesure qu'elles s'élèvent, présentent de loin la forme d'une pyramide verdoyante; les terrasses et les jardins de Passy, au bord de la Seine, à Paris, en peuvent donner quelque idée, sous le rapport de la perspective.

Si les appartemens sont vastes et magnifiques, les jardins sont véritablement enchanteurs, et l'on doit penser combien ils ont dû coûter de temps, de dépenses et de travail, puisque ce sont des terres rapportées d'au-delà du lac, parce que l'Ile-Belle n'est qu'un rocher aride, et ensuite qu'il fallait transporter et élever les terres à mesure que l'on élevait les terrasses. On a donc surmonté toutes ces difficultés pour en former des jar-

dins merveilleux; car la vigne s'y marie aux orangers, aux citronniers, aux figuiers; les fleurs et les fruits de ces arbres, qui se succèdent où se confondent, forment un coup-d'œil aussi agréable qu'extraordinaire. Je remarquai des cédrats d'un parfum délicieux, et qui sont de la grosseur d'un melon; les fleurs parfumées des jasmins de diverses couleurs, des rosiers de toute espèce embaument l'air à une grande distance; les bosquets parsemés de fleurs, que l'on parcourt avec enchantement, sont composés de toutes sortes d'arbres dont la végétation est d'une vigueur surprenante; la multitude et la grosseur des fruits qui en proviennent étonnent l'esprit et enchantent les regards. L'olivier, le cyprès, y inspirent la mélancolie dans certains endroits; tandis que dans d'autres, les myrtes en fleurs, les rosiers et les lauriers rappellent la gaîté et les pensées les plus délicieuses par l'aspect de leurs couleurs variées, la fraîcheur de leur feuillage et le doux parfum qui, s'exhalant des bouquets de fleurs, embaume l'air qu'on y respire.

Je m'arrêtai auprès d'un groupe de lauriers; l'un d'eux avait quarante à cinquante

pieds de haut, et le tronc avait bien quatre pieds de circonférence; en admirant ce bel arbre, je fus surpris d'y voir gravés quelques noms; j'y distinguai *Marengo*, *Austerlitz*, *Lodi*, et quelques autres mots et chiffres à-peu-près effacés par la végétation de l'arbre ou par quelque accident; mon guide me dit que le général Buonaparte étant venu dans cette île et ayant logé dans le palais, y avait lui-même gravé ces noms fameux pour la gloire des armées françaises.

Les parterres sont émaillés des fleurs les plus variées de toutes les espèces, et en plusieurs endroits des bassins à jet-d'eau rafraîchissent l'air que souvent le soleil embrase de ses feux.

On y conserve aussi des plantes rares que l'on met en serre pendant l'hiver; les vastes berceaux d'orangers et de citronniers sont aussi renfermés l'hiver dans une espèce de serre en planches que l'on monte à volonté; car les froids y sont vifs pendant quelques mois de l'année.

Sur la dernière plate-forme on jouit d'une vue admirable, mais d'un aspect sévère et majestueux; de toutes parts l'horizon est

borné par des montagnes dont les plus rapprochées découvrent leurs vastes flancs qui se reflètent dans les eaux du lac, et dont les plus éloignées élèvent leurs têtes chenues derrière celles qui servent de bassin à l'immensité de l'onde.

Au nord, sur les rives, s'élèvent le Monte-Rosso et le Simolo; dans le lointain on aperçoit les montagnes d'un aspect triste et sauvage des vallées d'Intrasca et de Vichezza. Près de l'Ile-Belle, toujours au nord, on voit distinctement l'Isola-Madre (ou Ile-Mère) qui sort des ondes; cette île est couverte de verdure et d'arbres. A droite de l'Ile-Mère, cette portion du lac qui s'étend du côté de Locarno est bordée des rochers escarpés de Pino et de Gamborogno, au-dessus desquels on aperçoit les montagnes qui forment les vallées, où roulent la Verzasca et la Magia, dresser leurs crêtes souvent blanchies par les neiges.

Au sud on voit derrière le village de Levano, situé sur les rives du lac, s'élever la vaste montagne Beusser. Le côté de l'est est plus riant que les autres; les agréables collines de Varèze, qui sont couvertes d'une multitude

de chapelles et de petites maisons de campagne, égayent la vue un peu attristée par les autres aspects qui vous environnent; les regards ne sont plus bornés du côté de Sesto-Calende, qu'il n'est plus possible d'apercevoir que par l'onde du beau lac mêlée en cet endroit avec les eaux courantes du Tessin.

En se tournant vers le sud-est, on voit plusieurs montagnes très verdoyantes qui sont agréablement ornées de villages et de maisons de campagne. Enfin, si l'on regarde le côté de Baveno, on aperçoit les deux sommités neigeuses du Simplon, quoiqu'on en soit encore à plus de dix lieues, de même que les neiges qui couvrent le Mont-Rose, un peu plus rapproché; inclinant vers la droite, on distingue quelques sommités du Saint-Gothard.

Après que, sur la plus élevée des terrasses de l'Ile-Belle, cent-vingt pieds au-dessus du niveau des ondes qui viennent se briser contre les murailles de cet édifice majestueux, j'eus admiré la beauté du lac et de ses environs, je descendis dans les salles dites des mosaïques, appelées en italien *Sale-Terrene*,

qui sont des appartemens pratiqués sous les terrasses en forme de grottes, tout en coquillages et en différentes matières cristallisées; on y ressent une fraîcheur qui plaît extrêmement au temps des chaleurs qui y sont assez violentes en été.

Des vases en marbre, d'un beau modèle, des copies de statues antiques ornent ces appartemens souterrains, que les ondes environnent, et dont on entend de toutes parts le murmure ou le mugissement, selon l'agitation du lac. J'y remarquai plusieurs Vénus d'un beau marbre, quelques nymphes, et un buste d'Achille qui passe pour un chef-d'œuvre: ces statues sont environnées d'une gaze légère, ce qui les rend d'autant plus agréables à la vue; car le jour mystérieux qui pénètre dans ces appartemens invite l'âme à un repos mélancolique et à la réflexion; une douce rêverie qui n'est que légèrement interrompue par le bruissement des ondes, s'empare de vos sens; on aime à s'y reposer, à y respirer l'air frais, à arrêter ses pensées sur la situation où l'on se trouve, au milieu d'une vaste étendue d'eau, avec sécurité, dans un palais magique, semblable à ceux que les

poëtes ont inventés. « Suis-je, me disais-je, dans les grottes de la nymphe Calypso, où le prudent Ulysse fut si long-temps retenu malgré lui, regrettant sa patrie, et faisant des vœux pour y retourner, préférant les dangers aux délices? Serais-je dans le voluptueux palais d'Alcine, si funeste à l'héroïque valeur? Est-ce par des grottes semblables que le fier Soliman fut conduit au milieu du conseil d'Aladin, sortant d'un nuage et rassurant par sa présence l'assemblée intimidée par la valeur et les exploits des chrétiens guidés par Godefroy de Bouillon? » Tous les enchantemens des fées se retracèrent à ma mémoire, et j'y serais resté, bercé par d'agréables songes, beaucoup plus long-temps, si le jour à son déclin et mon guide ne m'eussent averti que la barque qui devait me ramener avait pour une heure de traversée à parcourir. Enfin il fallut dire adieu à l'Ile-Belle, et je partis avec beaucoup de regrets, tempérés néanmoins par l'idée que chaque pas que j'allais faire me rapprocherait de ma chère patrie.

En sortant de Baveno, on entre dans des montagnes d'une hauteur prodigieuse, car

ce sont les plus hautes de l'Europe, pour n'en plus ressortir jusqu'au lac de Genève. Néanmoins la route est agréable; les Alpes en ce pays ont un aspect tout différent des montagnes de la Savoie; elles sont plus hautes, et surtout plus élancées en pyramide vers les nues, et presque toutes sont coupées tellement à pic qu'il serait impossible de les gravir; leur sombre et sauvage verdure forme, avec les terrains cultivés qui environnent la route, un contraste qui n'est pas sans agrément. Ces champs, d'une montagne à celle qui est vis-à-vis, ont environ une demi-lieue, ce qui forme un vaste corridor depuis une chaîne de montagnes jusqu'à la chaîne parallèle, dont les sinuosités présentent à l'œil des aspects assez variés, mais toujours sauvages.

Ces monts recèlent des mines d'or, dont plusieurs sont connues et exploitées avec succès. Il est probable que le cuivre, le fer et autres métaux y sont en abondance; car les granits que l'on brise et dont j'ai rapporté une grande variété, sont tout brillans d'or, de fer et de ces autres métaux; mais principalement d'or, dont les filets séparent dis-

tinctement la pierre d'une couche à l'autre.

Après avoir traversé plusieurs petits hameaux à peine composés de quelques maisons, et peuplés de très pauvres habitans, on arrive à Domo-Dossola au pied du Simplon. Deux lieues avant d'arriver à Domo-Dossola on passe dans la belle vallée du Mont-Rose que l'on côtoye : c'est une des plus hautes montagnes de l'Europe; elle est élevée au-dessus du niveau de la mer de quatorze mille cinq cent quatre-vingts pieds, ce qui l'égale au Mont-Blanc. La cime du Mont-Rose n'est pas en pyramide, mais en dos-d'âne; sa longueur est d'environ trois lieues; les rochers et les terres qui la composent, ainsi que les mousses qui tapissent ses parties arides, à cause de leur couleur rosée, lui ont fait donner ce nom. Cette montagne est couverte de petits hameaux et des plus agréables habitations au milieu de bosquets et de jardins verdoyans; non pas jusqu'au sommet, qu'il est impossible d'atteindre, mais sur les flancs à demi-hauteur; ils en sont parsemés : plusieurs jolies cascades qui s'échappent du sein des rochers fournissent une eau limpide et fort agréable au goût ; ces eaux sont néan-

moins, comme toutes les eaux de roches, assez malsaines; car elles contribuent, dit-on, à produire les goîtres; tous les habitans sont affligés de cette difformité, et l'on dit que cela provient de la qualité ou de la froideur de ces eaux.

Le fond de la vallée est bien cultivé; les pins et les melèses peuplent les prairies verdoyantes au milieu desquelles est situé le petit village de Macugnaga.

Celui qui aime la solitude, ce vaste silence qui s'étend de toutes parts, et qui voudrait jouir des agrémens de la campagne sans y mêler ceux de la ville, trouverait sur les flancs du Mont-Rose un ermitage dont il pourrait se faire un paradis terrestre. Cependant si les flancs de ce mont sont couverts d'arbres, de jardins et de verdure, le sommet est aride, dépouillé et presque toujours couvert de neige; mais on ne peut l'apercevoir que lorsqu'on est dans la vallée, au fond de laquelle il existe un inconvénient qui est assez général dans les longues chaînes de montagnes; entre une heure de l'après-midi et trois heures, il s'élève un vent si impétueux que l'on est obligé de demeurer dans

les maisons, sinon les tourbillons de sable et de poussière de granit vous aveugleraient; ce vent est si violent qu'il arrête les voitures, et souvent les renverse; j'ai vu des troupes de volailles enlevées, dispersées çà et là, et des bestiaux s'arrêter court sans pouvoir avancer. Lorsque l'on est surpris par cette fougueuse tempête, si elle est trop violente, le plus sage est de s'arrêter, de descendre de voiture et de s'asseoir dans quelqu'endroit abrité. Le sable qui vole en tourbillons épais dans cette vallée, comme dans celle qui environne Domo-Dossola, est rempli de parcelles d'or et d'autres métaux qui brillent en l'air lorsqu'elles sont frappées des rayons du soleil. Cette espèce de tempête de vent et de sable est régulière, et ne laisse pas d'être incommode aux voyageurs comme aux habitans de la vallée, car sur les hauteurs des montagnes on n'éprouve que rarement cet inconvénient.

Domo-Dossola est une petite ville qui, sans avoir un aspect opulent, ne manque pas de ressources à cause du passage fréquenté du Simplon; car il faut nécessairement passer par Domo-Dossola pour franchir cette montagne : un grand nombre de voyageurs rem-

plissent la vaste auberge qui se trouve à l'entrée de la ville.

L'aspect des montagnes qui l'environnent de toutes parts est triste; les pins et les mélèses qui couvrent les énormes flancs du Simplon, lui donnent un aspect sauvage et qui ne déplaît pas à l'œil du voyageur, lorsqu'il pense que bientôt il doit s'enfoncer, pour ainsi dire, dans ses entrailles. Cette vue cependant serait bien chagrinante à la longue; on voit cet immense Simplon se dessiner au milieu d'un ciel d'azur, ou bien confondre l'une de ses têtes, blanchies par les neiges amoncelées, avec les sombres nuées qui le couronnent, et qui, souvent divisées, courent comme des fumées sur ses énormes flancs.

Après le coucher du soleil, lorsque la nuit commence à envelopper les vallées de ses ombres, je fus bien étonné d'apercevoir de petites lumières voltiger de toutes parts; je m'imaginai d'abord que la chaleur du jour avait occasionné ces espèces d'exhalaisons qui s'enflamment et que l'on appelle vulgairement feux follets; pour m'en assurer, j'allai me promener hors la ville, et là je vis avec surprise ces petites étincelles m'environner et

me choquer; c'est une infinité de petits scarabées lumineux comme nos vers luisans; en voltigeant dans l'air, ils produisent une clarté assez vive pour vous éclairer sur la route pendant la nuit : j'en attrapai un bon nombre que je conserve. Cette espèce d'illumination aérienne a quelque chose de magique, surtout dans l'éloignement, au-dessus des prairies et à travers la sombre verdure des sapins qui couvrent les montagnes.

La traversée du Simplon est de quatorze lieues, depuis Domo-Dossola jusqu'à Glitz en Valais. Je suis parti de Domo-Dossola à trois heures du matin, et ne suis arrivé à Glitz qu'à sept heures du soir, par le temps le plus beau que l'on puisse désirer, car le Simplon n'est que trop souvent le séjour des plus affreuses tempêtes; des nuées sombres le couronnent, et ces nuages, avec des torrens d'eau, de grêle et de neige, apportent les éclairs, les tonnerres et les vents les plus fougueux; les ouragans détachent des rochers énormes, et des avalanches qui engloutissent ou écrasent tout ce qui se trouve exposé à leur chute. Ces redoutables tempêtes durent quelquefois des semaines entières, et alors il faut bien se gar-

der de tenter le passage : on doit attendre, soit à Domo-Dossola, soit à Glitz, le moment où le temps devenu plus beau et les sombres nuages dissipés, laissent voir le beau ciel d'azur, d'où se détachent les sommets neigeux du terrible mont.

Ce Simplon est d'un aspect affreux, surtout du côté de l'Italie ; car du côté du Valais, les terres sont mélangées d'ardoises et s'éboulent souvent ; au lieu que du côté de l'Italie, ce ne sont point des terres, mais des rochers immenses qui fatiguent l'œil par leur élévation et effraient l'esprit par l'image de la plus épouvantable destruction. Il n'est pas de mots ni de phrases capables de rendre les tableaux qui s'offrent aux regards en entrant dans cette sombre vallée des Yéselles.

Après avoir passé sur un beau pont le torrent de la Véniola, dans un petit hameau du nom de Crévola, on entre dans cette sombre et horrible vallée des Yéselles ; les cavernes infernales, les épouvantables descriptions du Dante, lorsqu'il nous peint les profondeurs de l'abîme, ne sont que de faibles images de l'horreur répandue dans ces lieux ; des rochers énormes pendent sur vos têtes ; ils sont à

demi-brisés par la chûte de ceux qui se détachent, et roulent en bondissant jusque dans le précipice où coule le torrent, sur la gauche de la route; les eaux suintent des parois de granit et de marbre de toutes couleurs.

On passe à Divedro, lieu horrible, qui offre de tous côtés les marques de la plus effrayante dislocation; des monceaux de rochers énormes, noircis par les eaux ou blanchis de leur écume, sont entassés pèle-mêle dans le le torrent; un vaste pont en pierre et en briques cimentées, qui joignait la route à l'autre flanc de la montagne, au-dessus du torrent, a été écrasé par la chute d'un bloc de granit qui se voit encore tout auprès; le pont est abîmé entièrement, et pour ainsi dire pulvérisé par ce fragment de montagne qui bouche une partie de l'abîme.

Quand les voyageurs sont surpris par la tempête (car il arrive quelquefois que l'on part avec le beau temps, et que l'orage se déclare en quelques heures); lors donc que l'on est surpris par ces terribles ouragans, une multitude de rochers s'écroulent, ou sont lancés par les vents, des parois immenses de la montagne; ils tombent comme la grêle sur la route

et dans les cavités de l'abîme ; aussi les accidens tragiques se sont plus multipliés dans la sombre gorge des Yéselles que dans tout autre endroit de ce dangereux passage. J'ai compté jusqu'à onze croix, où sont ensevelies les malheureuses victimes qui ont été écrasées par les rochers; le bloc meurtrier leur sert à presque toutes de tombeau et de pierre sépulcrale; car la croix est placée contre le débris du mont qui les a écrasées et ensevelies.

Il y a un rocher entr'autres d'une dimension énorme, où sont plantées deux croix à côté l'une de l'autre. Ce sont deux infortunés qui s'étaient réfugiés sous quelques sapins, tout auprès de la route, et qui ont été engloutis en même temps sous cette roche colossale.

On ne peut sans frémir attacher ses regards à ces grands débris suspendus sur vos têtes, jusqu'à plus de trois à quatre mille pieds de hauteur, détrempés par la filtration perpétuelle des eaux qui découlent en grande abondance du roc vif, et humectent quelque peu de terre végétale, unique aliment de maigres forêts de sapins qui semblent ne tenir aux parois de marbre ou de granit que par quel-

ques racines; il est impossible de contempler cette sublime horreur sans un frisonnement involontaire : cependant la majesté de ce beau désordre de la nature excite dans l'âme tant d'admiration et de surprise, qu'elle ne laisse que très peu de place à la crainte; en sorte que l'on est plutôt ravi dans une extase continuelle que troublé par l'épouvante.

Lorsque, pour entrer en Savoie, je passai les vastes rochers pendans de la Chaille, je frémis et fus attristé, car ce passage est horrible sans sublimité : il est plus hideux, mais bien moins dangereux que la vallée des Yéselles; il faut donc que l'épouvantable majesté de ces lieux absorbe tellement l'esprit et toutes les facultés du spectateur, qu'elle jette un voile sur les périls qui l'environnent : les rochers qui composent le pas de la Chaille ne sont vraiment que des atomes, comparés à la masse des avalanches de neige, de glaçons, et l'on peut dire de marbre et de granit, et de ces immenses forêts qui, élevées au-dessus de la route profonde, menacent de vous engloutir; enfin rien n'égale à mes yeux ces effets gigantesques de la fureur des élémens.

Si je fus ravi d'admiration à Rome, à l'as-

pect de la basilique de Saint-Pierre, merveille du monde sous le rapport des arts, j'avoue qu'une nouvelle admiration, mêlée d'une espèce de stupeur, saisit mon âme à la vue de cette route pratiquée dans les entrailles des monts de granit : l'on est forcé de rendre hommage, d'une part, au génie inventif de l'homme qui donne tant de sublimité aux fruits de son imagination, et de l'autre, à son audace intrépide, qui ose pousser ses travaux pour ainsi dire jusqu'aux enfers, méprisant les dangers comme les obstacles. Ainsi, dans tous les pays de l'Italie que j'ai parcourus, la basilique de Saint-Pierre de Rome et le passage du Simplon, sont à mon avis ce qu'il y a de plus capable d'attirer l'admiration du voyageur et d'enflammer son imagination de ce vif enthousiasme qui grave dans la mémoire leurs images en traits de flammes.

Mais sortons de cette lamentable vallée. On passe à Isella, hameau composé de quelques maisons, c'est là qu'est la douane ; puis à San-Marco, puis à Gondo en Valais.

Ici les deux vastes flancs du Simplon sont beaucoup plus éloignés l'un de l'autre ; la clarté du jour pénètre largement, et les

rayons du soleil font briller les glaces et les neiges répandues sur les sommets et dans les cavités des glaciers. Ici le torrent de Zwischbergen, tombant dans les déchirures de la montagne, va se jeter dans la Véniola, qui mugit horriblement au bas de la route, à une profondeur qui n'est guère en cet endroit que de huit à neuf pieds; ses eaux sont blanches d'écume, parce que sa rapidité trouve des obstacles continuels dans les colosses de rochers qui se sont écroulés de toutes parts. Le fracas des ondes est tellement assourdissant, que l'on a peine à entendre une personne qui crie à tue-tête à quatre pas de vous.

Ce lieu est rempli de mines d'or, de grenat, de cristal de roche et d'autres pierres précieuses : j'en ai pris en cet endroit un assortiment. Des parcelles d'or fin roulent dans les eaux du torrent. Du haut des parois de marbre, à des distances plus ou moins grandes de la route, on voit tomber des cascades qui sortent de ces marbres ou des granits par les fentes des rochers; mais la plus remarquable de toutes, à cause de sa masse et de ses sinuosités, est celle qui se trouve entre deux galeries, l'une d'environ cent pas, et

l'autre de plus de deux cents pas de longueur.

Cette cascade s'élance, de la grosseur du corps, du parois de la montagne; elle se brise à plusieurs reprises contre des rochers énormes, et tombe en flots de neige avec un bruit affreux sous un pont que l'on a pratiqué, afin que les eaux de cette cascade, appelée *Frissinone*, aillent se joindre au torrent qui coule dans le précipice. Toutes les roches où elle se brise sont usées et creusées par la chute perpétuelle des ondes.

Les deux galeries sont des espèces de souterrains creusés dans la montagne, dont l'étendue en ce lieu n'a pas permis qu'on en fît éclater les rochers avec la poudre, pour en déblayer entièrement la route; on a trouvé plus court de faire sauter de la montagne, seulement l'espace de la largeur du chemin, comme on l'a fait dans la montagne des rochers, au passage de la Grotte en Savoie. Ces galeries du Simplon sont au nombre de six, et d'une perfection supérieure à celle de Savoie, car la voûte est parfaitement arrondie, et l'on a pratiqué dans les plus longues, de distance en distance, des espèces de fenêtres taillées dans le roc, par où pénètre la lumière à tra-

vers l'épaisseur d'un des flancs de la montagne, du côté du torrent et du précipice ; au lieu qu'au passage de la Grotte, aux échelles de Savoie, on marche dans les ténèbres vers le milieu du souterrain.

Les deux galeries qui se trouvent auprès de la belle cascade de Frissinone sont les plus longues; les autres, au nombre de quatre, sont moins considérables par leur étendue.

La route quitte le flanc droit de la montagne pour aller côtoyer le flanc gauche; il faut traverser la Veniola ou Védro sur un beau pont; le torrent en cet endroit est au fond du précipice à plus de deux cents pieds de profondeur. D'immenses glaciers, toujours remplis de neiges et de frimas, éblouissent les regards aux environs de la route; plusieurs torrens, entr'autres le Krombach et la Quirna, descendent des glaciers avec impétuosité, et vont décharger leurs eaux blanchissantes dans la Veniola; enfin les sommets du Simplon, qui a plusieurs cimes, s'éloignent de la route à mesure que l'on avance vers le hameau de Simpeln ; les sapins qui les couronnent et la verdure des prairies parsemées de fleurs des couleurs les plus vives, et dont j'ai

rapporté plusieurs espèces, étaient alors dégagés en beaucoup d'endroits des vastes tapis de neige qui les couvrent, et réjouissaient mes regards épouvantés par un si long spectacle de dévastation. Mon oreille assourdie par le mugissement des torrens, des cascades, et le fracas de la Veniola qui roule ses eaux dans le fond du précipice, se reposait agréablement dans le vaste silence qui règne en ces lieux.

Nul oiseau ne se trouve en ces montagnes; leurs ailes n'osent tenter de franchir ces gigantesques murailles qui s'élèvent au-dessus des nuages. Cette immense solitude n'est égayée que par l'aspect des fleurs, dont les couleurs variées émaillent les prairies; un beau ciel azuré, dont la pureté éclate aux regards, semble vous faire renaître à la vie; on croit en effet sortir du tombeau; et ces lieux, éternellement attristés par un vaste silence, où la verdure sombre des sapins perce les neiges qui les couvrent pendant huit mois de l'année, ne laissent pas néanmoins d'exciter de la joie.

On approche de Simpeln, petit village ou hameau dans lequel on trouve une auberge très bien fournie de vivres et de rafraîchisse-

mens. L'air vif que l'on respire ne manque pas de vous faire désirer ardemment le déjeuner, qu'il ne faut guère espérer qu'entre onze heures et midi; cependant on n'a fait que six lieues depuis Domo-Dossola, et comme Simpeln n'est pas tout-à-fait au col du Simplon, il reste encore huit bonnes lieues à parcourir dans la journée pour arriver à Glitz au pied du gigantesque mont.

Les hauteurs qui environnent Simpeln sont couvertes, même au mois de juin, de neiges qui ne fondent jamais en certains endroits. On se remet en route pour arriver après deux heures de marche au col de la montagne, et l'on tourne sur la droite autour de l'une des têtes du Simplon en tous temps chargée de neiges et de glaces. Vers la droite la neige s'élève à plus de cent pieds; elle est coupée à pic sur la route à quinze pieds de hauteur; vers la gauche un précipice immense qui doit avoir six mille pieds de profondeur, se développe aux regards effrayés; dans une longueur de deux lieues, la route est suspendue sur l'abîme, dont on n'aperçoit pas le fond. Une forêt de sapins couvre la terre.

Ce passage, ainsi que plusieurs autres, est dangereux à cause des avalanches qui, dominant la route, se détachent de la tête du Simplon, et passant sur la chaussée, s'élancent et se précipitent dans l'abîme. Dans un temps de dégel, le moindre bruit, la plus légère commotion, peuvent ébranler ces masses énormes de neiges et de glaces, les détacher du roc vif qu'elles recouvrent, et les faire crouler en un instant; ainsi l'on ne doit point parler d'une voix trop forte, les conducteurs de chevaux doivent s'abstenir de déplacer l'air en faisant claquer leur fouet; et les voitures doivent se tenir à distance l'une de l'autre, d'environ cent pieds sur la route, afin que si le passage de l'une occasionne la chute de l'avalanche, celles qui suivent n'en soient pas les victimes; les conducteurs et les postillons qui ont déjà fait cette traversée sont instruits de tous ces menus détails; je ne les place ici que pour les voyageurs qui auraient des guides inexpérimentés, afin qu'ils leur ordonnent d'observer ces précautions essentielles pour la sûreté commune des uns et des autres.

Du haut de la cime du Simplon descendent

en bouillonnant plusieurs cascades qui, passant sous la route, se perdent en flots de neige ou de vapeur dans le précipice.

Quoique la pente de la chaussée soit très douce, cependant elle est plus rapide du côté du Valais que du côté de l'Italie, du moins en certains endroits; il faut enrayer, et ne point écouter les livres de voyage qui, pour vanter la beauté du travail, disent que les voitures n'ont pas besoin d'être enrayées, la route est si étroite que la moindre fantaisie d'un cheval, ou la rencontre de deux voitures mal dirigées, peuvent faire sauter l'une des deux dans le précipice, qui n'a d'autres parapets qu'une très faible barrière en bois, même rompue en plusieurs endroits. Oh! quelle horrible chute on ferait! ou plutôt, tout l'équipage serait privé de vie bien avant d'arriver en bas; ce n'est plus exagérer que de dire que l'on serait précipité du ciel en terre. On est en cet endroit au-dessus des nuages que l'on voit courir sur les sapins du précipice comme une fumée.

Vers la droite on aperçoit le vaste glacier nommé Kaltwaser, qui se décharge en plusieurs torrens par des aquéducs pratiqués

sous la route ; ces torrens s'élancent dans l'abîme.

Ici ce ne sont plus des rochers de granit ou de marbre, mais une terre assez mouvante remplie d'ardoises en état de dissolution; les pins couvrent la surface, et, déracinés par les ouragans, ils roulent souvent sur la route; on en a vu l'inconvénient, car dans leur chute ils entraînent des terres qui encombrent le chemin; on les coupe sur les hauteurs aussi loin que l'on peut atteindre.

Après avoir passé le pont du Kanter, qui a près de cent pieds d'élévation, on entre par une forêt de mélèses dans la Saltine; on voit sur la gauche, au fond du précipice, la rivière qui lui donne son nom, grossie par les cascades et les torrens qui se précipitent de la montagne, serpenter et disparaître bientôt aux regards, lorsque l'on entre dans la forêt pour gagner Brieg ou Glitz où se termine la route.

Glitz est un village moins considérable que Brieg; on aperçoit de loin les clochers ou tours de cette petite ville; ils sont surmontés de boules de fer-blanc; dans Glitz on se trouve sur la route même, au lieu que dans Brieg on en est à la distance d'un quart de lieue.

Cette belle et merveilleuse route du Simplon fut commencée en 1801 et terminée en 1805; ainsi, dans l'espace de quatre ans, les Français et les Italiens ont effectué un ouvrage qui n'a point d'égal dans toute l'antiquité, soit pour les difficultés vaincues, soit pour la solidité des travaux et l'inconcevable audace des conceptions; mais il faut rendre justice aux ingénieurs italiens, ils ont eu de bien plus grandes difficultés à vaincre que les ingénieurs français qui travaillaient en grande partie sur une terre facile à manier, tandis que les Italiens creusaient les montagnes de granit, de marbre et de pierres les plus dures, qu'ils étaient contraints de faire éclater avec la poudre et de tailler ensuite avec des instrumens de fer; aussi le côté de Domo-Dossola est incomparablement plus intéressant pour le voyageur que le côté du Valais. Ce passage illustre à jamais les deux nations, et laissera des modernes une idée de grandeur et de talent bien supérieure à celle que les anciens peuples de l'Italie ont laissée par leurs travaux, qui n'étaient que des jeux d'enfans à comparer à ces ouvrages de géants.

Non loin de Brieg, dans le fond de la som-

bre vallée qui est presque au pied du Saint-Gothard, prend sa source le Rhône, qui traverse le Valais, passe dans le lac de Genève et ensuite arrose les pays méridionaux de la France. Il a la même impétuosité à sa source que dans tout le reste de son cours; près de Brieg, quoiqu'il n'ait pas plus de deux toises de largeur, il coule avec la rapidité d'une flèche; ses ondes sont troublées par les fontes de neiges et les débris de sapins qu'elles entraînent et que les torrens précipitent dans son lit; mais insensiblement il s'éclaircit, et ses eaux, entièrement purifiées au sortir du lac Léman, passent dans Genève aussi limpides que du cristal, et avec la même impétuosité que les eaux qui s'échappent d'une vanne de moulin.

On côtoye ce fleuve dans presque tout le Valais; du côté de la gauche la route est bornée par des rochers arides, et le Rhône en baigne le côté droit : quelle tristesse! quelle chaleur insupportable on éprouve dans ce Valais, pays encaissé entre deux murailles de montagnes qui s'élèvent jusqu'aux cieux! Il n'y a que les aigles et les plus forts oiseaux de proie qui osent tenter de s'élever au-dessus

des nuages pour escalader cette chaîne immense et solitaire de monts sourcilleux. On n'entend ni le chant des oiseaux, ni le bruit des habitans ni des animaux; c'est un morne silence qui n'est interrompu que par les bourdonnemens des milliers d'insectes produits par la chaleur excessive qui y règne. Dans le fond de la vallée on recueille tous les fruits de la zone torride, pendant que sur les hauteurs des montagnes on ne voit que les plantes qui naissent dans les déserts glacés du Groënland et du Spitzberg.

La plupart des habitans de ce pays sont goîtreux, et un grand nombre imbéciles ou crétins; ils sont déguenillés et d'une malpropreté qui fait horreur; cependant ils ne souffrent pas de la faim, et jouissent de tout ce qui peut être nécessaire et agréable à la vie; car on y récolte en abondance les grains, les vins, et on y nourrit beaucoup de bestiaux; les vivres y sont à très bas prix.

On dit que l'air lourd et chaud qu'on y respire abrutit l'homme à ce point de lui ôter l'usage de la raison. Les paysans se construisent des cabanes en bois élevées sur quatre roues ou sur des piquets plantés en terre, et

là ils dorment presque jour et nuit, se plongeant dans la plus dégoûtante paresse, ne prenant aucun soin de leur personne, si ce n'est pour boire et manger. Ils ne font point de commerce et n'ont aucun genre d'industrie; leur nourriture est très substantielle, car ils mangent beaucoup de viande, de beurre, de lard, et boivent force crême, ainsi que des vins très forts qu'ils récoltent en grande quantité; cependant ils n'en sont ni mieux faits ni d'une meilleure santé : la plupart ont la tête d'une grosseur monstrueuse, le teint olivâtre, des lèvres épaisses, un nez camard, les sourcils touffus et arqués, se joignant vers la racine du nez; enfin des goîtres au cou d'une si énorme grosseur, que souvent ils égalent celle de leur tête; j'ai vu de ces crétins qui en avaient jusqu'à trois, un devant, et les deux autres sur chaque épaule.

Il y en a un grand nombre qui sont muets, ou dont la langue ne peut articuler aucun mot distinctement, et qui ne font que pousser des cris, ou bien une espèce de grognement comme la brute.

Il est une particularité assez remarquable parmi ceux qui, n'étant qu'imbéciles, ont

l'usage de la parole : c'est qu'ils ne se parlent point les uns aux autres; ils s'adressent à ceux de leurs compatriotes qui sont sensés, et ils paraissent dédaigner ceux qui sont affligés de la même imbécillité qu'eux-mêmes. Hommes et femmes on les voit par bandes, placés toute une journée contre une muraille, ou couchés par terre dans la poussière ou dans la boue; lorsqu'on les regarde, ou qu'on leur fait quelques gestes pour les questionner, ils se mettent à rire avec éclats; en général ils ne sont pas tristes, c'est au moins ce qui console de les voir dans un si misérable état; ils n'ont d'ardeur que pour satisfaire les besoins physiques; du reste, ce sont de vrais automates, dont il est presque impossible de se servir à quelques travaux que ce soient; les moins infirmes, on les occupe dans les travaux de la campagne à ce que l'on fait faire aux enfans partout ailleurs.

Quoique toute leur vie ils soient à charge à leur famille, il existe un préjugé parmi ces pauvres gens, que l'on doit chercher à fortifier bien loin de le détruire : ils sont persuadés que c'est un signe certain de la faveur divine, de posséder parmi ses enfans au moins un

crétin, et plus ils ont d'enfans en cet état, plus ils se regardent comme favorisés du ciel; ce qui les rend fort doux et très complaisans envers ces infortunés qui, s'ils étaient abandonnés, même dans l'âge mûr, périraient infailliblement soit de faim, soit de misère ou par quelqu'accident, dans lequel la nullité de leur raison les ferait tomber.

On ne sait pas d'où provient cette infirmité, ainsi on pourrait l'attribuer à la qualité de l'air qu'on y respire. La vallée est si profonde, et les montagnes des deux côtés sont si élevées, que, par un temps nébuleux, on aperçoit à peine le sommet de plusieurs d'entr'elles, ce qui occasionne une stagnation dans l'atmosphère, et une pesanteur assoupissante: c'est, dit-on, ce qui produit ce triste effet sur la race humaine. Les plus riches du pays font élever leurs enfans sur les flancs des montagnes, dans les chalets où l'on respire un air plus vif; on dit que cette méthode a d'assez bons résultats; cependant d'autres habitans que j'ai consultés regardent ces précautions comme inutiles et de nul effet.

Lorsque l'on s'arrête à Turtmann il ne faut pas négliger d'aller voir la belle cascade;

elle est à un quart de lieue de la route; on y arrive par un petit chemin fort étroit, et je ne l'ai aperçue que lorsque j'étais vis-à-vis, quoique le bruit de sa chute s'entendît jusque sur la route. La montagne d'où elle sort présente un vaste amphithéâtre en forme de croissant, et sur la gauche dans l'enfoncement, l'onde d'un seul jet, de la grosseur d'un tonneau, se précipite, tombe avec un bruit majestueux de plus de trois cents pieds de hauteur sur un vaste rocher, puis dans un large bassin que les eaux se sont creusé dans la roche même. A une distance de vingt-cinq pas, on est soudain trempé par les vapeurs qui s'élèvent après la chute de l'onde.

De Turtmann on passe par plusieurs petites villes, entr'autres Lierre. Une immense forêt de sapins qu'il faut traverser vous transporte, pour ainsi dire, dans les déserts de l'Amérique, par la solitude et l'épaisseur de ce bois presque inhabité.

Lierre est une assez jolie petite ville; on aperçoit un grand nombre de petites maisons de campagne sur la route, qui, en plusieurs endroits, ressemblent aux bosquets d'un jardin.

Enfin on entre à Sion, capitale du Valais,

en suivant le bord du Rhône qui baigne la gauche de la route, au lieu de couler vers la droite, comme à Glitz et Turtmann; on le traverse non loin de Lierre, par un beau pont, sous les arches duquel il s'élance et passe comme un trait; son impétuosité s'accroît près de Sion : on le prendrait pour un torrent plutôt que pour un fleuve; son lit est çà et là rempli de monceaux de sapins fracassés ou déracinés, et entraînés par les avalanches et les torrens qui se précipitent des montagnes et viennent grossir le Rhône de leurs eaux, aussi bien que des débris des forêts et des rochers qu'ils accumulent dans leurs ravages.

Sur le sommet d'un rocher qui ressemble à une montagne, est située la maison ou le palais de l'évêque de Sion. L'aspect en est sauvage, mais majestueux. Ce mont de roche domine et cache la ville. On a creusé dans l'intérieur du rocher un couvent tout entier, qui pouvait contenir un nombre considérable de religieux; mais il n'est plus habité, car on a été obligé de l'abandonner à cause de la trop grande humidité du lieu; on voit encore toutes les salles, les réfectoires et les cellules.

La ville de Sion est assez grande, les rues larges, les maisons bien bâties. Il est difficile d'être mieux reçu, mieux traité et à meilleur compte qu'on ne l'est à Sion : les vivres y sont à ce qu'il paraît à un prix très modique et d'une qualité excellente; je suis persuadé qu'avec six cents livres de rente on ferait figure en ce pays. La plus belle viande s'y vend trois ou quatre sous de France; le vin n'y revient guère, quoiqu'il soit très bon, qu'à la valeur de six liards ou un sol la bouteille; tout le reste est en proportion.

Les habitans, quoique de mœurs fort simples, sont doux, complaisans, empressés à vous rendre service, et bien au-dessus du reste de leurs compatriotes sous le rapport des facultés intellectuelles : la ville n'est point triste et paraît fort peuplée.

En sortant de Sion pour se rendre à Martigny, on rencontre de vastes et bons pâturages, et grand nombre de bestiaux qui paissent à l'abandon, portant un collier et une énorme sonnette ou un grelot qu'ils font tinter, et qui les décèlent du fond des bocages. C'est ainsi que dans toute la Suisse on laisse paître les vaches et les jumens pendant la belle saison.

Avant d'arriver à Martigny, la route qui côtoye pendant quelques lieues le pied des montagnes, devient sauvage et d'un aspect assez triste.

La petite ville de Martigny est bien bâtie, les rues en sont fort larges; mais elle est sujette à des inondations terribles et à des vents impétueux et réguliers qui soufflent depuis une heure après midi jusqu'à trois heures: en cet espace de temps les habitans se renferment dans leurs maisons, attachant les fortes persiennes de leurs fenêtres qu'ils ferment en dedans, ainsi que toutes les portes; car ces vents sont si violens qu'ils enleveraient les portes et briseraient les carreaux et les fenêtres. Les tourbillons de poussière sont, comme dans la vallée du Mont-Rose, capables de vous aveugler.

Cette ville porte les marques d'une catastrophe récente; à quelques lieues au-dessus de Martigny, un glacier s'écroula dans une gorge étroite des montagnes. Les eaux de la Drance s'amassèrent à une hauteur prodigieuse derrière cette digue de glaçons; leur poids la rompit tout-à-coup; elles s'élancèrent, entraînant les rochers, les forêts, les

habitations, et firent de ces malheureuses vallées une image du chaos. Aussi cette petite ville semble avoir été reconstruite à-peu-près entièrement; il faut que beaucoup d'habitans aient perdu la vie dans ce désastre, car elle est presque déserte.

Cet endroit du Valais est célèbre par les campemens et les combats de Jules César, qui a décrit, dans ses Commentaires, ce pays avec une scrupuleuse exactitude, de même que la petite ville de Saint-Maurice, horrible à voir par sa position. On attribue à ce guerrier illustre la construction du pont jeté sur le Rhône, par lequel on communique du Valais au canton de Vaud; d'autres assurent que c'est une erreur, et que ce pont est de construction moderne; quoi qu'il en soit, au milieu de ce pont se trouve une chapelle où les Valaisans célèbrent le saint sacrifice de la messe; car ils sont catholiques, et le canton de Vaud est calviniste.

La ville de Saint-Maurice n'est qu'une longue galerie ou rue dont les maisons sont adossées au flanc de la haute montagne qui semble menacer de l'engloutir; on remarque dans les parois à pic de cette énorme montagne, une

église et un ermitage qui font un effet des plus pittoresques.

Sur le flanc de ce mont, qui s'élève comme une immense muraille devant Saint-Maurice, deux solitaires ont pratiqué, dans le roc vif, un ermitage assez étendu. On ne conçoit pas comment deux hommes seuls, travaillant dans une pierre aussi dure que le marbre, ont été doués de la patience et du courage nécessaires pour effectuer ce travail. On monte en ce lieu par un petit escalier extrêmement étroit; à une certaine hauteur, on n'aperçoit plus l'ermitage qui se trouve caché aux yeux par sa propre base; on arrive avec peine sur une plate-forme où les bâtimens sont construits. Ils consistent en une église assez grande pour contenir environ trois cents personnes; cependant, du pied de la montagne, il semblerait qu'à peine cinq ou six hommes y pourraient tenir debout.

A l'autre extrémité de la plate-forme, est un petit jardin avec un logement pour deux ermites. Une jolie fontaine, dont l'eau est excellente, et qui coule derrière l'église, est considérée par les habitans comme miraculeuse; on dit qu'elle fut accordée spontané-

ment par la volonté divine à la piété des fondateurs de cet ermitage.

Un tableau que l'on voit dans l'église conserve le souvenir d'un autre prodige qui semble non moins incroyable. Attiré par la dévotion, le peuple se portant en foule à ce lieu révéré, un enfant se laissa tomber de deux cent quatre-vingts pieds de haut; les saints anachorètes le virent, se mirent en prières, et l'enfant n'éprouva aucun mal dans sa chute.

Tels sont les miracles que les habitans donnent pour certains aux étrangers, en l'honneur des fondateurs de cet ermitage : il est, dans tous les cas, très digne d'attirer l'attention du voyageur par la singularité de sa position et la magnifique perspective que cette élévation déploie à vos regards.

Avant d'arriver à Saint-Maurice, en sortant de Martigny, le pays est triste, hideux et sauvage; sur la gauche on voit la superbe cascade de Pisse-Vache, dont les eaux se partagent en plusieurs branches, inondant les rochers de ruisseaux semblables à la neige.

Non loin de là, et du même côté, on remarque une grande déchirure dans la montagne qui se fendit, et dont une partie se renversa

sur la vallée : là, gît la ville d'Épaune avec tous ses habitans, profondément ensevelis sous ces épouvantables décombres.

On arrive bientôt à l'endroit où Saint-Maurice, chef de la légion thébéenne, composée de 6,600 hommes, tous chrétiens, souffrit le martyre, et où fut décimée jusqu'à extinction la légion qu'il commandait. Sous le règne de Dioclétien, les Bagaudes ayant excité des troubles dans les Gaules, cet empereur y envoya Maurice et sa légion. Maximien, qui commandait l'armée romaine, voulut se servir de la légion thébéenne pour anéantir le christianisme dans les Gaules; Maurice s'y refusa et engagea fortement les officiers et les soldats à faire de même. Maximien ordonna qu'ils fussent décimés; ce qui resta, se refusa de nouveau à ce sacrilége ministère, ils furent une seconde fois décimés; enfin, après plusieurs massacres, cet empereur voyant que les débris de cette légion persévéraient, non seulement dans leur croyance, mais encore dans l'horreur que leur inspiraient ses ordres impies, il les fit environner par son armée et impitoyablement massacrer. C'est donc en ce lieu que la terre fut abreuvée du sang de six mille

six cents martyrs, aussi braves militaires que chrétiens intrépides. Ce massacre eut lieu le 22 septembre de l'année 286 de l'ère chrétienne.

On traverse bientôt après la ville à laquelle Saint-Maurice donna son nom, et l'on entre, par le pont jeté sur le Rhône, dans le canton de Vaud, l'un des plus riches de la Suisse.

Le petit village de Bex où l'on s'arrête, est dans une situation fort champêtre ; je montai sur la colline qui conduit aux salines, et j'eus le spectacle pittoresque d'une charmante vallée environnée de toutes parts de montagnes verdoyantes ; l'aspect de la nature est entièrement changé au-delà du Rhône ; la campagne est riante et très fertile ; un nombre infini de bestiaux paissent dans les prairies, et font entendre leurs sonnettes sur le penchant des collines ; on les laisse paître abandonnés à eux-mêmes ; les jumens sont dans les plaines, les vaches par troupes gravissent la colline.

Lorsqu'un loup se fait craindre aux environs, les vaches se rassemblent en poussant des beuglemens pour s'appeler et se réunir ; l'instinct les porte à se presser les unes contre les autres, en cercle, ayant la précaution d'a-

bord de mettre les génisses et les plus jeunes au milieu du cercle; les taureaux se placent hors des rangs, en forme de bastions. C'est ainsi que ces animaux se rangent d'eux-mêmes en bataille, présentant un front de toutes parts hérissé de cornes menaçantes; s'il arrive que l'une d'elles étende le loup par terre, elles profitent de son étourdissement pour se précipiter sur lui et l'éventrer à coups de cornes; on en a souvent trouvé qui avaient éprouvé ce sort dans les forêts qui couvrent les collines.

Ces vaches, quoique généralement d'une taille moyenne, ont un aspect farouche et redoutable; leurs cornes sont belles et bien plantées; elles ont sur le sommet de la tête et sur le front, de longs poils bouclés et touffus, le regard assuré, l'œil brillant, le mufle large, hérissé de longs crins et presque toujours couvert d'écume; un fanon énorme balotte à leur cou, sur leur poitrail et descend entre leurs jambes de devant. Elles sont faciles à irriter; et si, par son habillement de couleur rouge ou noire, quelqu'un leur déplaît, elles le menacent par d'affreux beuglemens, en secouant leur tête et baissant leur large front; alors on n'a pas de temps à perdre: il faut,

pour se dérober à leur fureur, prendre aussitôt la fuite.

Les cavales qui paissent dans les prairies avec leurs poulains, ont le même instinct que les vaches, et se rassemblent aussi, lorsque l'une d'elles a jeté le cri d'alarme; observant toujours de faire placer leurs nourrissons au milieu du cercle, et opposant leur croupe à l'ennemi. Aussi ces animaux sont en liberté jour et nuit pendant la belle saison, et l'on ne craint pas que les bêtes carnassières en fassent leur proie.

Je suis allé visiter les salines de Bex, dont les souterrains surtout offrent au naturaliste des phénomènes qui méritent d'attirer son attention. L'eau salée en sortant de la terre s'ouvre un chemin immense pour parvenir jusque là, car l'éloignement où elle se trouve de toutes mers, donne matière aux conjectures des savans : ces eaux proviennent-elles du vaste réservoir d'une mer souterraine, ou de l'écoulement des eaux de la Méditerranée? ou se salent-elles en traversant quelque mine considérable de sel gemme? Question curieuse à examiner et difficile à résoudre.

Comme j'ai vu les procédés que l'on em-

ploie pour fabriquer le sel, tu ne seras peut-être pas fâchée de l'apprendre. Pour former le sel on fait chauffer dans de vastes chaudières l'eau la plus salée; cette opération suffit, et le sel après avoir surnagé quelques instans, se précipite au fond de la chaudière, d'où il est tiré aussi blanc que la neige avec de grands râteaux de fer.

Les eaux moins salées subissent l'opération suivante : sous un vaste toit, l'on dresse en charpente trois étages qui ont chacun vingt pieds de haut; on les remplit de fagots d'épines ou fascines; l'eau monte jusqu'à l'étage le plus élevé par le moyen des pompes, elle coule à travers les petites branches et dépose toutes ses parties terreuses, ce qui enduit les branches d'une couche de tuf qui s'épaissit jusqu'à ce que l'on change les fagots, opération qui n'a lieu que tous les trente ans. L'air fait évaporer les parties aqueuses; si bien que l'eau demi-salée, après avoir passé plusieurs fois par ces espèces de filtres, devient très salée, et alors elle subit dans les chaudières l'opération dont j'ai parlé ci-dessus.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, ce sont

les souterrains où se trouvent les sources de cette eau salée. Le chemin qui y conduit est escarpé, étroit et bordé de précipices; on gravit près d'une heure pour arriver au pied d'une montagne sous laquelle s'enfoncent de longues voûtes souterraines d'où l'eau dégoutte de toutes parts: aussi, avant d'y entrer, on vous affuble d'une espèce de capuchon assez malpropre, mais qui devient fort utile, puis l'on arme d'une lampe l'une de vos mains: nous nous avançâmes, guidés par une femme, dans les longs détours de ces cavernes sombres. Je dis, nous, car j'avais pour compagnons de voyage une jeune et charmante dame française, et deux messieurs. Cette jeune dame ne goûtait nullement ce costume grotesque, et encore moins l'odeur de sel et de soufre qui se fait sentir fortement en ces lieux souterrains.

Ce chemin étroit, creusé à travers le rocher le plus dur, laisse couler de chaque côté un ruisseau d'eau salée; au bout d'une demi-heure nous arrivâmes dans une salle où se fait entendre un bruit affreux : une roue immense tourne avec rapidité pour faire mouvoir plusieurs pompes. L'aspect de cette ma-

chine énorme est d'autant plus extraordinaire et inattendu, que l'on se trouve en cet endroit à environ quatre cents pieds sous terre. L'humidité, la sombre obscurité de ce lieu, dont la lueur des lampes semble redoubler l'horreur, en faisant çà et là distinguer les voûtes ferrugineuses, formaient un singulier contraste avec notre accoutrement bizarre; le bruit sourd et régulier de la roue et des grands ressorts qu'elle fait mouvoir, joint au fracas de l'eau qu'elle met en mouvement; cet ensemble de grotesque et d'horreur excita d'abord notre étonnement : mais lorsque nous vînmes à nous considérer les uns les autres, revêtus de nos capuchons en lambeaux, et éclairés par la faible lueur rougeâtre de nos lampes, notre stupeur se changea soudain en hilarité, par les idées que tous ces objets réunis firent naître dans notre imagination; nous semblions faire partie de la troupe de l'enchanteur Merlin.

Un soupirail communique de cette salle au haut de la montagne, pour laisser pénétrer l'air et quelque clarté. En retournant sur nos pas, nous entrâmes dans une grande salle qui sert de réservoir aux eaux du souterrain. Elle a cent pieds de long sur quatre-vingts

de large. On y descend par un escalier pratiqué à chaçune de ses extrémités.

De là on nous conduisit dans un autre souterrain où l'on a creusé un puits qui a huit cents pieds de profondeur; il est partagé en deux étages, dont le premier aboutit à une grande salle ou réservoir; ainsi en cet endroit, quoique l'on soit déjà à trois cents pieds sous terre, à quatre cents pieds au-dessous de nous, des ouvriers faisaient mouvoir de vastes rouages pour puiser de l'eau à quatre cents pieds plus bas.

Ces ouvrages immenses n'ont été commencés qu'en 1726. On ne peut s'empêcher d'admirer le courage et la persévérance de l'homme dans son désir d'acquérir comme dans son amour pour les beaux-arts; je venais de voir de nombreux exemples de ce dernier en Italie; ce ne fut pas sans une sorte de satisfaction que j'observai en ces lieux-ci les efforts de l'intérêt, ce qui me donna une juste idée du différent caractère de l'une et de l'autre nation; car les Italiens ont dépensé des trésors immenses pour construire des édifices merveilleux. Le Suisse, loin d'employer ses trésors aux monumens des arts,

creuse la terre et s'enfonce jusqu'aux enfers pour s'enrichir.

Après cette promenade, que je puis dire agréable quoique nous fussions demeurés long-temps comme enfouis sous la terre, nous retournâmes vers Bex, à notre excellente auberge, dont le propriétaire est un Suisse nommé M. Durr, mais dont les qualités sont directement en opposition avec le nom qu'il porte, car il est impossible d'être plus affable et plus prévenant pour ses voyageurs; une propreté charmante, une chère que l'on peut nommer délicate et très abondante, de bons lits, rendent son auberge extrêmement recommandable; et je puis assurer que M. Durr est raisonnable sur le prix de toutes ces choses, si nécessaires à celui qui a fait un long voyage et qui se sent brisé par la fatigue.

Il est possesseur d'un énorme chien du Saint-Bernard, qui s'attira notre admiration et les caresses de notre aimable compagne de voyage. Ce bel animal est de l'espèce de ceux que l'on emploie dans la traversée des montagnes, à aller au secours des voyageurs. Quoique l'on ait beaucoup exagéré leurs services, on doit néanmoins de la gratitude à

ces bons animaux qui, à travers les ouragans, les tourbillons de neige et de grêle qui obscurcissent l'air, vont hardiment, en perçant ces bataillons neigeux, sur le passage des voyageurs; celui qui est assez heureux pour entendre la sonnette de ce guide fidèle qui s'avance vers lui, et pour le saisir de la main, se voit conduire, au travers de cette blanche obscurité qui l'environne, droit au monastère que le chien retrouve sans s'égarer au moyen de la finesse de son odorat. Il ne serait pas possible à l'infortuné voyageur de reconnaître sa route dans de semblables tempêtes : quand il ne serait qu'à trente pas du lieu de refuge, il ne pourrait l'apercevoir, et il se précipiterait lui-même dans les abîmes recouverts par la neige amoncelée. Ces chiens rendent encore le service d'indiquer, en grattant, le lieu où le voyageur est enseveli sous la neige, et ils ne s'y trompent jamais.

Ce beau chien que possède l'aubergiste de Bex est aussi gros que le lion du jardin du Roi, à Paris; sa robe est blanche, mêlée de taches jaunes; sa tête est énorme, ses oreilles longues, ainsi que les soies qui couvrent tout son corps; il a l'œil d'un rouge sanglant et les

lèvres pendantes; cet animal, appelé Turc, est d'un aspect formidable; mais il est d'une douceur extrême, et supporte tous les genres d'agaceries et même de douleurs qu'on veut lui faire endurer, sans le moindre signe d'impatience.

Les paysannes de Bex et des environs portent sur leur tête un chapeau de paille fort grossièrement travaillé, et dont l'aspect est si grotesque que je ne pus m'empêcher de rire à la vue de la première villageoise que j'aperçus exposée sur la route à mes regards : ce premier mouvement fut plus fort que moi; mais j'eus lieu d'en être fâché après, car je vis rougir cette jeune fille pleine de candeur; ce qui me contraignit à me mordre les lèvres de toute ma force pour ne pas la désobliger de nouveau; je m'en voulais mal de mon peu de retenue qui avait affligé cette innocente personne. Pour me justifier dans l'esprit de ceux qui pourraient me condamner à cause de mon incivilité, je dirai que la forme de ce chapeau de paille est absolument semblable à celle d'un.... oserai-je écrire ces expressions, bien triviales à la vérité ? cependant comment faire? il est indispensable que je me fasse en-

tendre, et clairement, et surtout sans périphrases romantiques, il faut que j'appelle, comme a dit Boileau, un chat, un chat. Que les oreilles précieuses se ferment donc.... ou plutôt je me décide et fais le sacrifice de mon amour-propre, afin d'obtenir mon pardon : ce chapeau de paille était donc de la forme d'un couvercle de marmite; je laisse à juger de l'effet qu'il doit produire, déposé, sans aucun ornement qui puisse en dissimuler le grotesque, sur la tête d'une jeune femme, quand bien même elle serait belle comme un ange; et j'en eus la preuve dans toute son étendue, car les traits, la fraîcheur et l'air candide, enfin la beauté de la taille de cette jeune fille, n'ont pu m'enchanter au point de m'empêcher d'apercevoir le ridicule de cette coiffure. On voit que les arts et le bon goût sont étrangers à ce pays.

La petite ville ou village de Bex n'offre rien de bien attrayant, si ce n'est l'agrément de la campagne enrichie de verts pâturages, et couronnée de vastes forêts sur les collines, d'où l'on aperçoit les sommités des montagnes de la Savoie au-delà du Rhône, qui sépare la Suisse de la Savoie. Du côté de la droite, vers

le nord-ouest, se dessinent dans les cieux le sommet des monts qui séparent le canton de Vaud du canton de Fribourg.

Le chemin qui mène à Villeneuve, à l'extrémité orientale du lac Léman, est très agréable à parcourir à cause de la verdure des pâturages et du nombre considérable des cavales en liberté qui paissent en famille avec leurs poulains, dont les gambades et les gentillesses égayent le voyageur. Cette vallée est très fraîche et sillonnée par des ruisseaux d'eau-vive qui découlent d'un grand nombre de fontaines et de sources jaillissantes du pied des montagnes.

L'on traverse la petite ville d'Aigle. Villeneuve n'est agréable que par l'aspect du lac Léman qui s'étend à perte de vue en s'élargissant jusque vers Lausanne. La ville de Genève, qui est à l'autre extrémité, ne peut s'apercevoir que comme un nuage ou une vapeur, car elle est à dix-huit lieues de Villeneuve : les maisons de cette dernière sont mal construites, et la population médiocre. Depuis Villeneuve, la route côtoye le lac qui se trouve sur la gauche, et la colline qui s'élève à droite est couverte d'excellens vignobles qui fournissent un très bon vin blanc.

Vevay est la première cité importante qui se présente au voyageur; c'est une jolie petite ville; mais qui n'a rien de remarquable, si ce n'est sa position sur les bords du lac. Elle a un petit port commode pour les gros bateaux qui viennent de Genève et de Villeneuve.

Un peu avant d'arriver à Vevay, on remarque un château qui servait autrefois de prison d'état. Ce château se nomme Chillon : il est situé au milieu du fer-à-cheval que forme le lac Léman à son extrémité orientale. C'est en 1638 que Pierre de Savoie le fit construire. L'horizon est borné de tous côtés par des montagnes hérissées de sapins, et l'isolement de cette forteresse sur les eaux du lac lui donne un aspect vraiment lugubre. Bâtie sur un vaste roc, elle s'élève au-dessus de la surface des eaux, qui en cet endroit ont huit cents pieds de profondeur. Elle est comme suspendue sur un abîme; mais les eaux ne permettent point d'en contempler l'horreur.

Ce château n'a de communication avec la terre que par des ponts-levis actuellement tout délabrés. On y montre encore des souterrains ou caves creusés dans le roc au-dessous du niveau des ondes : ce sont des cachots.

Quelques piliers où des captifs avaient été enchaînés durant de longues années, inspirent une terreur mêlée de compassion. D'autres salles étaient destinées à des prisonniers moins coupables ou plus vulgaires. Maintenant ce château ne sert plus que de magasin à poudre.

La ville la plus considérable du canton de Vaud, et qui en est la capitale, est Lausanne; elle n'est qu'à quelques lieues de Vevay: située à peu de distance des bords du lac, elle est bâtie sur une colline élevée. La principale rue est étroite; la pente en est très rapide et fort incommode.

La vie est fort chère à Lausanne ainsi qu'à Genève; les auberges et les vivres y sont à plus haut prix qu'à Paris, à plus forte raison que dans tout le reste de la France.

La ville de Lausanne est loin d'être bien bâtie; il n'y a de remarquable que la promenade, d'où l'on découvre le lac dans sa plus grande largeur, qui est de trois lieues et demie; et au-delà de l'autre rive, on aperçoit les montagnes de la Savoie offrant un tableau magnifique, mais d'un aspect sauvage. Vers le couchant, si l'on se retourne faisant face à la ville, on voit les montagnes du Jura,

dont la couleur verdoyante fait un contraste intéressant et agréable avec l'âpreté des montagnes de la Savoie.

On s'aperçoit que les habitans de Lausanne ont une grande prétention à l'élégance des modes, et même à la magnificence des équipages. En effet, pour le pays, on peut dire qu'ils sont assez élégans : leurs équipages réunissent en même temps l'utile et l'agréable; car ces chars sont attelés de bonnes cavales qui, au besoin, deviennent des poulinières fort productives.

En Suisse, tout ce qui est destiné à l'agrément doit aussi présenter le double avantage d'une utilité de rapport. Rien n'est consacré purement au luxe, et l'on croirait commettre une absurdité que de donner à un édifice une somptuosité qui n'en augmenterait pas le revenu. Chaque pays, chaque mœurs. Il ne faut donc pas chercher dans le canton de Vaud, qui passe pour le plus opulent avec celui de Genève, de ces chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture, qui donnent tant d'éclat aux villes d'Italie: tout y est consacré à l'utilité et à la commodité des habitans, sans pompe, sans art et sans magnificence.

Les plus riches banquiers de Lausanne ou

de Genève n'ont pas plus d'apparence qu'un gros fermier de la Normandie; et je suis persuadé que, dans les villes de la Suisse, on fait bien plus de cas d'un vigneron que de Michel-Ange et de Raphaël.

On se garde bien d'orner les temples, ce qui, selon la doctrine calviniste, est fort inutile, attendu que les richesses que l'on y emploierait sont bien mieux placées dans la circulation commerciale, et que Dieu n'a pas besoin de nos trésors. Il est vrai que partout on n'est pas de cet avis; nous pensons, nous autres catholiques, que celui qui est le créateur et le dispensateur de tous les biens de ce monde, voit d'un œil bienveillant l'homme qu'il a favorisé des biens de la fortune, lui en offrir les prémices pour en orner ses autels; et qu'il se plaît à voir celui qu'il a doué des avantages du génie, et qui tient de lui les lumières et les talens, vouer ces dons célestes à la célébrité et à l'éclat de son culte. Cette manière de sentir et de penser exige des sacrifices; et dans les pays protestans, les sacrifices sont arithmétiquement calculés avec les intérêts de rapport.

Toute la route qui mène de Lausanne à Genève est assez riante; à quelques lieues

avant Genève, sur la droite on aperçoit de jolies maisons de campagne, des jardins et des bosquets qui sont d'un effet pittoresque.

Après avoir traversé quelques petites villes et villages, tels que Nion, Copet et autres, qui n'ont rien de remarquable, on arrive à Genève.

La ville est assez grande, les rues larges, mais sombres et tristes, à cause des portiques ou galeries dont l'élévation est d'une immensité fort grotesque, et que l'on a vraisemblablement trouvé plus économique de construire en bois de sapin qu'en pierres de taille : ces bois ne sont pas même peints; mais, en récompense, ils sont entièrement noircis par le temps, la fumée et les pluies.

Il n'y a rien de remarquable à Genève sous le rapport des arts; et le seul spectacle qui soit digne d'attirer l'attention, c'est le beau lac qui, de ce côté, offre quelque chose de plus curieux qu'à Villeneuve, située à l'autre extrémité du lac.

A Genève, d'énormes rochers servent comme de barrière aux eaux du lac, et le Rhône, qui en sort avec impétuosité, passe sous plusieurs ponts en bois dans l'intérieur de la ville,

avec une vitesse et une limpidité qui tiennent du prodige. Des moulins et des manufactures se servent de ce courant impétueux pour leurs travaux.

Me voici donc arrivé, ma chère sœur, au terme de mon voyage, sans accidens fâcheux; je n'ai plus que quelques lieues à faire pour rentrer dans ma patrie, que je désire avec ardeur revoir de plus en plus. O qu'il est bon de voyager pour s'instruire! mais aussi que de fatigues, de privations il faut supporter! L'heureux casanier, qui se complaît à satisfaire ses goûts et ses habitudes, ne se doute pas de ce qu'il faut endurer pour contenter cette soif d'apprendre et cette curiosité insatiable qui tourmentent nuit et jour les mortels atteints de cette passion, et qui leur donnent une intrépidité et une constance qui pourraient passer pour héroïques; car si les conquérans franchissent les monts et les mers, si l'audacieux navigateur brave les fureurs de l'onde, ils ne mettent pas tout intérêt de côté : des motifs plus épurés enflamment le cœur de l'homme quand il voyage pour s'instruire; et tout ce qu'il espère rapporter de ses longues fatigues, ce sont des connaissances prises sur les lieux

mêmes, et le doux trésor de ses souvenirs pour des temps où les glaces de l'âge le retiendront enchaîné aux foyers de sa patrie. En ce moment où les somptueux édifices élevés par les arts en l'honneur de la religion chrétienne, sont disparus à mes yeux, je n'aspire plus qu'à revoir mon pays; les collines fertiles du Jura m'en séparent encore; et j'envie à chaque oiseau que j'aperçois s'élancer vers leurs coteaux verdoyans, ses ailes rapides qui me transporteraient plus promptement dans ma chère patrie. Malgré les fatigues occasionnées par un voyage si rapide et si étendu, je vais retrouver de nouvelles forces pour franchir cette centaine de lieues qui me restent encore à parcourir; enfin, *Vive la France!*



TABLE INDICATIVE.



TABLE INDICATIVE

DES VILLES REMARQUABLES, ET DES CURIOSITÉS QUI SE TROUVENT DANS CES VILLES ET SUR LA ROUTE DE VENISE A GENÈVE.

VIIe. LETTRE. — GENÈVE.

A.

B.

C.

D.

FIN DE LA TABLE INDICATIVE.

TABLE ITINÉRAIRE.

7..

TABLE ITINÉRAIRE

DES VILLES, BOURGS, VILLAGES ET HAMEAUX QUI SE RENCONTRENT SUR LA ROUTE DE VENISE A GENÈVE PAR LE SIMPLON.

VENISE.... .... Ville capitale, bâtie sur pilotis en pleine mer.

Les gondoliers de Mestre viennent vous chercher à Venise; car les gondoles de Venise sont trop faibles pour faire cette traversée.

MESTRE................	Village.
DOLO.................	Hameau et relais.
TRESSO................	Hameau.
STRA..................	Hameau et relais.
PADOVA................	Ville et relais.
MONTEGREDO...........	Hameau.
ASLESEGA..............	Hameau et relais.
VICENZA...............	Ville et relais.
TAVERNETTE...........	Hameau.

Ici il faut hâter la marche jusqu'à Vérone; le pays est peu sûr pour les voyageurs.

MONTEBELLO............	Village et relais.
TORRE DI CONFINI (Tour du Confin).	Hameau.

Villa nova.	Hameau.
Caldiero.	Hameau et relais.
San Martino.	Village.
Vérona.	Ville et relais.
Castelnovo.	Hameau et relais.
Peschiera.	Forteresse.
Peschiera.	Bourg et relais.
Dezenzano.	Bourg et relais.

Ici l'on est sur la rive du lac de Garde, où il est bon de s'arrêter pendant une journée.

Ponte di san Marco.	Hameau et relais.
Brescia.	Ville et relais.
Ospedaletto.	Hameau et relais.
Chiari.	Ville et relais.
Calcio.	Village et relais.
Antegnate.	Hameau.
Caravaggio.	Village et relais.
Triviglio.	Bourg et relais.
Cassano.	Village et relais.
Gorgouzola.	Village et relais.
Colombarolo.	Hameau et relais.
Milano.	Ville capitale.
Ro.	Village et relais.
Cassina.	Mauvaise auberge, relais.
Nerviano.	Village.
Gallarate.	Village.
Gosorate.	Hameau.
Somma.	Village.
Sesto Calende.	Village et relais.

Ici l'on prend le bac pour traverser le Tessin ; on quitte le Milanais pour entrer à l'autre rive dans les états du roi de Sardaigne.

ARONA...............	Bourg.
MENIA................	Hameau.
BELGIRATE............	Bourg et relais.
SOMERANO.............	Hameau.
BAVENO...............	Village et relais.

Ce village est sur le bord du lac majeur. On aperçoit de la route les îles Borromées, et l'on prend des barques à vôile à Baveno, qui vous y conduisent. En sortant de Baveno on entre dans les montagnes.

GRAVELLONA...........	Hameau.
ORNAVASSO............	Hameau.
VOGOGNA..............	Village et relais.
CARDEZZA.............	Hameau.
DOMO-DOSSOLA.........	Ville au pied du Simplon.

En sortant de Domo-Dossola on entre dans le Simplon par la belle route neuve qui mène dans le Valais.

CRIVOLA..............	Quelques maisons.
VARAO................	Hameau sur la droite.
TRONGUERE............	Quelques maisons.
YÉSELLES.............	Vallées ; quelques cabanes éparses.
GONDO................	Hameau en Valais.

Jusqu'à Simpeln il n'y a point de maisons de refuge à cause de la chute des rochers; on n'y serait pas plus en sûreté que sur la route même.

SIMPELN...............	Hameau, excellente auberge, relais.

A partir de Simpeln, quoiqu'il y ait encore huit ou neuf lieues à faire pour arriver à Glitz ou à Briègue, il n'y a ni village ni hameau, mais de distance en distance une maison de refuge pour les voyageurs assaillis par les orages. Elles sont ouvertes à tout le monde.

GLITZ.................	Village et relais.
VIEGE.................	Hameau et relais.
TURTMANN.............	Village et relais.

Sur la gauche, à un quart de lieue de la route, on voit la superbe cascade.

LEUK.................	Village.
LIERRE................	Ville et relais.
SION..................	Capitale du Valais, relais.
RIDDES................	Hameau et relais.
CHATAZ................	Hameau.
MARTIGNY.............	Ville et relais.
MIEVILLE.	Quelques cabanes.

Sur la gauche du flanc de la montagne jaillit la magnifique cascade de Pisse-Vache.

SAINT-MAURICE.........	Village, ou ville selon le pays, relais.

Lorsqu'on a traversé le pont du Rhône on quitte le Valais, et l'on entre dans le canton de Vaud en Suisse.

Bex..................	Village sur la droite.

Il faut s'y arrêter pour y voir les salines.

Aigle.................	Village et relais.
Villeneuve............	Ville et relais sur le bord du lac Léman.
Vevay.................	Ville et relais.
Cuilli................	Bourg et relais.
Lutri.................	Village.
Lausanne..............	Capitale du canton de Vaud, relais.
Morges................	Bourg.
Rolle.................	Village et relais.
Nion..................	Ville et relais.
Copet.................	Bourg et relais.
Versoy................	Village.
Genève................	Ville et capitale du canton de Genève.

On compte de Venise à Genève, par Milan et le Simplon, et la route septentrionale du lac. 140 lieues.

Et de Genève à Paris, par Dijon..... 126 lieues.

FIN DE LA TABLE ITINÉRAIRE.

OBSERVATIONS

SUR

LES ANCIENS ET LES MODERNES,

DÉDIÉES

A LA JEUNESSE FRANÇAISE.

A

LA JEUNESSE FRANÇAISE.

Messieurs,

Durant plusieurs années on ne vous a entretenus que des histoires des anciens peuples du paganisme, et surtout de celle de la république romaine. On a peut-être négligé de vous avertir de la supériorité des nations modernes sur ces peuples anciens, en ne vous faisant pas apercevoir leurs vices, leurs crimes et leurs mœurs féroces, que leurs historiens nous représentent souvent comme héroïques. En outre, plusieurs

rhéteurs et commentateurs modernes ayant encore enchéri sur les historiens et les poètes latins par des éloges souvent plus emphatiques que judicieux, il est nécessaire, pour rétablir l'équilibre, d'y opposer un correctif. Les orages révolutionnaires qui ont désolé la France à la fin du dernier siècle, prouvent que ces observations sont indispensables.

Nés dans un état monarchique, vous devez apprendre à vouer plus d'estime à ce mode de gouvernement qui, depuis tant de siècles, fait la gloire de votre patrie, qu'au gouvernement républicain, source intarissable de discordes et d'anarchie : et vous devez savoir de plus, que notre céleste religion et notre caractère national nous élèvent à de bien plus hautes pensées et à une destinée beaucoup plus glorieuse que ces peuples idolâtres. Je vous offre donc cet ouvrage, dans lequel les sources où j'ai puisé mes méditations vous sont indiquées, afin de vous éviter un travail trop pénible par les recherches qu'il exige. Néanmoins, les personnes studieuses mises sur la voie de mes travaux, pourront les étendre par l'étude et la réflexion. Le zèle qui m'enflamme pour la prospérité de

mon pays, m'a fait entreprendre cet ouvrage laborieux; mais j'aurai bientôt oublié mes soins et mes veilles, si je viens à connaître que leurs fruits ont pu vous être utiles et profitables.

Je suis avec un profond respect,

Messieurs,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DUPRÉ.

LETTRE
A MA SŒUR
AU RETOUR
DE MON VOYAGE EN ITALIE.

LETTRE HUITIÈME.

Paris, ce 20 Juin 1822.

OBSERVATIONS SUR LES ANCIENS ET LES MODERNES.

MA CHÈRE SŒUR,

Me voici donc de retour, et j'ai eu le plaisir de te revoir après environ quatre mois de voyage. Comme je t'ai donné des détails sur l'Italie, je veux te consigner ici, par écrit,

mes observations, qui complèteront mes lettres composées sur les lieux mêmes. Je te livrerai donc les pensées que me font naître en ce moment tous les objets que j'ai vus, en les comparant avec la France dont j'ai le bonheur de respirer l'air suave, et que mes yeux ne peuvent se lasser d'admirer malgré le souvenir de tous les chefs-d'œuvre qui font l'ornement de l'Italie, chefs-d'œuvre que je sais parfaitement apprécier.

Quelle différence néanmoins ! lorsqu'un Français ne quitterait quelque temps son pays que pour apprendre dans ses voyages à s'y attacher avec plus d'ardeur, à donner plus d'estime et d'admiration à ses compatriotes, à préférer leur caractère, leurs mœurs et leurs usages, à s'enorgueillir de la puissance et de la splendeur du trône qui veille aux destinées de la France, enfin à se convaincre que dans sa patrie, la religion est plus respectée par la grande majorité de la nation, que la morale y est plus pure et les hommes plus éclairés sur leurs devoirs; quand, dis-je, on n'apprendrait qu'à s'affermir dans la conviction que la France est la plus belle partie de la terre, et le peuple français le premier peuple du mon-

de, on n'aurait pas fait un voyage infructueux. *

* Depuis un demi-siècle, on a préconisé l'Angleterre avec beaucoup moins de raison qu'on n'avait prôné l'Italie, et l'on a semblé vouloir faire préférer l'Angleterre à la France. J'ai parcouru la plus riche partie de l'Angleterre; elle ne peut pas être mise en comparaison avec la France, ni sous le rapport des villes, ni pour la fertilité du sol. Je regrette de n'avoir pas eu le temps de prendre des notes, afin de donner une idée plus juste de ce pays, comme je l'ai fait sur l'Italie. Je ne l'ai pu, étant engagé par l'honneur et le devoir au milieu de circonstances impérieuses et solennelles qui m'ont détourné de ce travail. Au reste, les Anglais eux-mêmes nous vengent de cette idée fausse, en désertant leur pays pour venir dans notre belle France, lorsque la paix assure leur tranquillité.

L'auteur se mit au service dans les gardes-du-corps de sa majesté Louis XVIII à l'époque de sa rentrée en France en 1814. Au retour de Buonaparte, en 1815, il eut l'honneur de se trouver dans la maison militaire du Roi, qui protégea, sous le commandement du maréchal duc de Raguse, la retraite de Mgr. le comte d'Artois, actuellement Charles X régnant; et de Mgr. le duc de Berri, jusqu'à Ypres, sur les frontières de France, où la maison du Roi fut licenciée. De retour à Paris, Buonaparte ayant exilé la maison du Roi, on fut forcé de s'éloigner. Le roi Louis XVIII, qui était alors à Gand, rappela ceux qui composaient sa mai-

Le Français, cédant à sa magnanimité naturelle, est porté à juger favorablement des

son militaire; l'auteur se rendit à son devoir; il échappa à la surveillance des gendarmes et au despotisme des commissaires extraordinaires de police qui avaient l'ordre de faire fusiller, sans jugement, ceux qui cherchaient à émigrer. Enfin après avoir longtemps erré sur les côtes d'Honfleur, à travers une fusillade de gardes-côtes, il s'élança au milieu des flots au hasard d'être englouti, et parvint à gagner une barque de pêcheur dans laquelle il arriva en Angleterre avec plusieurs de ses compagnons, après soixante-dix lieues d'une navigation orageuse; au bout de deux jours et deux nuits de péril et de souffrance sur ce frêle esquif, il aborda à Portsmouth, visita Londres et un grand nombre de villes; il se rembarqua ensuite à Douvres pour gagner Ostende; puis alla se réunir à la maison du Roi cantonnée en Belgique. De retour à Paris après l'orage des cent jours et la bataille de Waterloo, il fut amnistié de son zèle et de ses services sous le ministère de M. Decaze : alors il se retira et il n'a pas reçu d'autre récompense que le pardon d'avoir été fidèle. On voit par-là que lorsqu'on est attaché à la monarchie sincèrement, il faut être aussi dévoué que désintéressé, et contribuer à ses dépens à la prospérité publique. Ceux qui ont participé aux dangers, aux fatigues, aux souffrances et aux vexations que la maison militaire du Roi a endurés à cette époque, sont seuls capables d'en apprécier le mérite.

autres nations. L'éducation, le désir qu'il a de tout élever à la perfection, produisent souvent, dans son esprit, une erreur qui fait l'éloge de sa modestie, aussi bien que celui de son amour pour tout ce que la nature humaine peut offrir de plus parfait. La vénération qu'il montre pour les vertus et les grands talens, le porte à s'estimer moins que les autres peuples qui ont jeté de l'éclat; aussi on quitte la France en murmurant contre les abus, et l'on y rentre plein d'admiration pour sa supériorité; car lorsque les points de comparaison se sont présentés pendant le cours des voyages que l'on fait chez l'étranger, on sait ce que l'on doit penser de soi et des autres, et l'on rend une justice éclatante à ses concitoyens.

L'Italie est à juste titre le pays qui doit surtout exciter une vive curiosité. Les souvenirs d'une grande puissance détruite, dont les écrits ont fait l'entretien de notre enfance, les débris des monumens qui attestent la réalité de son existence : ces mêmes lieux, après avoir été le théâtre d'une vaste puissance, devenus l'arène où lutta si long-temps la vérité contre l'erreur, ont des droits sacrés à notre vénération. L'Eglise, long-temps persécutée, y est

devenue victorieuse; les nombreuses victimes, ces martyrs de la foi, triomphant, par leurs souffrances, de la férocité de leurs bourreaux, y ont versé, avec leur sang, les semences du plus touchant intérêt. Enfin le siége glorieux de notre foi, affermi sur les débris de ses persécuteurs, en a fait depuis la mère des sciences et des beaux-arts, en y répandant ses célestes clartés. Telles sont les sources inépuisables de l'ardeur que l'on éprouve à visiter ce pays illustré par tant de grands événemens.

Mais que l'éloignement des lieux et l'antiquité des temps grossissent les objets! l'imagination est un présent du ciel qui enfante des rêves souvent plus agréables que la réalité. A ces noms de Rome, de Romains, de ces dominateurs de la terre, j'aurais cru retrouver, dans les débris de leurs monumens, des preuves de leur supériorité et de leur magnificence sur les nations modernes de l'Europe chrétienne; et j'avoue que je fus frappé d'étonnement, en considérant la médiocrité de ces ruines, qui attestent pour la plupart que cette grandeur, cette magnificence tant vantées ne seraient que mesquinerie et inexpérience,

comparativement aux travaux des nations modernes de l'Europe.

Ces Romains, d'un esprit ambitieux et dominateur, étant peu portés à la culture des arts, s'étaient emparés, après l'avoir ravagée, des chefs-d'œuvre qui embellissaient la Grèce. Les statues de ses faux dieux, les vases et les instrumens des sacrifices, les colonnes des temples et des palais, tout avait été leur proie, et les empereurs romains s'étaient servis de ces débris pour en orner leurs édifices. Ce sont en partie ces dépouilles de l'ancienne Grèce, qui, après la chute de l'empire romain, ont servi à construire et à décorer les églises, c'est-à-dire ce qu'il y a en Italie de plus magnifique et de plus admirable, avec cette différence sensible que les talens bien supérieurs des artistes de l'Italie moderne sont parvenus à un degré de majesté, de grandeur, ainsi qu'à une richesse et une élégance telles que les Romains n'en ont jamais eu l'idée; et ce que les modernes ont créé d'eux-mêmes en est une preuve convaincante.

Ainsi ce ne sont pas les monumens de l'ancienne Rome qui sont capables et dignes de fixer l'attention du voyageur, mais bien ceux

qui ont été érigés par les modernes. Que l'on compare ces édifices, qui subsistent encore en totalité ou en partie, et qui furent élevés par les Romains, tels que le Capitole, les restes du temple de Jupiter-Stator, de celui de Jupiter-Tonnant, le temple de la Concorde, celui de Vesta et celui de Mars, qui subsistent en entier, les restes du temple de Janus; et qu'on leur oppose par comparaison les basiliques de Saint-Pierre, de Saint-Jean-de-Latran, de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Martin, de Saint-Pierre-aux-Liens, ainsi que le Vatican, et l'on pourra se faire une idée juste de l'étonnante supériorité des modernes sur les anciens. Cette supériorité est si grande, que la comparaison est presque risible pour ceux qui ont vu ces monumens.

Cependant je ne doute pas que les personnes qui fondent leur croyance sur des extases hyperboliques dont on a enluminé des romans composés avec art, mais d'après des récits exagérés, je ne doute pas, dis-je, que ces personnes, bercées d'agréables chimères, ne veuillent pas me croire sur parole; alors, comme les objets extérieurs ne peuvent se juger que par les yeux, je leur conseille de faire

le voyage, et je m'assure qu'elles déposeront au pied de ces ruines cette admiration factice, et qu'elles reviendront honteuses de leur méprise.

Je parle en admirateur du vrai beau, en amateur de la vérité, et non pas en vénérateur aveugle de la grandeur romaine. Je dédaigne le parti qu'ont pris tant d'autres, qui, pour s'indemniser des peines et des périls du voyage, se sont amusés de la crédulité de leurs lecteurs, en exagérant les objets pour rendre leur narration plus merveilleuse. J'ai mieux aimé être plus sincère et paraître moins savant.

J'avoue donc qu'en parcourant l'Italie, j'ai emporté beaucoup plus d'estime pour les artistes modernes que pour les anciens Romains, et je trouve que les Italiens se sont élevés dans les beaux-arts autant au-dessus des anciens Romains, que les peuples modernes de l'Europe le sont actuellement au-dessus de ces mêmes Romains, dans la science du gouvernement. Ce qui nous reste des histoires romaines, nous prouve invinciblement la faiblesse de leur organisation politique dans l'intérieur, et la bassesse et la perfidie de leurs

menées à l'extérieur, qui ne consistaient qu'à brouiller les familles des rois étrangers, ou à faire assassiner les plus redoutables, afin que l'on implorât leur protection lorsque ces états, privés de maîtres, seraient tombés dans la confusion et l'anarchie.

Ces Romains d'autrefois avaient affaire à des barbares, à des nations peu pénétrantes, et qui ne pouvaient pas apercevoir l'astuce de cette théorie politique; mais je suis persuadé qu'ils auraient échoué de nos jours, et qu'ils n'eussent pas accompli leurs projets d'envahissement, ou que leur domination n'eût pas été de longue durée. Nous en avons eu une preuve bien palpable dans ce siècle : la France ayant adopté les maximes romaines, a passé, en vingt-cinq ans, par tous les degrés que le peuple romain avait mis huit ou neuf cents ans à parcourir, tant en république qu'en monarchie.

Les armes françaises, sous nos généraux et leur chef Napoléon Buonaparte, ont envahi l'Europe, bien plus capable de résistance dans ce siècle, que ne l'était l'Europe barbare au temps des Romains; mais son triomphe a été court, parce que les cabinets éclairés de

l'Europe ont trouvé sur-le-champ des moyens de réprimer cette effervescence d'envahissement que les folies révolutionnaires avaient puisée dans les maximes de la politique romaine; avec cette différence, que ce que les Romains firent par la ruse et la trahison, les Français l'ont accompli par la force des armes, leur valeur et leurs talens.

Je n'ai donc pas plus de vénération pour la science politique des Romains, que d'estime pour leur prétendue supériorité dans les beaux-arts. Je crois les peuples modernes de l'Europe bien supérieurs en tout à ces Romains, puisque c'est en suivant leurs maximes erronées sur le gouvernement intérieur, que les états modernes courent à leur ruine. Au reste j'ai pris la résolution, et j'engage chacun à en faire autant, de n'accorder mon admiration qu'à ce qui en est vraiment digne, et de ne plus me laisser séduire par des mots pompeux, répétés sans discernement. Je veux remplacer ces sons vagues de grandeur et de talens supérieurs par la réalité et l'expérience.

Lorsque je prononçais autrefois ce mot : *Capitole*, je croyais parler du plus beau monument qui ait jamais été érigé par la main

des hommes; je croyais y voir une espèce de forteresse inexpugnable : que mon imagination me trompait! mes yeux m'ont appris que ce Capitole n'est qu'un bâtiment fort mesquin, comparé à nos moindres édifices de Paris. Il faut donc se rejeter sur les souvenirs pour y trouver quelque chose d'intéressant, et croire même, si l'on peut, au *Capitolii immobile Saxum*, que j'ai entendu tant de fois sortir de la bouche de nos professeurs d'éloquence, avec un bruit semblable au fracas du tonnerre.

A présent que l'expérience m'a éclairé, lorsque je voudrai voir les plus beaux édifices qui soient au monde, j'irai au Louvre, aux Tuileries, au palais d'Orléans, de Bourbon, à Versailles, à Saint-Cloud, à Fontainebleau, à Compiègne; enfin j'irai visiter les habitations de nos rois. Ces noms, quoique moins sonores, seront toujours pour moi non seulement plus vénérables, mais ils me rappelleront des palais dont la grandeur, la magnificence et le bon goût sont bien au-dessus de tous les édifices des Romains, sans que ceux-ci même aient servi de modèles à ceux-là.

Si c'est l'antiquité et la durée de leur exis-

tence politique que l'on vénère dans les Romains, l'étendue des temps qu'embrasse la monarchie française, l'emporte de près de cinq siècles sur la monarchie, la république et l'empire romain; et je pense qu'un trône qui a quatorze cents ans d'antiquité a quelque chose de beaucoup plus merveilleux qu'un peuple lentement devenu puissant, et toujours flottant au gré des caprices de la liberté et de l'esclavage.

Ce qui rend les Français si curieux en Italie, curiosité qui prend sa source dans l'éducation qu'ils ont reçue, ce sont les antiquités romaines. Ce n'est nullement ce qui attire les regards des Italiens; ils ne s'occupent exclusivement que de leurs monumens, qui sont en effet beaucoup plus beaux, et en même temps de leurs compatriotes, qui, par leurs grandes actions ou leur talent, ont illustré leur pays.

Avide comme je l'étais d'antiquités romaines, en parcourant la ville de Rome et ses environs, je demandais pendant les premiers jours à mon guide qu'il me conduisît à tous les lieux où il en restait des débris. Je le vis sourire plusieurs fois comme de pitié, et me par-

ler avec enthousiasme de tous les édifices qu'ont élevés les Italiens.

Dans tous ces pays on ne voit que des monumens qui rappellent les grands événemens et les hommes célèbres de l'Italie moderne. Les peintres, les sculpteurs, les architectes, animés d'un zèle religieux et à-la-fois vraiment national, ne se sont occupés que des hommes illustres et des grandes actions qui ont donné de l'éclat à leur pays, bien loin de conserver la mémoire d'un peuple qui, par sa religion et ses mœurs, leur est devenu entièrement étranger, quoiqu'il ait habité le même sol; et c'est en Italie enfin que les Romains sont pour ainsi dire oubliés : il serait plus facile, je crois, de retrouver en France la race gauloise, que de rencontrer la moindre trace du sang romain dans toute l'Italie !

Quel enthousiasme patriotique les Italiens ne montrent-ils pas pour leurs concitoyens! En vous indiquant les chefs-d'œuvre des arts, ils ne prononcent qu'avec un respect mêlé d'admiration les noms des princes qui les ont encouragés; c'est avec enthousiasme qu'ils profèrent les noms de leurs artistes, les Brunelleschi, les Michel-Ange, les Bernin, les

Palladio, les Raphaël, les Titien, les Paul Véronèse : « Voici, vous disent-ils, *il sasso di* » *Dante*, avec une salutation respectueuse, » en vous montrant cette pierre où, dans Flo- » rence, le célèbre Dante aimait à s'asseoir ; » c'est là qu'il venait méditer ses chants sa- » crés ; sur cette place, Pétrarque instruisait » le peuple ; au sommet de cette tour, Gali- » lée venait faire ses observations astronomi- » ques ; dans cette salle, au milieu de ces » bosquets, fut représentée pour la première » fois l'*Aminte* du Tasse. »

Nulles des particularités qui peuvent rappeler leurs hommes célèbres n'échappent à leur mémoire, et l'on croirait que les Italiens, tant ils s'occupent de leurs compatriotes, ignorent qu'il y ait eu des grands hommes autre part que dans leur pays. En cela bien différens de nous, qui allons chercher dans la nuit des temps les personnages célèbres, et qui négligeons ceux qui ont vécu parmi nous.

Je ne prétends pas non plus approuver entièrement les Italiens sur cette admiration exclusive qu'ils affectent pour leurs compatriotes ; ainsi je n'engagerais pas à les imiter dans cet excès ; on doit étendre la sphère de

son admiration, et accorder les palmes de la célébrité à ceux qui ont brillé dans le monde chrétien, et qui loin de déshonorer le christianisme et de chercher à le détruire, l'ont glorifié, en contribuant de tout leur pouvoir à l'affermir ou à étendre sa puissance. Nous devons regarder comme concitoyens, comme frères, tous ceux qui font partie de la grande famille chrétienne; dans ce point de vue, on est en possession d'un champ assez vaste; car les hommes célèbres, dignes de notre estime et de notre admiration, sont cent mille fois plus nombreux dans nos histoires modernes que ceux dont on a conservé les noms dans les histoires profanes.

Pourquoi ne rejetterions-nous pas avec un dédain, certes beaucoup mieux fondé de notre part, ces Romains qui, pour nous, ne sont plus que des barbares, comme ils le faisaient eux-mêmes à l'égard des autres nations de la terre? La supériorité immense que nous avons sur eux nous en donne le droit; et ces barbares qui, de leur vivant, avaient tyrannisé le monde, ont bien mérité notre indignation, puisque leurs écrits ont tellement aliéné l'esprit des modernes, qu'ils les ont transformés

en monstres féroces, altérés du sang de leurs rois et de leurs concitoyens. Par quelle fatalité, par quelle démence avons-nous été nous modeler sur ces tyrans de la terre en croyant établir la liberté? L'esprit se trouble, l'âme s'indigne lorsque l'on pense que la tyrannie la plus odieuse, la république romaine, a servi de modèle aux républicains français, et qu'ils ont marché sur les traces des Romains en pensant affranchir leur patrie.

En France, on célèbre en tous lieux la gloire des Romains! on néglige les grands hommes de la patrie: est-ce vanité des monarques, ou erreur de la nation? doit-on l'attribuer à l'instruction que l'on reçoit dans les écoles, ou à l'impulsion que nous ont donnée les souverains en voulant imiter les Césars? L'idée de ces Césars aurait-elle réveillé des Brutus? Pourquoi ne pas rester Français descendans de ces Germains si vertueux, si braves, qui n'ont jamais subi le joug des Romains, et qui les ont exterminés? Le titre de roi de France vaut bien celui de César, et je me trouve bien plus glorieux d'être Français triomphant des Gaulois et des Romains, que d'être Romain en exécration à l'univers. Oui, le pédantisme

et la vanité ont beaucoup de part à cette étrange folie, et les principes que l'on reçoit dans les écoles ont fait plus de mal qu'on ne pense.

En France tout rappelle les Romains, tout retentit de leur gloire. Les jardins publics sont ornés de statues qui les représentent; les galeries peintes à fresque et les tableaux modernes n'offrent le plus souvent aux regards du peuple que des sujets étrangers à la patrie, à la religion... Eh quoi! me suis-je dit souvent, n'est-il pas de grands exploits, de héros fameux, d'événemens dignes d'être conservés à la mémoire des siècles futurs, qui, en France, ne puissent occuper sans cesse tous nos artistes? Bayard ne vaut-il pas bien Caton? Ce chevalier sans peur et sans reproche qui fut estimé par le grand roi, l'homme le plus vertueux de son siècle, n'a-t-il plus de droits à notre vénération? Duguesclin ne vaut-il pas à lui seul toute la famille des Scipions? Duguesclin, qui se couvrit de lauriers pendant un demi-siècle, et qui, aussi craint qu'estimé de ses ennemis, fut toujours vainqueur, même après sa mort. Turenne était aussi habile, aussi prudent, aussi rusé et aussi intrépide

dans le métier des armes que Jules César, et certes il le surpassait bien en vertu. Enfin je m'imagine que le grand Condé ne le cédait ni en génie, ni en courage, ni en bonheur dans la guerre, ni en science et vivacité d'esprit, aux plus célèbres généraux, consuls ou dictateurs romains.

Qu'auraient fait les Romains s'ils avaient eu une Jeanne-d'Arc qui, par une inspiration divine, sauvât sa patrie d'un joug abhorré? Clélie, jeune fille romaine, pour avoir, avec quelques-unes de ses compagnes, traversé sur un cheval, n'ayant d'eau que jusqu'au poitrail, ce Tibre à peine moitié large comme la Seine dans Paris, afin de se sauver du camp de Porséna, où elle était retenue comme otage, et retourner avec ses parens; cette Clélie a eu des temples, des autels et des statues; on a conservé son nom dans l'histoire; on a, par des discours emphatiques, immortalisé cette action. L'immortelle Jeanne-d'Arc, qui, à l'âge de dix-sept ans, sauva son pays, n'a qu'une médiocre statue élevée en son honneur à Rouen, sur la place où elle fut lâchement brûlée par les Anglais qu'elle avait vaincus, et qui auraient dû l'admirer bien loin de la punir!

Enfin, pour comble d'ingratitude, un auteur célèbre du dernier siècle, un Français, un philosophe, n'a pas rougi de tourner en ridicule, dans un long poëme, la vertu, l'intrépidité, l'inspiration divine, le dévouement sublime, et la beauté chaste et naïve d'une héroïne sans modèle et sans égale dans tous les siècles anciens et modernes : voilà comme nous payons les bienfaits, comme nous honorons les vertus de nos compatriotes ! *

* Notre siècle peut se glorifier d'avoir enfanté une épopée vraiment nationale, c'est l'*Orléanide* composée par M. Lebrun de Charmettes. Ce poète a vengé l'honneur français et la mémoire glorieuse de l'héroïne inspirée qui sauva sa patrie sous l'influence de la Divinité. Il n'est pas douteux que cet ouvrage admirable n'obtienne le succès qu'il mérite; et s'il venait à être négligé dans un temps où, plus que jamais, la renommée semble ne s'attacher qu'aux seuls noms que l'intrigue et la cupidité mercantile présentent au public abusé, bientôt vainqueur d'un ingrat oubli, ce poëme, où respire au plus haut degré un intérêt national, tissu avec art de tableaux dont la variété offre tour-à-tour des scènes gracieuses et terribles, pieuses et touchantes, héroïques et sublimes, ne pourra manquer d'être apprécié par les âges futurs, et d'illustrer le nom du poète français dont le rare talent égale le

Si l'on voulait faire la comparaison de nos rois avec les Césars, on trouverait que Charlemagne lui seul a été plus puissant par ses propres conquêtes, qui embrassaient la plus grande partie de l'Europe, que les Romains par les longs efforts de huit siècles. Qui pourrait-on opposer à Saint-Louis, en piété, en justice, en intrépidité? à Louis XII et à Henri IV, en amour pour leurs sujets? à François Ier., en valeur et en zèle pour les lettres et les beaux-arts? enfin à Louis XIV, en gloire de tous genres?

Je ne puis m'étendre sur les parallèles; je les laisse faire à quiconque voudra y refléchir, et je ne nomme ici que quelques-uns de nos rois, lorsque la plupart ont eu des vertus et des qualités qui les mettent bien au-dessus de tous les héros de l'antiquité; si l'on voulait descendre aux princes, aux généraux, aux magistrats, enfin jusqu'aux simples soldats, quelle foule immense de belles actions de tous genres ne pourrait-on pas recueillir et mettre sous

patriotisme. Puisse ce célèbre poète entendre et accueillir mon hommage comme un avant-coureur de celui que son nom et ses beaux vers recevront par la suite de toutes les générations françaises!

les yeux de la jeunesse française. Je ne parle même que de la France, et si l'on veut parcourir tous les royaumes de l'Europe, je demande quelle énorme multitude d'hommes illustres, vertueux et savans, habiles dans la guerre comme dans la paix, se rencontreront pour grossir l'histoire du monde chrétien, et pour fournir des sujets et des matériaux aux artistes dans tous les genres.

Je ne puis passer sous silence un pédantisme ridicule, c'est celui des inscriptions publiques. Si, par hasard, on élève un monument à la gloire d'un héros français, ou si l'on veut laisser à la postérité le souvenir d'un grand événement, c'est dans une langue inintelligible au peuple que l'on inscrit le nom du héros, ou que l'on rapporte, par des demi-mots latins, le fait que l'on veut conserver. Comment veut-on que le peuple prenne intérêt à ce monument, s'il ne peut connaître le nom du héros, ni entendre les causes qui ont fait ériger ce monument? car enfin l'on ne construit pas ces monumens pour les lettrés seulement; les monumens publics sont plutôt érigés pour le peuple que pour les savans.

Un autre inconvénient se présente de soi-

même : puisque l'on a l'intention de conserver ces statues, ces édifices, ces médailles à la postérité la plus reculée, quel sera l'embarras de ceux qui verront en latin des inscriptions désignant le peuple français ? j'accorde que l'on entende encore bien long-temps le latin ; mais il est certain que l'on sera tenté de confondre un roi de France avec un empereur romain, si une partie essentielle de l'inscription se trouve altérée ou effacée ; enfin si après des siècles, exhumant la statue même, on la voit costumée à la manière des empereurs romains, ainsi que l'a fait dernièrement le célèbre artiste qui a revêtu Louis XIV d'habillemens à la romaine ; en voyant cette belle statue équestre, si audacieusement conçue, et si habilement exécutée, pourra-t-on reconnaître un roi de France ? Ainsi M. Bosio a payé le tribut à la mode ; mais on ne doit nullement le blâmer de cette erreur, puisque c'est une erreur nationale, et non pas une erreur de l'artiste qui est trop habile pour s'y être trompé, et qui a seulement voulu se conformer au goût des savans.

Enfin, puisque nous avons en tant de choses imité les Grecs et les Romains, pourquoi du

moins ne les avoir pas imités en ceci, qui est fort raisonnable et naturel ? Les Grecs faisaient leurs inscriptions en grec, et les Latins en langue latine; je ne vois rien qui s'oppose à ce que les Français fassent leurs inscriptions en langue française.

Quant aux costumes que l'on doit donner aux Français dans les tableaux et les statues, il n'y a pas de raison valable et sensée qui puisse obliger à changer le costume national; il vaudrait mieux les représenter nus. Il y a un grand nombre de statues d'Octave Auguste, premier des empereurs de Rome; il fut vainqueur des Égyptiens, et je ne crois pas qu'aucun sculpteur ancien se soit avisé de le représenter sous le costume égyptien, c'est-à-dire sous celui des vaincus. C'est un reproche que les Grecs firent à Alexandre-le-Grand, roi de Macédoine, lorsqu'il eut soumis les Perses, celui d'avoir adopté le costume oriental et délaissé celui des Grecs; les soldats indignés se disaient : « Il a pris le costume des vaincus! » Il faut donc laisser aux fils de ces Francs, vainqueurs des Romains, le costume français, et non pas donner à leurs héros le costume des vaincus!

En Italie, les dépenses faites pour les monumens des arts ont été bien entendues pour leur longue conservation. Si les Italiens ont employé des sommes énormes dans les lieux sacrés destinés au culte religieux, en y érigeant des tombeaux à leurs hommes célèbres, sans même qu'ils eussent été des saints, ces dépenses ont servi à produire les plus belles décorations de leurs églises, qui les ont conservées intactes depuis tant de siècles, en leur prêtant un abri contre les injures de l'air; ces monumens, en servant de modèles aux artistes, feront encore bien long-temps l'admiration des races futures; tous ces tombeaux sont, pour ainsi dire, immortels. Ce sont là des frais réellement profitables à la postérité, et qui, satisfaisant la vanité humaine, deviennent agréables à Dieu et aux hommes.

En France, on perd par sa faute des sommes immenses dont la dépense ne laissera aucune trace, et par la suite sera effacée de la mémoire des hommes. Par exemple, si l'on avait employé dans nos églises de Paris tous les millions vaguement disséminés au cimetière dit du *Père Lachaise*, et que l'on eût fait dans les différentes paroisses des illustres morts ou

des riches pour lesquels on a semé, comme sur les sables du désert, des monumens somptueux, nos églises aujourd'hui ne ressembleraient pas à des temples de protestans par leur indigente nudité. De nombreux catafalques, * servant d'ornemens à nos églises, y eussent été mis à couvert de l'intempérie des saisons, et en rehaussant la splendeur de ces lieux sacrés, auraient été conservés à l'admiration des étrangers comme à la vénération de nos descendans; au lieu qu'exposés aux pluies aussi bien qu'à la rapacité des voleurs, tous ces monumens, pour lesquels on a fait

* Les catafalques sont des *tombeaux vides*, décoration funèbre que l'on élève dans les églises pour honorer et conserver la mémoire d'un personnage célèbre; aussi je ne prétends pas, comme le journal de l'*Hygie* l'a compris en rendant compte de ma première édition (Voy. *Hygie*, 23 janvier 1825, nº. 105), je ne prétends pas que l'on doive rétablir les sépultures dans l'intérieur des églises; j'abonde dans le sens philanthropique de ce journal, et je condamne au contraire avec lui cet usage; mais je pense que l'on pourrait y former des ornemens qui, en exerçant le talent des artistes français, rendraient les lieux saints plus majestueux et imprimeraient dans l'âme plus de recueillement et de vénération.

des dépenses considérables, seront dégradés et détruits en fort peu de temps.

C'est donc un grand malheur que, dans notre siècle, la mode, appuyée sur la philosophie, ait, pour ainsi dire, sanctionné la dévastation de nos églises, et décrété leur indigence perpétuelle, en transférant dans la campagne une richesse d'ornement qui, peut-être avant qu'un siècle ne soit écoulé, sera enfouie sous une cité nouvelle construite sur le Mont-Louis, dont les collines se verront couvertes d'édifices et de maisons; enfin ce fastueux cimetière, remarquable par tant de beaux mausolées, sera, de la main de nos neveux, sillonné par des rues, des canaux souterrains, et profané par des cloaques impurs.

La destruction de tous ces monumens s'accomplira infailliblement par l'immense et rapide accroissement de la capitale, qui déjà envahit les hauteurs de Montmartre, tous ces terrains étant livrés à celui qui en offre le plus haut prix. Il ne suffit donc pas de semer l'or avec magnificence pour laisser de grands souvenirs à la postérité; mais il faut encore le répandre avec un pieux discernement.

En parcourant l'Italie, toutes ces observations me furent suggérées par la méprise où j'étais tombé, en pensant comme tant d'autres, avant d'avoir vu et touché, que nos édifices n'étaient que des jeux d'enfans en comparaison de ceux des Romains. Je fus désabusé, et je me demandais d'où provenaient ces idées que j'avais conçues de la supériorité des Romains sur les peuples modernes. Cette manie anti-nationale, cet égarement de l'esprit qui nous porte à dédaigner notre propre gloire, me fut expliqué lorsque je remarquai que les Italiens n'étaient pas tombés dans cette faute, parce qu'ils avaient sous les yeux la vérité; et que, sans de grands efforts, ils ont d'abord égalé tous ces monumens, et bientôt les ont surpassés à un point si étonnant, que l'on ne peut s'en former une idée qu'en le voyant de ses propres yeux.

Il me vint donc en l'esprit que cette fausse route que les arts ont prise en France ne tient qu'à un vice d'éducation qui, malheureusement, s'est fortifié et étendu d'âge en âge, et a fini par dégénérer, il y a peu de temps, en sanguinaires folies.

Lorsqu'après deux siècles de gloire et de

prospérité, il prit fantaisie à quelques Français remplis de vénération pour ces morts illustrés par les amplifications de leurs historiens, de républicaniser à la romaine, il fallait nécessairement dénigrer son pays et les hommes illustres qui l'avaient élevé à ce degré de prospérité, et porter au faîte de la gloire ce peuple que l'on voulait imiter. Aussi, dans ces temps de zèle pour leur célébrité, tout devait avoir un air romain, jusqu'aux noms que l'on imposait aux enfans; car alors on méprisait ceux de ces êtres angéliques que leur courage et leurs souffrances avaient rendus vénérables, et que nos pères avaient, depuis des siècles, choisis par reconnaissance, pour en qualifier leurs enfans dans le sacrement du baptême. Oubliant donc ce témoignage d'une gratitude qui doit être éternelle, on trouva beaucoup plus héroïque de les voir affublés d'un nom romain ou pour le moins grec.

Les plus célèbres artistes de ce temps nous retraçaient les hauts faits et les personnages de l'ancienne Rome. La peinture ne faisait revivre à nos regards que des Romulus, des Brutus, des Mucius Scœvola, des Marcus

Sextus, des Marius, ou bien des divinités de la Fable.

La sculpture, au lieu de laisser à la postérité la plus reculée l'image des héros modernes qui ont illustré le sol natal, ne s'occupait plus qu'à savoir quels traits pouvaient avoir ces Brutus, ces Marius et ces légions de faux dieux que les Grecs païens avaient si bien représentés autrefois.

Dans les salles des assemblées nationales, on brisa les bustes des grands hommes français qui avaient rendu les plus éminens services à leur patrie, pour les remplacer par les bustes des Brutus romains.

Nos théâtres ne retentissaient que des noms et des crimes des Romains, et des louanges de leurs brutales vertus, crimes barbares que l'on retrouve chez tous les sauvages de l'Amérique, à une bien plus haute élévation que dans l'Ausonie. Depuis long-temps même il n'était presque plus permis de faire parler un acteur dans le genre sérieux, s'il n'était travesti en toge et ombragé d'un manteau à la romaine. Passe encore pour la tragédie : elle ne vit que d'empoisonnemens et d'assassinats, et par conséquent ne peut trouver une histoire

plus féconde en ces genres de catastrophes, que l'histoire du peuple romain. Enfin, comme on avait pris leurs noms et leurs mœurs, que l'on admirait leurs exploits et leur gouvernement, il fallait, pour compléter ce travestissement, adopter la même morale et adorer les mêmes dieux.

Détournant leurs regards et leurs âmes des vives lumières du christianisme, ils transformèrent nos églises en temples des divinités si chères aux Romains : on sacrifia ridiculement à la Liberté, et l'on remplissait les prisons; à la Concorde, toutes les haines et les vengeances déchaînées faisaient couler des flots de sang; au Génie de la patrie, lorsque l'on foulait aux pieds tout ce qu'elle avait eu de glorieux jusqu'alors. Peu s'en fallut que Jupiter, Mars et tous les faux dieux ne parussent sur les autels. On se transportait dans ces lieux saints souillés alors de sacriléges, avec des pièces de viandes succulentes, le pain, présent de Cérès, et la cruche remplie d'un vin que l'on disait accordé de même par Bacchus; et l'on buvait à outrance, pour y fêter convenablement la *déesse de la raison* assise sur l'autel (il était juste de la reproduire quelque part, puis-

qu'elle était évaporée de toutes les têtes); espèce de bacchanale ou saturnale à l'imitation des Romains, et qu'ils célébraient même d'une manière moins abominable; car ils n'eussent pas été choisir, pour représenter la déesse de la raison, des filles et des femmes prostituées que l'on faisait passer des lieux de débauches sur un char triomphal et ensuite sur les autels. Enfin à cette époque, tout prit une couleur de mascarade et de charlatanisme telle, que les nations de l'Europe, spectatrices de ces extravagances inspirées par l'antiquité païenne, en demeuraient comme stupides d'étonnement.

Nous avions alors déposé le titre glorieux de Français en faveur de la mémoire des Romains, auxquels nous avons rendu autant d'hommages qu'ils s'en rendaient eux-mêmes, et la portion de louanges n'était pas médiocre.

Lorsqu'on lit les historiens païens qui relèvent par de longs discours et des dissertations sans fin les événemens les plus ordinaires; événemens du genre de ceux que nous dédaignons même d'inscrire dans les fastes de nos histoires modernes, nous voyons que ces

anciens ne parlaient que d'eux, ne travaillaient qu'à célébrer, à l'exclusion de toute autre nation, leur patrie et leurs concitoyens dont ils dissimulaient avec adresse les crimes, les faiblesses ou les lâchetés, qu'ils trouvaient même souvent moyen de tourner en vertus héroïques. On ne voit chez eux que leurs exploits retracés sur des bas-reliefs, dans les palais, dans les temples, et jusque sur les portiques des maisons, sur leurs tombeaux, les pyramides, les obélisques, et consacrés par des inscriptions gravées profondément en leur langue sur les édifices, afin d'en conserver la mémoire. Les Romains ne se sont jamais avisés de célébrer les héros et de conserver avec vénération les traits des Égyptiens, des Assyriens ou des Perses, encore moins d'imiter leurs mœurs.

Ces païens portaient si loin cette indifférence pour les peuples étrangers, que les historiens grecs, Hérodote et Thucydide, ne parlent pas plus des Romains que s'ils n'existaient pas sur le globe. Enfin chaque nation n'était occupée que de sa propre gloire, voulait être elle-même; et l'on regardait comme un vice de cœur, une bassesse d'âme, cette

indifférence pour les héros de la patrie, bien loin d'aller faire l'apologie de ceux des nations voisines, qui avaient été les ennemis de leurs ancêtres.

La France, qui avait brillé de tous les genres de gloire sous les Clovis, les Charlemagne, les saint Louis, et qui enfin avait éclipsé toutes les nations et tous les siècles sous les François Ier. et les Louis XIV, se trouvait ainsi dégradée, avilie par ses propres enfans, qui, affectant un grand zèle pour sa gloire, la ravalaient aux temps barbares où vivaient les personnages grossiers et féroces de la république romaine. Encore s'ils avaient, dans leur zèle imitateur, singé l'empire devenu vaste, quoique miné dans l'intérieur par sa constitution absurde, par l'inexpérience dans l'administration, et attaqué à l'extérieur par des peuples incomparablement plus braves, plus belliqueux, plus justes et moins corrompus que ces Romains, qui prétendaient les avoir conquis, lorsque par une politique astucieuse, ils n'avaient obtenu que leur alliance! peuples terribles qui, à l'imitation des Romains, voulant faire les conquérans à leur tour, montrèrent à l'univers toute la fai-

blesse de la puissance romaine, qui mit des siècles à envahir ce que des barbares, bien moins habiles qu'eux dans l'art militaire, conquirent en moins d'un demi-siècle. On doit avouer qu'à cette époque, la plus brillante de l'histoire romaine, une sorte d'opulence fondée sur l'esclavage de la multitude, cette étendue de territoire qui, sans appartenir à Rome, était néanmoins sous sa protection; enfin un grand appareil de magnificence, étaient capables de donner à l'empire romain quelque ressemblance avec la splendeur et la majesté de la France au temps où elle fut jetée dans les fers de la liberté républicaine; cette France riche, industrieuse, parvenue à un degré de lumières et de civilisation dont les peuples anciens n'approchèrent jamais; alors on pourrait, d'après ces analogies, concevoir l'égarement produit par l'admiration outrée que l'on portait à la mémoire des Romains. Mais, ô temps de folie! on s'avisa, par un vertige inconcevable, de la faire rétrograder au siècle des Brutus; on aima mieux devenir farouchement Romain, que de continuer à être héroïquement Français; on oublia notre gloire passée et cette multitude de grands hommes

qui, par leurs vertus, leur science, leur bravoure, se sont illustrés sous nos rois pendant douze siècles, et qui, en éclairant le monde, l'ont étonné par leurs hauts faits; on n'eut pas honte enfin d'avilir cette belle France, en lui imposant le même gouvernement que celui qui ensanglantait Rome au temps où, misérable bourgade, réceptacle impur de voleurs et de criminels bannis, retranchés dans une espèce de camp, ne connaissant d'autres exploits que le pillage, d'autres vertus que l'homicide, elle était aussi incommode à ses voisins qu'elle en était abhorrée; c'est à ces temps d'imperfection et de désordre que l'on rechercha la gloire de Rome, pour l'élever au-dessus de la France enorgueillie de quatorze cents années de monarchie non interrompue. On voulut s'affubler des lambeaux ignobles et sanglans dont se couvraient autrefois ces vagabonds et ces meurtriers, dépouillant et foulant aux pieds les lauriers immortels dont nos aïeux nous avaient revêtus. La révolte et l'assassinat furent appelés un devoir sacré, le pillage une justice, la haine une vertu! Étrange aveuglement! on porta donc jusqu'aux astres cette série infâme d'êtres immo-

raux et féroces, qui, s'appuyant de superstitions ridicules, s'agrandirent lentement à force de trahisons, de brigandages et de massacres.

On ne saurait trop repasser sur les actions de ces personnages romains que l'on a cherché à rendre fameux par des exagérations répétées sans discernement, et démontrer que leurs vertus si prônées n'étaient que de viles passions, leurs exploits que des crimes, leur gouvernement qu'une anarchie où chacun cherchait à envahir l'autorité sans respect pour les lois, sans amour pour la patrie, et enfin leur prétendue liberté que la plus cruelle et la plus injuste des servitudes. Bien des gens ne sont pas encore désabusés; encore étourdis du bruit de ces noms, oubliant les faits historiques, ils accordent, emportés par le torrent des préjugés, plus d'estime à la république romaine qu'à la monarchie française. Je veux donc rappeler les faits principaux et examiner quelques personnages fameux en suivant leurs actions, les motifs qui les ont fait agir et le but de leur ambition.

Il est bon d'abord de sonder le cœur humain, examinant de quelles sources partent

les sentimens des hommes pour leur faire embrasser telles ou telles opinions qui leur font adopter tel ou tel gouvernement. Ils ne peuvent guère se réduire qu'à deux espèces, le républicain et le monarchique, dont les autres ne sont qu'une modification ou une exagération selon les circonstances des temps, la corruption des mœurs, ou l'entraînement de ce que l'on pourrait appeler la mode. C'est donc en sondant les sources de ces deux gouvernemens, que l'on pourra juger lequel fait le plus d'honneur à l'espèce humaine, lequel est le plus louable, le plus durable, et par conséquent celui que l'on doit préférer.

Si l'on veut prendre la peine d'observer attentivement les discours et les actions d'un républicain, on verra clairement les passions qui agitent son âme; on y découvrira plus d'orgueil et d'envie que d'amour du bien public. L'égoïsme, exalté par l'ignorance, produit l'orgueil, et le sentiment chagrin de son incapacité fait naître l'envie. Examinons donc si le fondateur tant vanté de la république romaine, ne fut pas poussé par ces deux passions plutôt que par l'amour de sa patrie;

et l'on pourra étendre ces observations sur la plupart des fondateurs de ces républiques modernes qui ont imité les Romains.

D'abord pour tous talens, Junius, surnommé *Brutus*, n'avait montré jusqu'à un âge assez avancé, que celui de contrefaire l'imbécile ou la *brute*, genre de talens qui lui fit donner ce nom ; ce n'est pas parce qu'il espérait, au moyen de cette ruse, chasser les Tarquins ses parens, ce qu'il ne pouvait prévoir dès son adolescence; mais seulement pour se rendre plus agréable, et conserver ses jours qu'il croyait menacés par la concurrence au trône, étant fils de la sœur de Tarquin ; car on sait que chez les Romains la couronne était élective, et que par conséquent le fils ne succédait pas de droit à son père : la bassesse d'âme de ce Brutus ne lui fit pas trouver de moyen plus noble que celui de se faire le bouffon et le jouet de ses maîtres.

Sextus, fils aîné du roi Tarquin, commet un acte de violence sur la personne d'une femme qui était étrangère à Brutus, de Lucrèce enfin; et voilà que ce Brutus, pour punir Sextus, jure d'exterminer par le fer et par le feu, selon l'expression de Tite-Live,

le père, les enfans et toute cette famille (à l'exception cependant de lui-même, qui était neveu et capitaine des gardes du roi Tarquin), et de ne plus souffrir de rois dans Rome, ni eux, ni tout autre, selon Tite-Live.

Je demande quel crime avait commis le roi régnant alors, et les rois à venir en cette circonstance. Le roi Tarquin était alors absent de Rome, à la tête de son armée : Collatin, époux de Lucrèce, était Tarquin lui-même; c'était donc à lui à tirer vengeance de l'affront qu'il avait essuyé de la part de son parent, et non pas à ce Brutus à le venger malgré lui, surtout d'une manière aussi injuste que coupable.

Sextus avait commis un crime dans sa propre famille, et n'avait nullement outragé le peuple qui était étranger à cette affaire; ainsi la prétendue punition de ce crime de Sextus, n'était qu'un prétexte dont se saisit Brutus, qui, par surprise, obtint du peuple le même serment que celui qu'il venait de prononcer lui-même contre toute loyauté et justice; et pour corrompre ce peuple, il lui promit le pillage de toutes les richesses et de tous les biens du roi Tarquin. Guidé par sa cupidité,

le peuple y donna son consentement, et les Tarquins furent bannis de Rome.

Que l'on examine la conduite postérieure de l'un et de l'autre, on verra que le roi Tarquin était un grand homme, et que Brutus, qui venait de trahir et de dépouiller sa famille, n'était qu'un misérable sans talens, sans capacité dans la paix comme dans la guerre, et même sans adresse dans le maniement des armes : il ne sut que détruire et ne sut rien organiser.

Tarquin, au dire des historiens latins eux-mêmes, est grand jusque dans son exil : bientôt le peuple le regrette sincèrement. Aussi expérimenté dans la guerre que dans la paix, songeant au bien de ses sujets qui ne se plaignirent jamais de sa tyrannie, il était humain même envers ses ennemis, et très habile pour son temps. Vingt années, pendant lesquelles il fit la guerre avec une modération remarquable contre les habitans de Rome, sans néanmoins pousser les choses à outrance, quoique injustement dépouillé de ses biens et sans autres ressources que celles de son génie et de ses talens, tout annonce en lui un homme supérieur. Les vastes ouvrages qu'il

fit construire dans Rome, et dont une partie subsiste encore, attestent qu'il pensait au bien-être du peuple; et sa valeur et sa capacité, qu'il était bien au-dessus de ceux qu'il commandait.

Pour Brutus, joignant le brigandage à l'injustice et à la trahison, il livre au pillage les biens des Tarquins, afin de compromettre le peuple dans sa rébellion en le faisant participer à son crime. Protégé par les patriciens, descendans de ceux qui avaient massacré Romulus, il est nommé consul avec Collatin, qu'il fait bientôt exiler aussi comme étant de la famille des Tarquins; Brutus fait exiler Collatin malgré son opposition bien prononcée, puisqu'on fut obligé de le menacer, s'il ne se retirait de Rome, de confisquer tous ses biens.

Jusqu'à présent je ne vois dans la conduite de Brutus que son avidité pour le bien d'autrui, et nullement son zèle pour le bien public.

Examinons maintenant les actions qui signalèrent son consulat qui fut court, très heureusement pour ses concitoyens, qu'il aurait infailliblement perdus par son inexpérience

en l'art militaire et son extravagance, s'il eût vécu plus long-temps.

Comme le peuple, depuis la chute du trône, voyait redoubler de jour en jour sa misère, il ouvrit les yeux, se repentit des excès commis; il regrettait ses rois en voyant que la cruauté et l'avarice des patriciens était un joug bien plus insupportable que le sceptre de Tarquin; on trama donc un complot pour faire rentrer les Tarquins dans Rome et les rétablir sur le trône. Le peuple romain ayant le droit d'élire un roi, avait, je pense, aussi bien le droit de rétablir celui qui déjà avait occupé le trône; mais voyez la tyrannie et l'injustice du républicain Brutus, il arrête cet élan du peuple par des massacres. C'est ainsi que les républicains donnent la liberté au peuple. Dans ce complot, qui devait rétablir les rois, les deux jeunes fils de Brutus ayant été compromis, ce père égoïste et insensé donna sa voix pour les condamner à la mort; puis mettant le comble à l'horreur qu'il devait inspirer, il voulut assister lui-même à leur exécution; il vit donc, de sang-froid, déchirer sous les verges et mettre à mort ses propres enfans; il présida ainsi à l'entière destruction de sa race : la nature

révoltée se délivra bientôt d'un semblable monstre.

Ce père, encore tout dégouttant du sang de ses fils, s'étant mis à la tête de sa bande, qu'il appelait armée, alla au premier choc se faire tuer par l'un des fils de Tarquin dont il avait spolié les biens.

Telles sont les seules actions du premier Brutus, strictement rapportées. D'après ces faits, puisés dans Tite-Live, je ne crois nullement que Junius Brutus ait fondé la république romaine par amour pour sa patrie, mais plutôt par un sentiment d'orgueil et d'envie qui l'avait toujours dévoré, en voyant les Tarquins maîtres d'une couronne qu'il croyait mériter. L'on en est clairement convaincu dans cette circonstance, où il suivit, comme bouffon, ainsi que le rapporte Tite-Live, les deux jeunes fils de Tarquin, lorsque celui-ci était encore sur le trône.

Aruns et Titus allèrent consulter l'oracle de Delphes pour savoir lequel des deux hériterait du trône de leur père, l'oracle répondit à la demande de ces princes, « que ce serait celui qui donnerait le premier baiser à sa mère. » Brutus se laissa tomber comme par

mégarde, et baisa la terre, dit Tite-Live, cette mère commune de tous les hommes. On voit par-là que Brutus brûlait du violent désir de régner.

Bientôt après il profite du crime de Sextus et de l'absence de Tarquin, qui commandait son armée, pour s'emparer du pouvoir en faisant prononcer la déchéance de son roi. Collatin, époux de Lucrèce, fut de même chassé, quoiqu'en apparence Brutus ait voulu venger son affront.

Dans le supplice qu'il imposa à ses deux fils, on n'aperçoit autre chose, si ce n'est la honte de dévier de la route qu'il venait de prendre et de tracer au peuple, et bien plus encore, la frayeur de voir rentrer les Tarquins dans Rome, qui n'auraient pas manqué de le punir de sa perfidie : cette action est donc d'autant plus atroce qu'elle prend sa source uniquement dans un criminel égoïsme : il voulut, par l'horrible condamnation de ses deux fils, effrayer tous ses concitoyens, pour les empêcher de songer de nouveau à rappeler leur roi.

Tels sont les véritables motifs qui ont guidé Junius Brutus dans ses actions, et nullement l'amour ardent qu'on lui suppose pour la li-

berté de sa patrie : il sacrifia, au contraire, l'amour de son pays, ce sentiment si noble, si généreux, dont son âme haineuse n'était point susceptible, à son orgueil et à l'envie qu'il portait à ses maîtres. Il immola ses fils pour se sauver du supplice qu'il avait mérité.

Loin d'avoir réussi à procurer la liberté du peuple, au contraire il le plongea, comme on le voit par la suite de l'histoire, dans tous les maux occasionnés par le plus dur et le plus avilissant des esclavages. Les patriciens, qui avaient appuyé le crime de Brutus, traitèrent le peuple romain avec un mépris et une cruauté inouïs; l'avarice de ces hommes faisait expirer les citoyens sous le fouet; d'autres dans des cachots, s'ils ne payaient les dettes qu'ils avaient contractées envers eux. Le sénat étant sourd à leurs services militaires, ne leur accordait presque aucun secours pendant la guerre, et partageait les usures avec les autres patriciens.

Ce peuple ne put se soustraire à la barbare tyrannie du sénat, et ne l'arrêta quelquefois que par la sédition; enfin ce que les rois, pendant leur domination, ne l'avaient jamais contraint de faire, fut cet acte de désespoir :

d'abandonner Rome, et de se retirer tantôt sur le mont Sacré, tantôt sur l'Aventin, pour fuir les vexations et la cruauté des patriciens: preuve invincible et convaincante que le joug de la liberté, que lui avait imposé Brutus, était bien plus insupportable que le sceptre des rois.

Bientôt les fureurs du patricien Coriolan* qui, en haine du peuple, s'exila, et revint brûler et ravager les campagnes, assiéger Rome qu'il voulut livrer à ses ennemis, pour se venger de ce que le peuple lui avait refusé le consulat, firent voir encore plus clairement que les patriciens n'avaient chassé les rois que pour opprimer plus facilement le peuple; car il est certain qu'un roi veille à ce que les grands de l'état n'abusent pas de leur puissance pour maltraiter ses sujets; lorsque la puissance du monarque n'est plus là pour réprimer l'avidité des grands, le peuple devient la proie de leur insatiable avarice. C'est ce qui arriva après la chute du trône.

Peu de temps après que le peuple romain fut délivré des vengeances de Coriolan, le fils

* Tite-Live, liv. II, parag. XXXIX.

de Cincinnatus, le géant Cœso,* jeune patricien d'une force extraordinaire, perdant toute retenue dans une assemblée au Forum, assomme les uns à coups de poing, brise les membres à d'autres, parce qu'on s'oppose à ses volontés, et témoigne par ces actes de violence que la justice et la sagesse n'avaient plus aucune part au gouvernement de l'état, et que les décrets ne s'obtenaient plus que par la force.

On vit pendant long-temps, dans les délibérations du Forum, le peuple, les patriciens et le sénat même, en venir aux coups, ainsi que des crocheteurs ignobles, et par ces troubles intérieurs attirer les ennemis dans la ville et jusque dans le Capitole même, dont ils s'emparèrent. Enfin les haines des patriciens et des plébéiens étaient portées à un tel degré d'exaspération, que les consuls avaient à combattre non seulement l'ennemi, mais souvent encore les propres soldats qu'ils commandaient; on les vit souvent fuir et se faire tailler en pièces, en s'applaudissant de leurs défaites, parce qu'elles déshonoraient leurs consuls. **

* Tite-Live, liv. III, parag. XI.

** Ibid., liv. II, parag. LIX et autres.

Tel était le gouvernement insensé que l'insensé Brutus avait imposé à son pays, en faisant bannir les rois qui, depuis Romulus, avaient travaillé, les uns à les former à l'art militaire, d'autres à l'établissement des institutions religieuses et à la composition des lois civiles; d'autres enfin à embellir Rome, et à en rendre l'air plus salubre par des constructions aussi utiles que magnifiques.

Tout fut replongé dans le désordre et l'anarchie après l'expulsion des rois; la guerre civile, la famine et les maladies pestilentielles dépeuplaient Rome, qui n'était plus qu'un camp et non une ville; la force des poumons et celle du bras décidèrent souvent des lois les plus importantes dans les assemblées du Forum; on vit souvent des athlètes vigoureux, tantôt plébéiens, tantôt patriciens, faire adopter leurs volontés par les raisons démonstratives, c'est-à-dire par le pugilat; la loi et les décrets, comme les jugemens, devinrent donc le caprice du hasard, et la majesté du peuple romain se vit en butte aux soufflets et aux gourmades que chacun des deux partis prenait le droit de se distribuer sans ménagemens.

Au lieu d'avoir un seul maître dont l'intérêt majeur est l'accroissement de la prospérité générale, le peuple romain avait, dans ses consuls, deux tyrans armés d'une puissance arbitraire qui, secondée par la faction des patriciens, ne pouvait être contrebalancée par la puissance tribunitienne, et, par conséquent, poussant le peuple au désespoir, le forçait à se révolter sans cesse contre les consuls et le sénat. Ce sont ces troubles intérieurs qui rendirent leurs conquêtes si lentes, et qui mirent la république nombre de fois sur le penchant de l'abîme.

Il est absurde de dire que ce soient les dissensions intestines qui ont rendu par la suite les Romains si puissans, puisqu'elles n'ont fait, au contraire, que ralentir leurs conquêtes ; s'il en était ainsi, les discordes civiles causeraient donc à-la-fois l'agrandissement et la destruction des états.

N'est-ce pas par les discordes civiles que la puissance des empereurs s'affaiblit, et que l'empire romain fut anéanti sous les derniers empereurs, comme la république l'avait été auparavant après les guerres civiles de Pompée et de César? Jamais les désordres civils n'ont

pu être la source de la prospérité d'un état; ils ne peuvent servir qu'à la fortune de quelques ambitieux, à ces hommes qui s'élèvent sur des ruines; c'est un paradoxe insoutenable, qui cependant est avancé par Montesquieu * avec une légèreté blâmable, puisque ce serait encourager les citoyens à la rébellion. Il est aussi faux de dire que « des guerriers fiers, » audacieux et terribles au dehors, ne peuvent » pas être modérés au-dedans, » que de dire qu'un bon régiment ne peut se composer que de soldats mutins et rebelles aux ordres de leurs officiers: le contraire est la vérité; en effet, si l'on veut observer quels sont les meilleurs soldats dans les armées, on trouvera que les plus courageux, les plus constans dans l'adversité, les plus patiens dans les travaux, les plus intrépides dans les dangers, sont toujours les plus soumis et les plus exacts à remplir leurs devoirs.

Les républiques de la Grèce se sont détruites d'elles-mêmes par leurs dissensions. L'empire d'Orient est devenu la proie des mahométans par la discorde qui désunissait

* *Grandeur et décadence des Romains*, chap. IX.

les citoyens, et les rendait indociles aux ordres de leurs empereurs, à tel point que le dernier Constantin les appela vainement à son secours.

Que l'on compare les Grecs d'alors, efféminés, discoureurs sans bornes, indisciplinés, à ces Grecs soumis à leur roi Léonidas, qui leur ordonna de mourir aux Thermopyles : et l'on verra que la fierté, l'audace et la valeur sont les compagnes de la plus stricte discipline et de la soumission aveugle aux ordres de ses chefs.

Et sans remonter si haut, n'a-t-on pas vu toutes ces petites républiques éphémères de l'Italie moderne se miner par leurs discordes, et devenir enfin la proie du premier monarque qui voulut s'en emparer? Pourquoi dans leurs dissensions civiles les Romains n'ont-ils pas été envahis sur-le-champ? c'est qu'ils n'avaient aucun ennemi véritablement puissant en tête. On le voit clairement, puisque si les Romains alors avaient eu près d'eux une puissance monarchique bien réglée comme l'est la France, l'Autriche ou l'Espagne, les Romains eussent été subjugués comme l'ont été, par ces royaumes tour-à-tour, les petites républiques de l'Italie moderne.

Ce ne sont donc pas les discordes qui donnèrent de la force au peuple romain, comme le soutient Montesquieu. S'il est possible qu'un état subsiste lorsqu'une portion de la société est en guerre contre l'autre, il faut que les voisins de cette république soient assez peu puissans pour ne rien entreprendre de décisif contr'elle, ou que la nature leur ait donné des remparts formidables ou inaccessibles.

Notre histoire est remplie des malheurs causés à la France par les dissensions civiles; et certes les Anglais et d'autres nations voisines ne pourraient se vanter d'avoir asservi quelque temps notre patrie, si tous les citoyens avaient été d'accord. Je veux bien que les habitans d'une même cité, qui se querellent et se battent sans cesse dans l'intérieur, prennent par l'habitude un caractère plus belliqueux; mais leurs succès sont passagers; et s'il se trouve un ennemi formidable qui soit soumis à un pouvoir sans partage, et que l'union règne entre toutes les classes des citoyens pour parvenir au même but, cet ennemi sera bientôt vainqueur : ce qui est prouvé par l'expérience des siècles passés.

Mais voyez ce que les tribuns du peuple de

Rome répètent sans cesse à la multitude, lorsque les citoyens reçoivent l'ordre du sénat d'aller combattre les ennemis du dehors qui menacent la ville et la république. « La principale guerre, disaient ces tribuns, selon » Tite-Live, la véritable guerre que vous avez » à soutenir, est celle du peuple contre les » patriciens; ils ont formé le projet de dé- » truire l'armée par leurs vexations, de la » livrer sans défense au fer de leurs ennemis; » et s'ils veulent éloigner les plébéiens de la » ville, c'est afin de les priver du droit de » faire valoir cette liberté, et de la gloire de » coopérer au bien de l'État. » Le peuple, d'après ces discours, refuse de s'enrôler; supposez alors une grande puissance ennemie, et certes Rome ne subsistera bientôt plus.

Il ne faut donc pas attribuer à un principe destructeur la grandeur des Romains, ce serait un trop mauvais conseil à suivre; il est même perfide, car il est faux; mais à leur position sur le globe, aux circonstances des temps, et par-dessus tout à la Providence éternelle, qui les destinait à avoir des relations avec le monde connu alors, pour des fins bien autrement importantes que celles de la gloire pas-

sagère d'un peuple : car les nations, sans qu'elles s'en doutent, sont les instrumens dont se sert la Providence pour accomplir ses desseins. L'on peut dire que les conquêtes des Romains, et l'empire qu'ils exercèrent sur une portion du monde connu alors, préparèrent et facilitèrent le règne de l'Évangile par les communications qu'ils établirent entre tous les peuples de l'Europe, ceux d'Afrique, qui habitaient les bords de la Méditerranée, et ceux d'Asie, par l'établissement à Constantinople de l'empire d'Orient. C'est ainsi que les voies étaient préparées à la semence évangélique, et que les apôtres, ainsi que leurs disciples, eurent plus de facilité à la répandre par toute la terre.

Cependant, par les longs efforts de tant de siècles, il semble que le ciel n'ait accordé qu'à regret, dans ces temps anciens, la puissance terrestre à une nation si peu digne de commander à des hommes. Un peuple qui n'était inspiré que par l'esprit de destruction, et dont toutes les vues politiques ne tendaient qu'à fouler aux pieds le monde, à le désunir par les dissensions; et, par ses injustices et ses crimes, à le désespérer, lorsqu'il le voyait

néanmoins triomphant. Et c'est ce peuple que, de nos jours, l'iniquité du monde porte encore dans son orgueil insensé au faîte de la gloire ! L'homme n'est donc point changé, puisqu'il rend un nouvel et éclatant témoignage à l'univers, que son esprit est égaré autant qu'il est corrompu.

D'après ces réflexions, on ne pourrait, sans ignorance et frivolité, m'accuser d'un mépris absolu pour cette puissance romaine qui a long-temps ensanglanté et épouvanté les hommes ; cette Rome qui, pour ainsi dire, a dompté notre monde sous le joug tyrannique de l'injustice et de la force, pour le préparer à recevoir celui de la paix et de la charité : je veux dire le joug de l'Évangile. Certes l'opposition est si marquée, que le Ciel sembla dire à la Terre : « Vois et choisis. » Bien loin donc de mépriser la puissance des Romains, je respecte leur domination, comme l'une de ces grandes destinées enfantées par la Providence. Tout ce qui vient de Dieu, les fléaux mêmes, bien loin de devoir s'attirer le dédain de la faible humanité, méritent au contraire de fixer son esprit, pour l'inviter à la méditation. Ainsi le peuple romain, qui servit,

par ses conquêtes et ses fureurs, à répandre une espèce de stupeur sur la terre, silence d'effroi que leurs historiens ont nommé l'*âge d'or*, et qui prépara ainsi le genre humain à écouter l'apparition du Rédempteur; enfin dans la suite à établir et à perpétuer parmi les hommes, la foi envers ce désiré et ce sauveur des nations; ce peuple, dis-je, mérite de s'attirer l'attention des érudits, mais ne doit pas régler nos mœurs; c'est une folie à des nations chrétiennes de vouloir se modeler sur ces Romains, puisque ce serait, sans destination, former un projet sans but.

Les Romains, quoique presque toujours battus par leurs ennemis, par les Gaulois, par les Carthaginois, ne laissèrent pas d'étendre leur puissance par leur politique plutôt que par leurs armes. Cependant ils se perfectionnèrent dans l'art militaire, d'abord en combattant les Latins, les Sabins, les Herniques, les Eques et les Volsques, qui environnaient le territoire de Rome, et se battaient contr'eux séparément, chacun pour leur compte, sans s'unir ensemble. C'étaient de petites guerres de brigandage; on ne cherchait, de part et d'autre, rien autre chose que le butin.

Ensuite, les défaites que les Romains éprouvèrent contre les Gaulois, contre Pyrrhus et contre Annibal, qui ne surent, ni les uns ni les autres, profiter de leur victoire, en rasant Rome et en dispersant ses habitans, leur donnèrent de plus grandes connaissances dans l'art de la guerre.

Ils observaient encore une méthode perfide pour se préparer des intelligences chez les nations ennemies, ce qui leur facilita presque toutes leurs conquêtes; c'était d'envoyer et de faire accepter, durant la paix, des colonies aux villes avec lesquelles ils étaient souvent en guerre. Cette politique accrut leur puissance, et par la suite leur procura, par la trahison, la conquête de toute l'Italie après des efforts de plus de quatre siècles; conquête que leurs armes n'auraient pu exécuter.

On peut juger de la faiblesse et de la lenteur des opérations militaires de ce temps, lorsque l'on voit que les Romains consumèrent dix années à faire le siége de la petite ville de Veïes, qui n'est qu'à six lieues de Rome, et dont j'ai vu les débris, ou au moins la place qu'elle avait occupée. Le moindre de nos généraux modernes serait mort de honte

avant la fin d'un pareil siége, où il n'aurait demeuré que la dixième partie de ce temps, avec dix fois moins de monde que n'en avaient les Romains, dont les troupes s'élevaient au nombre de plus de soixante mille combattans, au rapport des historiens.

Enfin Tite-Live, qui voyait les choses de plus près que nos modernes spéculateurs politiques, si enthousiastes de l'excellence du gouvernement des Romains, ne dissimule pas que les discordes, loin d'être utiles à la république, quoiqu'elles en soient inséparables, ne peuvent que lui être funestes. En parlant de la ville d'Ardée, qui se détruisit d'elle-même, il ajoute : « Ardée fut détruite par ses dissen-
» sions civiles; elle ne pouvait recueillir les
» fruits de la paix, à cause des divisions in-
» testines qui prirent leur source dans l'ani-
» mosité des factions, fléau qui a été et qui
» sera toujours plus fatal à la plupart des
» états que les guerres étrangères, la famine,
» la peste et toutes les grandes calamités
» qu'on envisage comme les signes les plus
» terribles du courroux céleste. * »

* Tite-Live, liv. IV, parag. IX.

Il est bon de faire voir que le peuple romain n'était point du tout aussi profond et aussi sage qu'on a voulu nous le faire croire dans les livres de théorie qui ont tourné les têtes, au point de faire délaisser la bonne route pour prendre la mauvaise, l'admirant comme excellente seulement parce qu'elle était romaine. C'est avoir singulièrement abusé de la crédulité des hommes, que d'avoir offert le peuple romain comme un modèle à la civilisation des peuples modernes. Tite-Live, ni Salluste, ni Tacite, tout admirateurs outrés qu'ils sont de leurs concitoyens, ne l'ont point fait eux-mêmes. Il était réservé aux commentateurs et aux rhéteurs modernes d'en faire une apologie complète, mettant ainsi leur admiration peu judicieuse à la place de la vérité historique.

Quelques exemples pourront mettre au grand jour toute l'imperfection du gouvernement des Romains, et la violence, l'injustice, enfin la tyrannie du joug républicain.

Le peuple de Rome ne pouvant plus souffrir les vexations des consuls appuyés par l'autorité du sénat et la puissance des patriciens, se révolta, et obtint qu'on lui permît de créer

des tribuns; mais leurs tribuns ne purent les défendre contre les trois autres puissances, et l'on vit les sénateurs et les patriciens, ainsi que les consuls, commettre des atrocités que jamais on n'avait eu à reprocher aux rois. Le sénat fit assassiner ces défenseurs du peuple. Tite-Live, liv. II, §. 54, rapporte que lorsque les consuls Furius et Manlius furent cités à comparaître devant le peuple par un certain Génucius, tribun, afin de rendre compte de leur conduite, au moment où les consuls devaient aller au Forum pour se défendre, on vint annoncer au peuple assemblé que l'accusateur des consuls, le tribun Génucius, ce défenseur du peuple, avait été trouvé assassiné dans sa maison. Telle est la liberté dont jouissait le peuple romain! voilà comme Brutus l'avait délivré de la tyrannie! enfin voilà comme il avait affranchi son pays! Les patriciens avaient hérité de lui cette injustice et cette violence; ils suivirent bien son exemple. Ce n'était donc que pour lui et ses complices qu'il avait abusé le peuple et fait bannir les rois, afin de s'emparer du pouvoir pour gouverner bientôt arbitrairement et sans humanité.

On a aussi beaucoup vanté l'intégrité du sénat de Rome, et son exactitude à faire une sage distribution du butin entre les soldats, lorsque, dans l'histoire, on voit que presque jamais l'armée ne participait au butin fait sur l'ennemi. On nous représente les consuls comme des héros uniquement occupés de la gloire, et qui étaient aussi désintéressés que nos Duguesclin, que nos Bayard, nos Turenne, nos Condé, nos Fabert, nos Villars, nos Duguay-Trouin, et tant d'autres qui, lorsque l'État ne pouvait plus payer leurs soldats, vendaient leurs biens pour subvenir aux frais de la guerre. On avait donc alors oublié que le premier des Fabius débuta dans sa carrière consulaire par la spoliation du butin que l'on avait fait sur les Volsques, et qui appartenait de droit, du moins en partie, aux soldats, qui alors n'avaient point de paie.* Au temps que le peuple était en proie à la plus affreuse misère, expirant, les uns sous les verges, les autres au fond des prisons où les patriciens les faisaient jeter pendant la paix, lorsqu'après avoir exposé leur vie dans les combats,

* Tite-Live, liv. II, parag. XLII.

ils ne pouvaient leur restituer les sommes qu'ils leur avaient prêtées; c'est à cette époque que le consul Fabius, appuyé du sénat, fit vendre le butin, et l'argent que l'on en retira fut mis à la disposition des patriciens, privant de cette unique ressource le peuple qui l'avait acquis au prix de son sang.

D'un autre côté, le sénat fit trancher la tête à celui qui leur donnait gratuitement du blé dans un moment d'une disette qui plongeait le peuple dans le plus affreux désespoir; comme il arriva à un certain Melius, dans le Forum, sans jugement préalable, et devant les yeux du peuple, sous prétexte que par-là il voulait gagner sa faveur et aspirait à la tyrannie.

C'est ainsi que cet équitable sénat agissait, faisant tout en haine du peuple, pour l'accabler sous son joug et pour l'y retenir, en s'emparant des ressources qui pouvaient rendre sa condition moins affreuse. Je pourrais en citer de nombreuses preuves, car les histoires romaines en sont remplies. Par exemple, la perfidie du tribun consulaire Postumius, dans la guerre contre les Eques, qui promit le partage du butin aux soldats avant la bataille, et qui, lorsqu'elle fut gagnée, en priva l'armée, pour

s'attirer la faveur du sénat. Il est vrai qu'il fut puni de cette perfidie, car il fut assommé à coups de pierre par ses propres soldats; * ce qui n'empêcha pas le sénat de conserver le butin.

Dans une autre circonstance, sous le consulat de Valerius Potitus, qui marcha contre les Eques, l'armée fit un butin considérable; mais le consul ordonna de tout vendre, et en frustra l'armée. ** On ne finirait pas, s'il fallait énumérer toutes les circonstances où se montra l'avarice des patriciens et du sénat. C'est ainsi que dans le gouvernement républicain le peuple est traité; il est certain que ceux qui le gouvernent ne se servent de lui que comme d'un instrument propre à les enrichir. Le peuple romain n'était donc que l'esclave du sénat, et n'avait aucun droit, aucune liberté.

Que l'on compare les mœurs et les usages de nos aïeux, qui vivaient et combattaient sous des rois; n'avaient-ils pas droit au butin? ne pouvaient-ils pas s'opposer même à la plus légère

* Tite-Live, liv. IV, parag. XLIX.

** Ibid., liv. IV, parag. LIII.

faveur que l'on aurait accordée à leurs chefs et même à leur monarque, dans le partage des dépouilles de l'ennemi? Un exemple nous en a été transmis dans l'histoire: l'aventure relative au fameux vase de Soissons, nous prouve qu'un simple soldat, chez les Francs, avait ses droits aussi bien que le monarque. Le roi Clovis ayant été supplié par Saint-Remi, évêque de Reims, de lui restituer pour son église un vase d'argent précieux qui avait été enlevé pendant le pillage, le monarque le lui promit. Il demanda donc que l'on mît ce vase dans son lot, lors de la répartition du butin. Soudain un soldat sortit des rangs, et frappant le vase avec sa hache nommée *Francisque*, il dit au roi : « Tu l'auras si le sort te le désigne. » Clovis n'ayant pas le droit de s'y opposer, ne répondit rien, malgré l'insolence et la rudesse de ce procédé; et par la suite, s'il trancha la tête à ce soldat, ce ne fut qu'après une année, et lorsqu'il l'eut trouvé en faute contre la discipline militaire. Dans une revue qu'il faisait de ses troupes, il vit les armes de ce soldat mal entretenues et en désordre : Clovis saisissant la hache du soldat, la jette à terre; le Franc se baisse pour la ramasser : alors le

roi lui fait voler la tête d'un coup de sabre, en lui disant : « Souviens-toi du vase de Sois-» sons. » Cette action ne doit pas être considérée comme une vengeance, mais comme une justice; car le roi attendit que le soldat fût en faute, pour le punir; et comme le Franc avait agi dans toute la rigueur de son droit à l'égard de son souverain, le roi pouvait agir aussi, à l'égard de son sujet, dans toute la rigueur du pouvoir que lui donnait la discipline militaire. Je conclurai donc sur ce fait, malgré la rigueur de la justice équitablement exercée, que les sujets des rois francs avaient des libertés et des droits sous l'empire de leurs monarques; et, d'après l'histoire romaine, que le peuple romain ne jouissait d'aucune liberté, et n'avait aucun droit par le fait, sous la tyrannie du sénat, pendant la république; le peuple, long-temps privé de solde, ne pouvant qu'à peine obtenir les moindres charges de l'État, et n'ayant pas même le droit de réclamer sa part au butin. Les patriciens seuls avaient tous les droits; les plébéiens étaient esclaves.

Ainsi les patriciens qui avaient appuyé les crimes de Brutus, n'avaient en vue, comme lui, que l'espoir de faire servir ce peuple à

satisfaire leur avarice, et la volonté comme la puissance de l'exposer sans cesse à de nouveaux dangers pour sa défense ou sa prospérité. L'usure était un des priviléges de la noblesse romaine; et l'on sait que le sage Caton se vantait de prêter son argent au taux le plus élevé qu'il pouvait.

Les violences que les créanciers avaient droit d'exercer sur leurs débiteurs sont inouïes: les fers, la prison, le fouet, l'esclavage, n'étaient que les peines ordinaires; mais on voit nombre d'exemples des excès où se porta la dépravation des patriciens, entr'autres l'affreuse prostitution contre nature, dont les créanciers s'arrogeaient le droit sur leurs débiteurs. L'âme s'indigne, le cœur se soulève au récit que nous font les historiens sur cette abominable tyrannie, et la plume tombe des mains, se refusant à en retracer la peinture dégoûtante.

Que l'on ne vienne donc plus nous vanter ces vertus romaines, cet amour pour leur patrie et leurs concitoyens, dont ces républicains étaient animés. Des âmes corrompues, orgueilleuses et avares, ne sont point susceptibles d'éprouver des sentimens si généreux.

Au reste, le peuple romain n'était pas indigne d'avoir de tels maîtres; il n'était nullement délicat sur la manière d'acquérir la propriété. L'on peut dire que si le Franc ne relève que de Dieu et de son épée, le Romain ne relève que de la trahison et du poignard. Le peuple romain s'était montré avide et injuste envers ses rois, lorsque Brutus livra au pillage, sans en avoir le droit, les biens des Tarquins; ce peuple se montra aussi peu équitable envers ses alliés. Il était dangereux de le prendre pour arbitre dans les affaires litigieuses. L'aventure desAriciniens et des Ardéates en fournit une preuve non équivoque : alliées de Rome, ces deux villes eurent à se repentir de leur bonne foi. Elles se disputaient un terrain dont chacune d'elles prétendait être propriétaire; l'affaire, d'un consentement unanime, fut remise à la décision du peuple romain : il s'assemble au Forum, et sur le rapport d'un certain vieillard appelé Scaptius, qui fut mis en avant pour appuyer ce honteux larcin, le peuple romain, nommé juge, adopta le sentiment du vieillard, qui assurait que le terrain avait autrefois appartenu à Rome. Le peuple, saisissant cette assertion avec avi-

dité, se l'adjugea sans pudeur. Ce ne fut pas la dernière fois que des républicains ambitieux et injustes se portèrent pour juges et parties. L'historien Tite-Live, tout républicain qu'il est, et admirateur de ses compatriotes, qui certes doivent une grande partie de leur gloire à son éloquence, ne peut dissimuler la honte dont se couvrit le peuple romain, en prononçant ce jugement inique, aux yeux de ses alliés et de ses ennemis.

Ce peuple, injuste envers ses rivaux, ne se montrait qu'ingrat envers ses bienfaiteurs. Le lâche abandon qu'il faisait au sénat, de ceux qui lui rendaient des services signalés, en particulier de leur tribun Génucius, dont ils ne vengèrent point l'assassinat; de Mélius, qui les nourrit pendant la famine; et de Manlius Capitolinus, qui les sauva du fer des Gaulois, sont des preuves de la bassesse du peuple romain et de son ingratitude. Il permit que l'on tuât Mélius et que l'on précipitât Manlius Capitolinus de la roche Tarpéienne, sans donner aucun signe de son opposition, et même sans qu'il se fît aucun murmure dans le Forum en leur faveur, quoiqu'ils se fussent sacrifiés pour lui rendre les plus utiles services.

Les plébéiens et les patriciens étaient donc dignes les uns des autres ; et puisque le peuple tyrannisait ainsi ses alliés et abandonnait ses bienfaiteurs, il était juste qu'il fût opprimé par les maîtres que son injustice et son aveugle cupidité lui avaient imposés.

Déchirée par les rébellions du peuple, dont la hauteur et la cruauté des patriciens étaient la cause, Rome n'en pouvait plus et semblait prête à s'engloutir, ce qui serait arrivé sans la volonté suprême, qui la réservait à ses desseins cachés. Les sénateurs, sans habileté pour le gouvernement, agissant presque toujours en haine du peuple et pour leurs intérêts personnels ; ses citoyens, sans frein et sans amour national, menaçaient toujours d'abandonner Rome, refusant de prendre les armes pour repousser l'ennemi qui s'emparait du Capitole, ne pensaient plus qu'à se détruire les uns les autres. N'ayant que des lois imparfaites, et ne les observant même point ; car tout était alors livré à l'arbitraire, à la perfidie ou à la violence, ils s'imaginèrent d'en demander aux Athéniens, qui, s'ils n'étaient pas moins turbulens, étaient du moins plus polis, moins injustes et plus délicats sur

l'honneur, d'un naturel plus heureux que les Romains.

Cette idée sauva ceux-ci; car chacun commença à espérer un meilleur ordre de choses, et la seule espérance du mieux calma un peu les fureurs des deux factions patricienne et plébéienne. Mais lorsque ces lois furent mises en ordre, les décemvirs qui en avaient été chargés, bien loin de s'y conformer les premiers, commencèrent à tyranniser le peuple et même les patriciens, profitant de ce moment de calme pour chercher à s'emparer de l'autorité absolue; aussi ces décemvirs surpassèrent-ils de beaucoup en injustice et en cruauté les deux consuls qui étaient auparavant les dépositaires du pouvoir.

Il était naturel, en multipliant le nombre des oppresseurs, que le peuple se trouvât autant de fois plus maltraité qu'il avait de tyrans de plus. Cette tyrannie des décemvirs fut si insupportable, qu'elle ne dura que peu de temps. On vit d'un côté les soldats, pour déshonorer les décemvirs, se laisser battre et tailler en pièces par l'ennemi, selon leur usage de vengeance ordinaire, en haine de leurs généraux. Ceux-ci se portèrent, pour les châ-

tier, à des excès de cruauté qui font frémir ; et pendant que leur violence soulevait l'armée contr'eux, Rome se soulevait en même temps contre Appius Claudius, ce *patricien* qui attentait publiquement à l'honneur d'une fille *plébéienne*.

Un soldat nommé Siccius, qui redemandait que l'on rétablît les tribuns du peuple, abolis par les décemvirs, fût assassiné par ses ordres, dans le camp même, parmi ses compagnons d'armes, tandis que dans Rome, sur la place publique, on vit l'horrible infanticide de Virginius, qui égorgea sa propre fille aux yeux du peuple, en haine de cet Appius Claudius, décemvir. Le peuple et l'armée se révoltèrent, et se retirèrent pour la seconde fois sur le Mont-Sacré, depuis l'expulsion de ses rois, abhorrant la tyrannie des patriciens, qui n'avaient chassé leurs monarques que pour jeter la nation dans la plus dure des servitudes.

Telle était l'inhabileté de ces peuples dans l'art du gouvernement ; c'est toujours après les plus funestes catastrophes qu'ils changent de marche, pour se précipiter en aveugles dans de plus grands embarras; enfin leur impéritie

en matière de gouvernement était telle dans tous les temps de la république et même de l'empire, qu'on ne connut pas d'autres remèdes pour donner un peu de repos à la capitale, que d'occuper une grande partie des habitans à la guerre, repos factice et dangereux, qui ne peut que hâter la ruine d'un état.

Était-ce donc un gouvernement à-peu-près semblable à celui des Tartares ou des Arabes que l'on devait choisir pour modèle? Quelle démence avait donc saisi la France, qui, s'abaissant des hauteurs du siècle de Louis XIV, choisit, comme un gouvernement préférable à celui qui l'avait élevé au faîte de la gloire et de l'opulence, l'ignoble désordre de ces temps d'ignorance et de barbarie? Pourrait-on le croire!

Mais ce qui surpasse de beaucoup encore la folie de ces temps d'enivrement, c'est la persévérance que l'on met à empoisonner la jeunesse avec les mêmes livres qui ont causé ces ridicules bévues qui feraient rire, si elles n'étaient teintes de sang humain.

Pense-t-on qu'un jeune homme qui, pendant dix années, a, dans les historiens latins, puisé et alimenté la haine contre la monar-

chie, sorte du collége avec le respect et l'admiration dus à l'auguste sang de nos rois? Comment, ce sont des hommes raisonnables, savans, des hommes qui ont été les témoins des sanguinaires orgies que l'on a exécutées en l'honneur *de la liberté républicaine;* qui peut-être ont été mouillés du sang de leurs concitoyens, de leurs parens; qui ont subi l'horreur des prisons où l'on jetait alors tous les gens de bien au nom de la *liberté;* qui ont peut-être eux-mêmes échappé avec peine à ces cachots et aux haches civiques de la section de Brutus ou de Mucius Scœvola, ou d'autres repaires de bourreaux affublés d'un nom romain; quoi! ce sont des spectateurs, des témoins de tant d'horreurs qui, sans réflexion, insinuent dans le cœur de la jeunesse française cette fièvre anti-nationale qui a bouleversé la France pendant trente années! Si c'est par le désir de paraître savans latinistes, il faut avouer que la vanité du pédantisme est la plus forte de toutes les vanités humaines.

Certes, la littérature latine est, à l'exception de Virgile et d'Horace, trop faible dans tous les genres, comparativement à celle des Grecs, pour que l'on puisse risquer de se

gâter le cœur et s'aliéner l'esprit pour le plaisir d'apprendre des discours de Tite-live, de Salluste, de Tacite, ou quelques vers latins qui ne valent certainement pas les vers de Corneille, de Racine, de Boileau, de Rousseau, de La Fontaine, de Molière, ni la prose des Bossuet, des Massillon, des Fénélon, des Pascal; enfin de tant d'autres poètes et prosateurs modernes de toutes les nations de l'Europe chrétienne.

La langue française est bien plus belle que la langue latine; elle est plus flexible, plus harmonieuse, plus délicate et plus variée dans ses tours; il est plus facile de la plier à tous les genres, en prose comme en vers; et j'ose dire qu'elle est d'un usage plus répandu sur la terre que ne l'avait été le latin dans aucun temps. *

* La langue française est tellement en usage dans l'univers, que c'est en français que se font les conférences des ambassadeurs parmi les nations qui parlent leur langue particulière. Les négocians chrétiens, et même les ottomans, arabes, égyptiens, apprennent le français pour pouvoir communiquer avec les autres négocians de toutes les nations du monde. En Suisse on parle presque partout la langue française, et peut-

Qu'avons-nous besoin, lorsque la langue française est irrévocablement fixée, que l'on

être plus purement qu'en France même. Les habitans de la Savoie s'expriment en français avec la même pureté d'expression. Dans le Piémont, en Italie, les étrangers qui ne parlent pas l'Italien doivent, pour se faire comprendre, parler le français, qui est fort en usage, même parmi le peuple. L'on sait que dans le vaste empire de toutes les Russies, c'est la langue que parlent les hommes libres, et que dans cette immense contrée de l'Europe il n'y a guère que les esclaves qui l'ignorent. L'orgueil du peuple anglais fléchit même sur ce point; et malgré les grandes difficultés que les Anglais éprouvent à prononcer notre langage, cependant un grand nombre le parle assez bien, et la majorité de la nation l'entend sans pouvoir le parler.

La littérature française est goûtée par toute la chrétienté; il est donc certain que le langage de notre pays est plus estimé que celui des autres pays du monde; c'est aussi ce qui doit imposer le devoir à tous les auteurs français, de se garder de semer dans leurs écrits des maximes capables d'égarer l'esprit des nations, en théologie, en morale comme en politique, erreurs qui suspendraient sa propagation. Malheureusement le dix-huitième siècle a lancé son venin; et si l'on veut que la littérature française continue à être en usage dans toute l'Europe, il faut travailler à détruire ces poisons; car le philosophisme du dernier siècle

sache parfaitement le latin ? que ceux qui doivent parler, entendre et écrire en français, consument, à se perfectionner dans cette langue latine, tout le temps de leur éducation ?

La langue grecque est plus riche en habiles écrivains, plus facile que la langue latine; et le bon esprit qui inspira les auteurs grecs du paganisme, les rend bien moins dangereux pour la jeunesse; enfin notre langue française a bien plus d'analogie avec la langue grecque qu'avec la langue des Romains. Les écrits des

est un fléau moral qui pourrait être aussi funeste aux nations européennes que peut l'être la peste aux peuples asiatiques. Ainsi ceux qui ont du zèle pour étendre la gloire littéraire de leur patrie, ne doivent jamais perdre de vue ces pensées. Il faudrait en outre que les hommes puissans et catholiques, qui se trouvent, par la prééminence de leur rang, protecteurs des lettres, s'appliquassent à favoriser les ouvrages écrits dans un bon esprit, afin qu'ils soient provignés dans le monde chrétien, et qu'avec le temps ils puissent retentir jusqu'au milieu des infidèles.

La gloire littéraire des Français est aussi grande que leur gloire militaire; et si la France peut faire trembler le monde par la force de ses armes, elle l'attirera plus délicieusement par les sciences, les lettres et les beaux-arts.

Grecs sont toujours pleins de sagesse, de justice, de piété, d'amour pour la vertu; et je pense que l'on a eu le plus grand tort de sacrifier l'étude de la langue grecque à celle de la langue latine.

Les Romains eux-mêmes, sous les empereurs, c'est-à-dire à l'époque où les plus grands écrivains latins avaient paru, préféraient la langue et les auteurs Grecs. Cette langue était d'un usage universel, et l'on doit remarquer que les Grecs dédaignaient, même en ce temps, d'apprendre la langue latine. Plutarque, qui vivait à Rome sous l'empereur Trajan, avoue lui-même qu'il ne sait que sa langue, qu'il n'entend pas le latin, et que pour puiser les matériaux de son histoire des hommes illustres romains, il éprouve de grandes difficultés. Pourquoi donc a-t-on négligé cette langue grecque, qui offre des modèles admirables de tous les genres d'ouvrages en littérature? Le bon goût, l'élégance, le naturel, la richesse d'expressions, tout se rencontre en ce beau langage; l'amour des vertus solides, une espèce d'impartialité judicieuse, l'horreur du vice, de l'ambition et de la cupidité; la douceur des mœurs, l'humanité envers nos

semblables, le respect envers la divinité, élèvent les écrivains grecs à un degré immense au-dessus de ceux des Romains, qui portent leurs faiblesses, leur injustice, leur partialité, leur ambition et tous leurs vices dans leurs écrits.

Ajoutez à l'avantage de cultiver la langue grecque, pour entendre leurs auteurs païens, celui de pouvoir étudier les pères de l'Église, qui presque tous ont écrit en cette langue; car si la Syrie eut la gloire de donner naissance au Rédempteur des hommes, on peut dire que le berceau du christianisme fut la Grèce, qui, par son éloquence inspirée, en développa aux mortels les brillantes et célestes lumières. Serait-ce par un calcul philosophique anti-religieux, que l'on aurait négligé cette langue où sont développées toutes les lumières de l'Évangile et l'histoire du christianisme ?

Il est utile, indispensable de réformer la marche de l'instruction publique, ou, par la suite, on verra encore le démon sanguinaire de la liberté républicaine s'élancer des tombeaux de l'ancienne Rome, et venir ravager toutes les monarchies de l'Europe.

Les mêmes principes produisent les mêmes résultats; ainsi, en donnant une idée de l'esclavage dans lequel fut plongé le peuple romain après la chute de ses rois, on croirait faire l'histoire de notre république française; car ceux qui avaient renversé le trône, pour mettre leur puissance despotique à la place des lois et du sceptre protecteur d'un monarque dont toutes les vues politiques ne tendaient qu'à assurer la félicité et les libertés de la nation; ces coupables novateurs firent ce qu'avaient exécuté Brutus et ses successeurs; ils spolièrent les biens, sacrifièrent le peuple pour se maintenir dans leurs usurpations, en le faisant combattre pour leurs propres intérêts; remplirent les cachots d'infortunés de tous les âges et de tous les sexes, les y firent impitoyablement massacrer, *battant monnaie sur l'échafaud*, selon l'expression atrocement énergique de l'un d'entr'eux;* et ces tyrans, armés contre le peuple, ne trouvant pas suffisans, pour l'extermination, les échafauds permanens dressés sur les places publiques dans

* De Barrère, le régicide, qui découvrit par ces paroles sanglantes le véritable but de la révolution.

les villes principales de la France qu'ils opprimaient, inventèrent des moyens plus prompts de détruire le plus de monde qu'ils pourraient, avec tout ce que la rage put leur suggérer. La soif de l'or et du sang de leurs concitoyens semblait croître avec leur puissance.

Ainsi, dans cette ardeur d'imiter les Romains, on ne s'écarta pas de leurs traces; et érigeant cette férocité en force d'âme, en vertu patriotique, on se flattait d'avoir une âme toute romaine; ce que je ne désavouerai pas.

Nous avons donc malheureusement fait l'expérience du gouvernement turbulent et anarchique que l'on nomme république. Ceux qui ont tenté cette folie, en ont été les premières victimes; et malgré leurs efforts pour faire rétrograder la civilisation aux premiers temps de la république romaine, on peut dire que ceux qui ont imposé cette fatale épreuve à notre patrie, n'ont pas pu long-temps imiter Rome dans ce qu'elle a eu de plus ignoble, c'est-à-dire dans les premiers siècles de ses désordres, lorsqu'elle n'était encore qu'un camp de voleurs et de vagabonds armés contre leurs voisins; mais dans ce que Rome a eu de plus éclatant, qui est en effet ce qu'elle a eu

de plus sanglant et de plus horrible; lors de ses vastes conquêtes et de ses proscriptions; aux temps des Marius, des Sylla, des Pompée. C'est à cette époque où les palmes de la gloire militaire étaient arrosées du sang de ses propres enfans, que la France a fait son imitation; car elle ne pouvait être que grande, même dans ses égaremens, et l'on doit avouer que cette puissance terrible a ravagé le monde avec une glorieuse, mais épouvantable majesté: semblable à cet élément destructeur qui, accumulant ses vastes flots sur les pays qu'il inonde, laisse, en se retirant avec les traces de ses affreux ravages, les germes d'une étonnante fertilité. La France, dans ses fureurs, a secoué le monde, et l'a pour ainsi dire réveillé de l'assoupissement d'immoralité dans lequel la fausse philosophie du dix-huitième siècle l'avait plongé.

La république française n'a guère moins duré que la république romaine prise à cette époque, c'est-à-dire, ce qu'elle pouvait durer nécessairement; car les haines, les proscriptions, les massacres ont fait naître parmi les Romains la lassitude et le dégoût d'une semblable anarchie; et Jules César commença,

avec l'assentiment du peuple romain, ce que son neveu Octave acheva peu de temps après lui, c'est-à-dire, à rétablir la monarchie sur l'état républicain, qui tombait de lui-même en ruines. Tant il est vrai que lorsqu'un état est vaste et puissant, il faut qu'il soit gouverné par un seul maître !

Nous avons éprouvé la même révolution subite, puisque les dégoûts et l'horreur qu'inspirèrent les désordres républicains, firent renaître dans tous les esprits le désir de la monarchie. Mais après tant de violences et de passions furieuses, pouvait-on espérer que le gouvernement paternel de nos rois pût reprendre son empire ? Non certes; il faut que la tyrannie succède à la république, pour abattre toutes les têtes de l'hydre, puisqu'il n'y a qu'un fléau qui puisse détruire un autre fléau. Une main de fer renversa donc la république jusque dans ses fondemens; nous eûmes alors une espèce de repos, tel que celui que doivent goûter des Français, amusant nos loisirs par la gloire des armes et celle des beaux-arts. Ce repos nous fit réfléchir que les gouvernemens de ces païens de l'antiquité ne sont nullement en harmonie avec l'étendue de

notre territoire, les besoins d'une immense société dont tous les membres jouissent du droit civil; et que les talens, l'industrie, après la naissance, élèvent souvent aux premières charges de l'État; que l'esclavage, qui était une des bases des gouvernemens du paganisme, étant repoussé par le christianisme, ces modes de gouvernement étaient en opposition avec nos mœurs, nos croyances religieuses et notre caractère national.

Enfin la voix de tous les cœurs rappela nos rois, dont l'absence n'avait pu qu'accroître l'amour que, de tous les temps, les Français leur ont voué. Ce sang sacré, héroïque, pieux et clément, qui fit si long-temps la gloire et la prospérité de la France à travers les nombreux orages qui éclatèrent dans son sein, ayant repris l'empire dans tous les cœurs, est de nouveau replacé sur le trône. Fasse le ciel qu'instruits par l'expérience et de si grandes catastrophes, le bon sens et la sagesse d'un peuple aussi généreux et aussi éclairé que le peuple français, repoussent toutes les tentatives de ces hommes aveuglés par des théories fatales au bonheur et à la gloire de leur pays, et l'ambition funeste de ceux qui, n'ayant à risquer que

leur existence misérable, aspirent à s'elever sur des monceaux de ruines pour asservir leurs concitoyens.

L'état républicain ne vit que de troubles et de dissensions; il est donc incompatible avec la plus grande majorité des citoyens, qui sont agriculteurs, commerçans, ou de ceux qui vivent et s'enrichissent par les produits d'agrément que le luxe réclame de leur industrie. La paix est donc nécessaire à ces classes de citoyens qui perdraient le fruit de leurs travaux, si, au premier signal, il fallait courir aux armes pour se défendre ou pour envahir; et, chose qui peut sembler un paradoxe, et qui cependant est une observation juste, c'est que, pour établir une république, il faudrait rétablir l'esclavage : autrement la république serait imparfaite, elle deviendrait pauvre et languissante, et ne pourrait exister en Europe que sous la protection et dans l'intérêt des monarchies environnantes. Il faut qu'une république languisse, s'éteigne ou s'agrandisse. Une monarchie conserve tous les intérêts; car pendant qu'un monarque fait la guerre avec une partie de la nation, le reste jouit des douceurs de la paix.

Dans une république, il faut que tout citoyen soit soldat, s'il ne veut pas être esclave; et s'il n'est point soldat, il faut qu'il se considère comme esclave; car ce qui établit le droit de citoyen dans une république, est le droit de porter les armes; s'il est privé de ce droit de porter les armes, il est privé aussi du droit de citoyen, et se voit plongé dans l'avilissement de la servitude.

L'état monarchique, au contraire, ne peut exister que par cet attachement sacré, cette confiance réciproque qui doit lier le souverain à ses sujets. La paix, qui est nuisible à la république, est favorable à la monarchie. L'ambition est le premier mobile de l'état républicain, ce qui fait naître dans tous les cœurs l'égoïsme, la haine et le désir des troubles civils dont on peut profiter pour s'élever.

Que l'on parcoure les pages de nos histoires modernes, et l'on reconnaîtra que tous les fondateurs de ces républiques éphémères qui ont dévasté et appauvri les contrées qu'elles ont asservies; ces fondateurs n'ont eu d'autres mobiles de leurs actions que ces passions qui dégradent l'homme, et nullement l'amour de leur patrie, dont ils sont devenus les tyrans.

après en avoir été les corrupteurs; et qui, comme Cromvell, après l'avoir abusée par leur hypocrisie et leur fanatisme, lui ont bientôt imposé, par crainte et par dédain, le joug de la plus avilissante tyrannie.

Avec un mot dont le peuple ne comprend pas, et dont il ne peut connaître la véritable signification, on soulève la multitude. Avec ce mot de liberté, idole qu'il suit en aveugle sans en connaître les devoirs, on mène le peuple à l'esclavage; car le peuple n'entend pas par liberté, la faculté de faire ce qu'il doit, mais le droit de faire ce qu'il veut; et soudain il tombe dans la licence, qui, pour être réprimée, nécessite la tyrannie; et certes on le voit clairement dans ces premiers temps de la république romaine. Le sénat et les consuls somment le peuple de venir s'enrôler pour marcher contre l'ennemi qui est là, aux portes, sous les murs de Rome; qui va saccager la ville, massacrer les habitans, comme il a déjà ravagé les campagnes et préparé la famine pour l'année suivante : le peuple cependant refuse obstinément de s'enrôler, et réclame au contraire des tribuns, pour le fortifier dans sa rébellion. Voilà ce qu'il appelle la liberté.

D'un autre côté, la haine du sénat est portée à un tel degré de fureur, qu'elle devient implacable vengeance. Ces sénateurs romains, que l'on nous représente bien faussement si justes, si sages, si intègres et si zélés pour la gloire de la patrie, n'ont pas honte de laisser massacrer des troupes romaines, en les privant de tout secours, comme il arriva à la garnison que le sénat avait mise dans Verrugo, petite place prise sur les Volsques. * Le sénat, à plusieurs reprises, avait été supplié, par cette garnison, de lui envoyer du secours; mais leurs dissensions et la haine qu'il porte au peuple, étouffant tout sentiment même d'humanité, s'opposèrent à ce qu'ils fissent secourir leurs compatriotes, qui n'étaient à la vérité que des plébéiens. Cette garnison fut entièrement massacrée par les Volsques, qui reprirent la ville à la grande honte et satisfaction des patriciens, qui considérèrent cette extermination comme favorable à leur cause, regardant chaque soldat tué comme autant d'ennemis de moins.

Le peuple veut aussi absolument compren-

* Tite-Live, liv. IV, parag. LVIII.

dre dans ce mot de liberté, l'égalité de tous les rangs; et certes dans son sens il n'a pas tort, puisqu'il entend continuellement les consuls et le sénat se déchaîner contre la puissance des rois, par cela seul que les rois étaient au-dessus d'eux.

Mais que l'esprit de l'homme est inconséquent et trompeur! On peut juger, par ce passage, de l'incohérence ou plutôt de la mauvaise foi des républicains, et du souverain mépris qu'ils ont pour le peuple. Les plébéiens demandent un décret au sénat, qui leur permette de s'allier par des mariages avec les familles patriciennes: entendez-vous les cris des patriciens qui rejettent cette proposition avec horreur? ils la qualifient de sanglant affront. Quel tumulte au Forum! quels cris d'indignation! « Quoi! s'écrient-ils, quelle monstruosité, quelles unions bizarres nous propose-t-on? De vils plébéiens et des patriciens qui sont des rois, unis par les liens du sang! ce serait l'accouplement honteux de la brute et de l'homme! *Ut ferarum propè ritu vulgentur concubitus plebis patrumque.* Quelle dégoûtante indignité! ô Dieux immortels! grand Jupiter! ô Romulus, fils de

» Mars ! puissant Quirinus ! sauve-nous.....
» Quels êtres pourraient provenir de ces mé-
» langes de races ? des monstres formés de
» parties discordantes !... » Après ces cris de fureur, le sénat fait un appel aux patriciens pour massacrer le peuple. *

L'on ne se serait pas attendu à voir si fiers de leur origine ces républicains romains, ces patriciens dont les pères ou grands-pères n'étaient que des brigands affamés des dépouilles des passans, de ces vagabonds qui n'avaient d'autre industrie et d'autres moyens d'existence que leurs rapines. L'orgueil perce partout !

On doit juger par-là si ces républicains parvenus désirent l'égalité des conditions. Il faut qu'un historien latin ait pris la peine de nous peindre cette scène; car l'admiration et l'estime que l'on porte à la sagesse des Romains, n'auraient pas permis qu'on pût leur soupçonner tant de vanité.

Il me semble voir de nos jours ces banquets patriotiques et fraternels où de riches députés qui, dans leurs discours publics, s'étendent

* Tite-Live, liv. IV, parag. II.

avec une tendresse, une sollicitude vraiment paternelle sur les libertés et sur les droits du peuple, se font néanmoins servir à l'écart, ne voulant point se compromettre en se mêlant avec des gens qui ne sont pas, à ce qu'ils croyent, de leur condition, et qu'ils regardent comme très honorés de pouvoir participer à leurs dessertes.

Concluons de-là, non pas que tous les hommes doivent être égaux dans une société civile, ce qui est impossible et absurde, mais concluons plus justement que si les fondateurs de ces républiques se déchaînent avec tant de violence contre le rang suprême des rois et des princes, ce n'est que pour soulever le peuple, se servir de lui pour se mettre à leur place, et nullement pour donner la liberté à leur patrie. Ils sont au contraire ennemis nés des peuples et des rois, et ne sont amis que de leurs propres fortunes. Aussi l'on peut définir cette liberté républicaine : « Une » furie altérée de l'or et du sang des peuples » et des rois. »

Remarquons que ce sont toujours les tyrans qui crient à la tyrannie. La première action de J. Brutus est un acte de violence tyrannique;

sans bonne foi, sans raison, sans justice, il juge son roi, qui n'est point coupable; et sans en avoir le droit, le condamne lui-même, *sans appel au peuple*, et le fait condamner, par fraude, au bannissement; confisque ses biens sans en avoir le droit. Après l'assassinat, la confiscation, qui n'est prononcée par aucune loi, est l'acte du plus violent despotisme. Bientôt les patriciens le soutiennent et participent à son vol, et ils exercent avec lui la plus atroce des tyrannies sur le peuple qu'ils ont séduit, en criant contre la tyrannie des rois !... Oui, les républicains sont despotes des peuples et des rois; ils ne s'entendent qu'entre eux comme les charlatans; ils abusent le peuple pour détruire le souverain, afin de s'emparer d'un pouvoir dont ils se servent ensuite pour opprimer ce peuple.

Il n'est pas nécessaire de rappeler les faits des révolutions modernes pour montrer que la tyrannie est inséparable du gouvernement républicain. Dans tous les temps, dans tous les pays, sous toutes les dénominations dont ils se déguisent, les républicains ont été et seront toujours les tyrans de leur patrie.

Le second Brutus, celui qui assassina Jules-

César en l'honneur de la liberté, n'était pas moins despote que le premier. Tout annonce en lui un tyran féroce et insensé; en lui, tout est fureur et emportement; dans sa victime tout est douceur et intrépidité: comme ce second Brutus obtint aussi dans les temps sinistres de notre révolution les mêmes honneurs que le premier, il est utile de rappeler sa vie et son caractère.

Ce second Brutus pouvait être de bonne foi; car il avait éprouvé dès son enfance, non pas des égaremens d'esprit simulés comme l'avait feint Junius Brutus, mais des accès d'une frénésie qui le rendait véritablement insensé, et annonçait la faiblesse de son esprit, à laquelle la nature avait joint la débilité du corps. * Son imagination était en proie aux plus grossières superstitions, sans cesse obsé-

* Lorsque j'étais à Rome, j'ai remarqué sous le péristyle de la Villa Albani, une statue antique représentant ce second Brutus; le sculpteur son contemporain semble s'être attaché à offrir l'image de son modèle avec toute la vérité possible, sans y sacrifier néanmoins les beautés de l'art. La taille, la physionomie, les membres grêles de ce héros des assassins, le rapprochent plus de la nature du singe que de celle de l'homme.

dée par des apparitions de fantômes, par des voix sépulcrales, qui, disait-il, l'appelaient pour l'inviter à être le libérateur de la patrie, démence que ses complices firent valoir pour le porter au crime; enfin tout annonce que ce second Brutus, infirme de corps et d'esprit, s'abusait lui-même sur le bien de l'état.

Si l'on veut être juste, que l'on examine sans passions, et que l'on compare César et Brutus : lequel des deux était le plus capable de faire la gloire et la prospérité de son pays ? On trouvera entre ces deux personnages les mêmes différences qu'entre Junius et Tarquin.

Toute la gloire de ce meurtrier de César se bornait à avoir suivi le parti de Pompée qui, battu et renversé par César, perdit la puissance et bientôt la vie en laissant l'empire, qu'il s'était acquis sur Rome, à son ennemi, dont la renommée et les talens surpassaient les siens. Jules César, illustré par de grands exploits, vainqueur généreux et clément, ordonna que l'on conservât les biens de Brutus, que l'on veillât sur ses jours après la déroute de Pompée; enfin, le comblant de bienfaits, il voulut et déclara l'adopter pour son fils.

En reconnaissance de cette générosité, de cette tendresse, Brutus lui porte le premier coup; César, pour dernières marques d'affection, lui fait entendre ces mots en expirant: « Et toi aussi, mon fils, mon cher Brutus!... » En effet, l'histoire affirme qu'il était réellement son fils. Cette touchante expression de la douleur de César aurait dû déchirer l'âme de son frénétique meurtrier; mais le fanatisme est un monstre sourd et aveugle.

Ainsi, pour le bien de l'état, le premier Brutus se baigna dans le sang de ses propres enfans, et le second dans celui de son père : je dis pour le bien de l'état, par une dérision que l'indignation arrache de mon âme, car ces crimes atroces ne servirent en rien et n'arrêtèrent nullement le cours des révolutions dans le gouvernement, ils étaient entièrement inutiles. Le meurtrier de César, le parricide Brutus eut la juste punition qu'il méritait; car, outre le crime en lui-même, les suites en furent funestes à son pays; la guerre civile ravagea la république.

A quelque temps de-là, Brutus et Cassius furent défaits dans la Grèce par Antoine, qui vengea César. Brutus n'ayant pas eu assez de

valeur pour trouver une mort glorieuse au milieu des batailles que son inexpérience lui fit perdre, ne pouvant pas même, comme Néron, obtenir d'un ami ce dernier, cet affreux service de le délivrer d'une vie odieuse, s'enfonça lui-même en tremblant le poignard dans la gorge, couronnant son premier forfait par un suicide.

Rôme bientôt nagea dans le sang; les massacres, les proscriptions recommencèrent comme sous Marius et Sylla. Le triumvirat si fameux d'Octave, d'Antoine et de Lépide, fit payer bien cher aux Romains la mort de César, et enfin Rome rentra sous l'empire monarchique; mais son gouvernement imparfait n'était qu'une monarchie militaire, ou un despotisme à-peu-près semblable à celui des Turcs. Les soldats romains faisaient la loi aux empereurs avec plus d'audace et de désordre que les janissaires ne la font au grand-seigneur.

Les crimes de Brutus furent donc inutiles. Si, cédant à la nécessité et à la raison, il n'eût pas fait périr César, ce grand homme eût régné comme Octave son neveu régna quelque temps après, en rétablissant le gouverne-

ment monarchique, gouvernement que Jules César voyait bien être nécessaire à Rome, devenue puissante par ses conquêtes; il n'est pas douteux que Jules César, par ses talens militaires, son adresse à manier les affaires politiques, sa clémence surtout, la plus attrayante qualité des rois, et qu'il posséda jusqu'à en devenir la victime, il n'est pas douteux qu'il eût fait la gloire et le bonheur du peuple romain; mais le convulsionnaire Brutus attira sur sa patrie des calamités que la dictature perpétuelle de César aurait naturellement évitées.

Voilà les crimes que l'on a érigés en vertus sublimes parmi les Romains, et que, par une imitation qui serait ridicule, si elle n'était atroce, la France a entendu prôner comme des titres à la gloire. Nous en avons vu et ressenti les effets, qui ont été identiquement les mêmes que ceux qui affligèrent Rome dans ces temps désastreux, tant l'aveuglement produit par une admiration outrée et une méconnaissance de notre supériosité sur ces peuples anciens, est capable d'égarer les esprits.

Certes nous avons des idées plus justes, plus solides, plus généreuses, plus sublimes que ces anciens peuples, que ces enfans du paga-

nisme; la source en reste cachée aux uns, par ignorance ou perversité; le plus grand nombre en éprouve les heureuses influences sans la connaître; d'autres enfin savent dans quels livres ils doivent la puiser et l'entretenir; c'est un feu sacré qui ne s'éteindra jamais, malgré les efforts de l'enfer déchaîné pour l'étouffer; il est aussi impossible à l'homme de détruire cette lumière divine, cette ardeur vivifiante, que d'anéantir les idées dont elle est la source et la charité qui en est l'effet; mais tant qu'il y aura des hommes qui peupleront la terre, et qui se réuniront en société, cette réunion sera toujours divisée. D'un côté l'impiété, l'orgueil, l'envie, les haines mutuelles, l'égoïsme, composeront le parti républicain; l'autre, pénétré de respect pour la divinité, sublime par ses généreux sacrifices, bienfaisant, chérissant son souverain et sa patrie, victime des assassinats en pardonnant aux assassins et plaignant leur aveuglement; charitables envers tous, francs et sincères, tels seront les vrais amis du gouvernement monarchique. Les uns voudront s'élever par l'intrigue, les conspirations et le meurtre; les autres, par leurs vertus et les services rendus à l'État.

Voilà, ma chère sœur, ce qui, avec la fausse philosophie du dernier siècle, que l'on peut nommer un véritable athéisme et un système complet de dépravation, a produit les troubles que nous connaissons sous le nom de *révolution française*. Tu vois que, tout en admirant ma patrie, en considérant la France comme la première des nations du monde, je ne dissimule pas les égaremens qui ont failli la précipiter dans l'abîme.

Ce vertige révolutionnaire n'est qu'un accident dans l'immensité de sa gloire; c'est un orage qui a éclaté dans les quatorze cents ans d'une monarchie non interrompue, et qui a suspendu quelque temps sa prospérité toujours croissante. Je ne doute pas que si elle a éprouvé tant de malheurs depuis un demi-siècle, l'admiration outrée, cette espèce de culte que l'on a rendu au paganisme, n'ait été le principe de toutes les erreurs qui ont troublé sa tranquillité.

Il faut rendre justice à l'Italie moderne; elle a toujours marché dans les voies de la religion chrétienne; elle n'a point rejeté sa vénération et sa croyance pour un culte, source de la prospérité des états modernes qui composent

la chrétienté. Se trouvant sur les lieux, elle a été préservée de cette idolâtrie; elle ne s'est occupée qu'à célébrer le christianisme, à orner la nouvelle Jérusalem, et ne s'est point efforcée à relever cette tour de la confusion des langues. Aussi les Italiens doivent conserver le titre glorieux et mérité de *pères des arts en Europe;* ils sont bien récompensés de leur zèle et de leur constance religieuse, dont ils recueillent les fruits tous les jours, par l'affluence des étrangers qui vont visiter leurs chefs-d'œuvre avec admiration.

Les artistes de toutes les contrées de l'Europe viennent en Italie étudier les grands maîtres en peinture, sculpture, architecture, et il semble que celui qui fait profession des arts n'ait point complété ses connaissances et affermi son talent, s'il n'a été parcourir ce sol illustré par les productions merveilleuses du génie moderne.

Les littérateurs italiens ne se sont pas non plus écartés de cette règle; ils ont illustré le nom chrétien par leurs beaux vers; dans leurs ouvrages, ils ont cherché à étendre la doctrine du christianisme, à en faire discerner

toutes les perfections. Le Dante, Pétrarque, Le Tasse, qui sont en France les auteurs les plus connus, sont des auteurs tout chrétiens; l'Arioste, malgré des tableaux quelquefois licencieux, et quelque traits satiriques lancés contre les abus nés des hommes, respecte et admire toujours la religion; il est rempli de passages où il manifeste sa vénération pour notre foi sainte; il célèbre avec enthousiasme les héros qui ont combattu sous les étendards de la Croix.

Enfin malgré son schisme, si l'Angleterre peut se vanter d'avoir donné naissance à l'auteur du *Paradis Perdu*, elle le doit à un voyage que Milton fit en Italie, et à l'admiration qu'il éprouva pour les choses saintes consacrées par les talens de tant d'artistes célèbres; il reconnut bien qu'il n'y a dans les arts que des sujets chrétiens qui puissent illustrer un auteur chrétien parmi les âges futurs.

En France, depuis quand le dégoût des sujets sacrés est-il venu s'emparer de cette classe de gens délicats et spirituels qui jugent les produits des beaux-arts? c'est depuis un demi-siècle, époque funeste d'où l'on peut dater la décadence des arts aussi bien que la démora-

lisation et les germes infectés qui ont enfanté la révolution.

Une secte impie et sacrilége que l'illustre Gilbert, s'élevant au-dessus de son siècle avec toute l'énergie d'une indignation prophétique, dénonçait à l'univers, dans des poésies terribles et brûlantes de vérité; secte qui n'avait osé lever la tête sous le règne de Louis XIV, à cause de la solidité des grands esprits qui faisaient l'ornement de ce siècle, et qui l'auraient combattue victorieusement; cette secte, dite *des libertins*, se déchaîna avec audace sous la régence; elle gagna les esprits en flattant les passions et la vanité des hommes, et en les affranchissant du joug sévère de la vertu; elle attaqua le christianisme qui ne respire que pureté d'âme et droiture de cœur. Enfin tous les beaux esprits du temps s'enrôlèrent sous ses étendards, et lui donnèrent le nom pompeux de *philosophie;* dénomination qui convient aussi bien à cette dissolution de l'âme, que celle de déesse de la *Raison* que l'on donna à la fille prostituée que l'on promenait sur un char, et que l'on érigeait sur l'autel à l'époque des convulsions révolutionnaires.

De tous côtés on sappa les fondemens de

la religion chrétienne; tous les genres d'écrits, sérieux ou enjoués, firent circuler le poison de l'impiété et de la dépravation; les choses les plus saintes furent tournées en ridicule; la perversité et l'ignorance firent le reste. Toutes les classes de la société, depuis le simple bourgeois jusqu'aux habitans des palais, devinrent philosophes; les femmes goûtèrent aussi cette doctrine qui donnait toute liberté à leurs penchans dans leur vie privée; enfin le petit nombre de ceux qui restaient fidèles à la vérité, assiégés de toutes parts, en vinrent au point de ne plus oser dire qu'ils croyaient à la religion de leurs pères, de peur de s'attirer les outrages les plus insultans; et bientôt, sans s'embarrasser même à examiner les livres saints, on les regarda, sans les avoir jamais lus, comme des écrits qui n'étaient dignes de captiver l'attention que des imbéciles.

Cependant l'homme, même dans ses égaremens, ne peut renier son origine céleste; son âme est tellement imbue, malgré les efforts de ses sens, de sa nature divine, qu'il faut qu'elle attache son adoration, qu'elle porte ses vœux et son amour vers le ciel, ou son dévouement vers l'enfer. Il faut que l'homme ait un culte :

s'il détourne ses regards de la voûte céleste, il faut qu'il les plonge dans l'abîme de tous les désordres. Ainsi son âme devient la proie des caprices les plus insensés; renonçant à la vérité et à la lumière, il adore l'erreur et se plaît dans les ténèbres.

Quittez donc le christianisme, et vous retombez inévitablement dans tous les genres d'idolâtrie; car la philosophie moderne est si bien une idolâtrie, qu'elle conduit à adorer les mêmes fantômes de dieux que les païens, c'est-à-dire à s'en faire un de sa passion favorite; ce dont le paganisme nous a laissé une espèce de code que nous possédons sous le titre de *Mythologie*.

Comme l'on repoussa avec dédain l'Écriture-Sainte, qui constate invinciblement toutes les vérités de la foi, chacun eut la prétention de se créer un culte à sa mode, et le chaos des opinions, plus ou moins extravagantes ou perverses, obscurcit toutes les têtes, faussa les esprits et corrompit les cœurs.

L'un crie qu'il ne reconnaît qu'un Dieu tout-puissant, unique, éternel; mais poussez-le; qu'il développe cette croyance, il faut qu'il réponde à-peu-pres comme le Turc : ***Dieu est Dieu, et***

moi je suis son prophète; car son orgueil le porte à se regarder comme le Mahomet de l'Occident, et il espère aussi bien réussir parmi les Français, que Mahomet chez les Arabes. Ce n'est cependant que par ses écrits qu'il veut convaincre; il abhorre le fanatisme et l'intolérance; mais quoi! je le trouve intolérant jusque dans le mal; j'examine sa morale, et je la trouve une immoralité souvent sardonique, et quelquefois dégoûtante. J'interroge son dieu; je ne trouve qu'un nom, un néant: je le récuse; mais le philosophe me crie en prose et en vers, sur les tréteaux, dans des histoires mensongères, dans des badineries où il prétend n'avoir mis qu'un peu de gentillesse philosophique, et que moi je trouve assaisonnées d'un cynisme impie et déhonté; il nous crie d'une voix de tonnerre: « Croyez-moi, c'est moi qui vous l'ordonne! » (quelle tolérance!) ou vous êtes un sot, » un cuistre, un... » Avec de pareilles preuves, il faut se soumettre.

Cependant, Monsieur le philosophe, votre dieu me semble une idole immobile, sans puissance sur les hommes, puisque selon vous il ne se mêle pas des affaires de ce monde;

sans justice, puisque le bon ni le méchant ne seront ni punis, ni récompensés; car vous regardez les peines de l'enfer comme des contes de bonnes femmes; vous n'admettez pas même le purgatoire. Votre dieu a tout fait d'un seul coup; il ne se mêle pas des choses d'ici-bas, dites-vous; mais c'est là le fatalisme des Turcs! Il n'a, ajoutez-vous, point fait le monde, qui est éternel. Qu'est-il? qu'a-t-il donc fait ce dieu?... Votre dieu n'est qu'un nom, un mot, ou bien c'est un dieu fainéant, un dieu d'argile. A quoi sert-il? à rien; c'est un être inutile dans le monde, un fantôme imaginaire qui n'a d'existence que dans votre cerveau.

Alors le philosophe d'un ton plus insinuant, me dit à demi-voix : « Ce dieu, dont je parle, » n'est que pour les sots; nous ne l'admet- » tons que pour maintenir une populace igno- » rante, stupide. — Ah! j'entends, c'est un » dieu politique. — Justement. — Et par » conséquent vous n'y croyez-pas? — Je » vous le laisse à penser, puisqu'il n'est que » pour les sots. » Cependant le philosophe remonte sur ses tréteaux, et s'écrie avec une emphase politique :

Si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer.

Et pour mettre tout le monde d'accord, il reconnaît tous les cultes, hormis le véritable; il permet qu'on adresse des prières à Jupiter, à Junon, comme les Romains et les Grecs; que l'on adore le feu et le soleil, comme les Asiatiques; les oignons et les crocodiles, comme les Africains; et, dans son accès de tolérance, il s'écrie : « Tous les cultes sont bons, hors le » christianisme; écrasons l'infâme! »

Un autre, plus doux de caractère, se plonge dans un indolent matérialisme. Plus conséquent dans son système, il ne reconnaît point de Dieu, pas même par bienséance; il ne peut pas croire qu'il ait une âme immortelle : il se sent animé, il est vrai; mais il soutient que c'est comme une horloge; mais il a des pensées : hé bien! dit-il, ces pensées naissent de la matière.

Au reste il est commode dans sa morale : « Chacun, ajoute-t-il, doit faire ici-bas tout » ce qui lui plaît, *trahit sua quemque voluptas*. On ne doit consulter que ses désirs, » ses goûts, ses penchans, enfin vivre à son » aise. » Il est tout anacréontique : le voilà qui se complaît dans les douceurs du libertinage et de la bonne chère; il est goutteux jusqu'aux

aisselles; et il chante comme Anacréon, dans de jolis vers, qu'il lui serait aussi impossible de calculer le nombre de ses amours, que de nombrer les feuilles des forêts; enfin ses penchans, voilà ses dieux; et il s'enorgueillit d'avoir raison.

Un autre va plus loin; il ne reconnaît non-seulement ni Dieu, ni âme, mais lui-même il ne se met pas au-dessus de la bête. Il disserte longuement sur la nature de l'esprit en ravalant l'intelligence; et il emploie toute son éloquence et sa logique à prouver à ses lecteurs qu'il ne se croit pas à lui-même de plus hautes facultés intellectuelles, que celles qui dirigent l'essor de ses chevaux, qui, sur l'arène, font voler son brillant équipage.

On pourrait même ajouter, pour compléter son jugement sur la nature créée, que si ces spirituels animaux ne sont pas à sa place dans son carrosse, il ne faut s'en prendre qu'à la variété de conformation dans les espèces.

Tous ces systèmes développés dans de gros volumes, des pièces dramatiques et lyriques, des historiettes, des poëmes en prose et en vers, des essais historiques, des traités de philosophie, des contes moraux, des diction-

naires et des romans, inondèrent la France; et chacun moralisant, c'est-à-dire, se créant une morale et une croyance qui cadraient avec ses passions et ses intérêts, éleva son temple et s'en institua le sacrificateur.

Lorsque chacun fut devenu philosophe, on s'écria : *Plus d'autels, plus de prêtres!* comme un peu plus tard, lorsque chacun se crut politique et législateur, on s'écria : *Plus de rois!* On nomma cette science universelle, *le progrès des lumières*, et l'on marcha en assurancé, avec ces lumières du siècle, à la dissolution de la société : on y arriva par le mensonge, la frivolité et l'ambition, qui remplacèrent la vérité, la science et l'honneur.

Sous l'empire romain, le christianisme s'est affermi sur dix persécutions. Les tourmens que l'on fit endurer aux martyrs redoublèrent la ferveur des chrétiens, qui, par leur patience, dessillèrent à la fin les yeux à leurs bourreaux.

La première de ces persécutions, qui commença sous le plus cruel des empereurs romains, sous Néron, posa la première pierre de l'édifice en immolant le chef des apôtres, que Dieu lui-même avait désigné pour servir de fondation à la nouvelle Jérusalem. Cette

persécution fut très sanglante, mais non pas si universelle que la dixième et dernière, arrivée sous Dioclétien : celle-ci couvrit de meurtres les trois parties du monde connues alors.

Quelques empereurs romains, d'ailleurs habiles et vertueux, tels que Trajan, Adrien et Marc-Aurèle surnommé le Philosophe, furent du nombre des persécuteurs de la foi. L'humilité des premiers chrétiens, leur courage et l'innocence de leurs mœurs ne purent désarmer ces monarques, pour tout le reste pleins d'humanité. N'est-ce pas un avertissement du ciel, que les plus doux et les plus sages des idolâtres aient aussi bien torturé les chrétiens que les plus cruels et les plus insensés ? C'est par ce témoignage éclatant de la faiblesse humaine que Dieu voulut éclairer l'univers ; il fit voir que les plus vertueux et les plus savans des mortels, privés de la connaissance du vrai Dieu, ne sont que des barbares injustes et d'opiniâtres aveugles, quand il s'agit de concevoir la lumière en adorant la vérité.

Il ne faut pas non plus s'étonner si les Romains, qui, par ambition, reconnaissaient et admettaient dans leurs temples tous ces dieux

enfantés par les passions et les caprices des peuples, ne voulurent pas tolérer la religion chrétienne; car la vérité étant une et invariable, elle se montre ennemie irréconciliable de toutes les religions mensongères qui, à cause de leur faiblesse et de leur nullité, se tolèrent les unes les autres. Le christianisme au contraire, cette lumière, cette vérité unique, bien loin d'admettre aucune erreur, rejette avec dédain et sappe jusque dans ses fondemens tous les genres d'idolâtrie qui ne sont que les enfans monstrueux du mensonge, de la politique et de la folie; et c'est ce qui mettra toujours la religion chrétienne en butte aux persécutions des hommes idolâtres de leurs intérêts et de leurs vicieux penchans.

Ce sont donc bien certainement ces deux erreurs, l'une la démoralisation produite par la mollesse et l'ignorance, l'autre cette folie de vouloir imiter les Romains, qui ont causé tous les malheurs de la France dans le dernier siècle.

Mais que les empires chrétiens sont affermis sur des bases bien plus solides que n'étaient autrefois les états du paganisme! On n'osait approfondir les dogmes religieux chez les

païens, parce que ces religions absurdes se seraient détruites si elles avaient été éclairées par le flambeau de la vérité : aussi tout était mystère chez les païens; ils étaient obligés de séparer la morale de la théogonie, parce que leurs dieux corrompus et vicieux contredisaient les véritables principes de la vertu: ainsi Socrate fut mis à mort pour avoir contredit les idées reçues; et dans la suite, effrayé par cette punition, Platon, son disciple, enseigna dans son école qu'il fallait taire la vérité; sagesse astucieuse et stérile, opposée à la sagesse évangélique qui nous ordonne de mourir pour la vérité !

Le christianisme, au contraire, renferme la théologie et la morale les plus sublimes; et l'une est tellement liée à l'autre, que l'on ne peut être vicieux sans se rendre coupable envers la Divinité. La religion chrétienne, loin de fuir la lumière, d'avoir besoin pour se soutenir de voiles mystérieux, demande à être mise au grand jour; plus la lumière qui la frappe est vive, plus elle paraît la seule véritable et céleste. Ce ne sont point les profondeurs de la science qu'elle redoute, c'est l'ignorance et la mauvaise foi des cœurs corrompus.

Mais si elle joint la morale à la théologie, quelles conceptions ne fournit-elle pas aux législateurs ! C'est avec la foi chrétienne qu'ils ont organisé les états modernes qui semblent indestructibles. Quelle base solide n'a-t-elle pas donnée en révélant que c'est la charité universelle qui doit guider les hommes dans toutes leurs conceptions ! Combien cette idée conservatrice a-t-elle créé d'institutions qui tendent à adoucir le sort des peuples. Institutions entièrement inconnues chez les païens, et que l'on détruisit pendant notre révolution qui nous avait fait retomber dans l'idolâtrie.

Quel esprit animait les Romains dans leur politique, si ce n'est un pur orgueil ? Et l'orgueil est le principe de toute destruction. Rome était donc minée par ce germe de mort qu'elle faisait éclater au dedans par ses dissensions continuelles, et au dehors par l'ardeur de tout dévorer.

Suivons-la dans ses conquêtes : d'abord elle détruit ses rois, puis elle détruit ses voisins pour s'agrandir ; bientôt elle passe d'Europe en Afrique pour détruire Carthage ; ensuite elle ravage, pille, et divise la Grèce ; ruine et apporte la destruction dans les Gaules et dans

l'Ibérie, sans pouvoir y organiser un gouvernement stable; car je n'appelle pas un gouvernement les délégués de Rome qui ne percevaient que les tributs. L'Égypte et la Syrie tombent en dissolution à son approche; elle préside à la mort de l'Homme-Dieu sous Tibère; et, sous Vespasien, elle est destinée à anéantir Jérusalem, et à opérer la grande et miraculeuse dispersion des Juifs; enfin, ayant tout saccagé, elle ne songe plus qu'à se détruire elle-même; elle déchire de ses mains ses propres entrailles pendant plusieurs siècles; et, après avoir montré à l'univers l'art de ravager, elle se voit enfin ravagée elle-même et détruite de fond en comble. Ses citoyens ne sont pas seulement dispersés, mais ils sont anéantis.

J'avais entendu affirmer en France, que dans Rome la moderne, quelques familles qui descendaient des anciens Romains s'étaient retirées dans l'un des quartiers que l'on me désignait au-delà du Tibre; on m'avait ajouté même, pour donner plus de vraisemblance à cet objet de curiosité, que ces gens étaient vindicatifs, et qu'ils avaient conservé toute la férocité de leurs ancêtres. Lorsque je fus à Rome, je m'informai à plusieurs reprises, m'a-

dressant à différentes personnes nées à Rome, et ne l'ayant jamais quittée; mais d'après leurs réponses, je vis bien que cette assertion est une erreur des étrangers; il n'existe plus aucune trace du sang romain, ou s'il se trouve quelques-uns de leurs descendans, ils sont confondus et mêlés avec le reste de la population, sans se douter de leur prétendue origine.

Ainsi la république et l'empire de Rome durèrent ensemble neuf cent vingt-cinq ans. Je prends la république romaine à l'époque des lois qui furent apportées d'Athènes, c'est-à-dire quatre cent cinquante ans avant Jésus-Christ, car auparavant ce n'était que le désordre d'un camp de voleurs que l'on appelait Rome. Or, un camp environné de fossés ne peut point passer pour un état.

La première race des rois de France, dite des Mérovingiens, a duré à elle seule autant que la république romaine jusqu'à la dictature perpétuelle de Jules-César. La seconde et la troisième race de nos rois comptent, jusqu'à nos jours, environ cinq siècles de plus de durée que l'empire romain; et le trône de France, après cette longue série de siècles, loin de s'ébran-

ler, s'affermit de plus en plus par ses belles institutions et la force de ses lois.

Les principales monarchies de l'Europe surpassent la durée de l'empire romain de plusieurs siècles, et semblent se perfectionner aussi dans l'art de gouverner : tout est stable et comme indestructible dans la chrétienté, parce que les gouvernemens chrétiens sont fondés sur des principes créateurs et conservateurs.

Ne sont-ce pas ces idées tirées de la croyance chrétienne, qui ont fait naître celle des trois puissances de nos monarchies? L'Église en avait donné l'exemple dans sa hiérarchie. Les gouvernemens européens l'ont imitée dans leurs organisations politiques. On doit donc à nos croyances religieuses l'idée de cette puissance trinitaire qui compose le gouvernement des états modernes.

N'est-ce pas aussi au christianisme que l'on doit l'abolition de l'esclavage que le paganisme avait introduit sur la terre ? L'idolâtrie enfanta en même temps l'apothéose et l'esclavage, ce qui est bien naturel ; car si ceux qui ont la puissance sur les peuples sont placés au rang des dieux, il faut que ces êtres, si privi-

légiés, considèrent les autres hommes comme des animaux que l'on peut vendre et acheter, puisqu'ils ne se croyent pas de la même espèce. C'est de l'idolâtrie que sont nés ces deux excès de l'humanité qui partent du même principe: et ce principe est l'orgueil.

L'esclavage et l'apothéose sont tellement de l'essence du paganisme, qu'on les a vus reparaître l'un et l'autre pendant la révolution française; proscrivant le christianisme, on s'efforça de rétablir l'idolâtrie. En effet, tandis que Laréveillère-Lepeaux souillait les lieux saints par le culte ridicule de Flore, de Cérès et de Pomone; que d'un autre côté une Convention rebelle et sanguinaire tenait la France épouvantée sous le joug de l'esclavage, et que ce moderne *pandémonium* envoyait sur les frontières douze cent mille Français, afin de préserver ses membres criminels, déjà ulcérés par les remords, du supplice qu'ils avaient mérité par la multitude de leurs assassinats; c'est dans ce même temps qu'à la face de la France gémissante sous leur esclavage, on proclamait à Paris, dans une cérémonie pompeuse, l'apothéose de Marat et de Voltaire. C'était véritablement *l'abomination de la dé-*

solation ! tant il est vrai que l'esclavage et l'apothéose sont inséparables de l'idolâtrie.

On ne doit pas trouver étrange que Rome, imbue de ces principes de destruction, ait combattu si long-temps le principe contraire sur lequel est basé le christianisme, et que, pendant trois cents ans, elle ait cherché à l'étouffer. La charité envers tous les hommes et la soumission aux ordres de la Divinité, qui sont pour les rois la justice et l'humanité, ne pouvaient guère entrer dans l'esprit de ces empereurs, qui ne recevaient de lois que de leur ambition, et ne reconnaissaient de bornes à leur puissance que la mort. Ainsi, pendant trois cents ans, le sang des premiers chrétiens inonda le monde, et c'est au dévouement de ces héros de la foi que nous devons l'établissement du christianisme.

Dans les colléges, on enseigne aux enfans tout ce qui leur deviendra inutile par la suite, et l'on ne leur apprend rien de ce qui leur sera nécessaire dans leur vie civile et politique; tel enfant qui sait réciter en latin des passages de Tite-Live, de Tacite, de Salluste, n'a pas les premières notions de l'histoire de France; il ne sait qu'à peine si la France est une répu-

blique ou une monarchie; si nous sommes gouvernés par des consuls ou par des rois; enfin il ignore entièrement l'histoire de son pays.

Ainsi il devient nécessaire que les écoliers, en finissant leurs études, recommencent une nouvelle éducation. Il faut pour ainsi dire qu'ils détruisent l'édifice du collége pour en élever un nouveau par l'expérience et la raison; mais alors il faut leur supposer une grande aptitude au travail, une droiture de cœur et une force d'esprit qu'il n'est pas commun de trouver dans les jeunes gens qui ont été pervertis par l'éducation publique. Le temps, il est vrai, rectifie ces erreurs; mais souvent il arrive que les fausses impressions qu'ils ont reçues dans leur enfance, leur coûtent bien des chagrins, après les avoir conduits à bien des crimes qu'on leur avait enseigné à regarder comme des actions honorables et vertueuses : les opinions erronées conduisent à l'échafaud aussi bien que les crimes.

Les premières impressions, celles qui nous viennent de l'éducation, sont profondes; elles ne s'effacent jamais entièrement, et semblent nous créer une âme, nous façonner un cœur;

elles disposent, dans notre esprit, toutes nos actions, assignent notre condition future, et préparent les événemens de notre vie civile. Hélas! si l'on suit la funeste coutume d'élever les enfans de la France dans les mêmes principes, peut-on s'attendre à les trouver, dans un gouvernement monarchique et chrétien, ce qu'ils doivent être? Si, dès qu'ils sauront balbutier, ils n'apprennent que des noms romains, les hauts faits de ces Romains; que dans les écoles on les force à graver dans leur mémoire les maximes républicaines répandues dans les historiens latins, où ils voyent présenter la haine des rois comme une vertu, l'insubordination et le désordre comme des principes de grandeur et d'élévation; que l'on permette que leur ignorance dans les doctrines du christianisme leur fasse méconnaître sa supériorité sur les autres cultes, leur laissant considérer toutes les religions comme bonnes, en leur enseignant ainsi à les mépriser toutes; qu'aura-t-on par la suite? des hommes nés sur le territoire de France, sans en être plus français; élevés dans le sein de la chrétienté, sans en être plus instruits sur ses croyances; ils mépriseront la religion de leurs pères, seront

impatiens du joug de la royauté ; et, dévorés d'une ambition insensée, ils étoufferont de nouveau la gloire française en l'honneur de la grandeur romaine ; ils regarderont les Brutus et les Mucius-Scœvola comme des héros, et peut-être aspireront-ils à la renommée de leurs assassinats... Ah ! que nous soyions préservés à l'avenir de l'horreur de pareils forfaits ! Il faut cesser d'abuser la candeur ignorante de la jeunesse française ; il ne faut point souiller ces jeunes cœurs, ouverts à tous les sentimens généreux, par les impressions funestes des pages sanglantes de l'histoire des Romains. Retirons loin d'eux ces levains de meurtres ; qu'ils connaissent l'histoire de leur pays, celle des peuples de l'Europe, des peuples chrétiens ; que l'on grave dans leur mémoire les vertus et les exploits des héros chrétiens qui ont immortalisé leurs noms en défendant l'autel et le trône, ils prendront les mêmes sentimens que ces hommes illustres ; et au lieu de rêver sans cesse la destruction de l'ordre sous lequel ils sont nés, pour le remplacer par des gouvernemens à la romaine, ils ne penseront, au contraire, qu'à soutenir le trône de leur roi ; qu'à approfon-

dir les conceptions divines du christianisme, au lieu de les mépriser sans les connaître; et enfin, au lieu de devenir le fléau de leur patrie, ils en seront l'ornement et la gloire.

Voilà les réflexions qui m'assiégeaient en parcourant les pays étrangers. J'ai vu avec un dépit secret que la France se méconnaissait elle-même; qu'un peuple spirituel, brave, capable des choses les plus graves et les plus utiles, comme de celles qui ne sont qu'agréables et brillantes, se corrompait lui-même, en ne s'estimant pas assez pour aller chercher dans les autres ce qui ne peut que lui être nuisible.

Ne méprisons pas nos propres richesses, et sachons voler de nos propres ailes. Que le bon sens rétablisse parmi nous le vrai, le naturel. Dans les arts, imitons la belle nature comme nous la voyons, comme nous la sentons. Les Grecs n'ont pas employé d'autres moyens que celui d'une parfaite imitation; les Italiens ont suivi la route tracée par ces maîtres si justement fameux.

Cette indépendance, si nécessaire aux lettres et aux arts, se manifeste au plus haut degré dans les productions des Italiens; on

voit que tous leurs artistes ne se sont jamais laissé influencer par cet esprit d'association, qui n'est bien souvent qu'un esprit de parti. Chaque artiste a voulu être lui-même; il s'est donné la liberté de penser selon ses propres observations, ce qui est la source d'une variété infinie dans leurs ouvrages. Aussi, tous sont originaux, brillant d'une expression aussi vraie, aussi variée que l'est la nature même des esprits.

L'empire de la mode ne devrait pas s'étendre jusque sur les productions des arts; et l'on ne doit pas être tenu de penser et d'écrire à la mode du jour et sous l'influence d'un esprit directeur. Il est utile que le public n'encourage pas cette méthode qui précipite les lettres et les arts dans la décadence.

Les artistes italiens, cherchant toujours de bonne foi la vérité, exécutent ce que la nature leur inspire avec toute l'énergie de l'indépendance; c'est ce qui fait que chaque poète, chaque peintre, sculpteur, architecte ou musicien, est pour ainsi dire un maître, parce qu'il n'a voulu imiter personne, comme il n'a, par conséquent, point d'imitateur.

Lorsque les gens de lettres sont assez faibles



pour se laisser dominer par cette espèce d'esprit de convention, qui est un véritable esprit de faction, qu'arrive-t-il ? Tous leurs écrits sont sans caractère, d'une monotonie de couleur insipide, et l'ennui succède promptement, malgré la correction d'un style qui ne peut être naturel. On s'aperçoit sur-le-champ qu'ils cherchent plutôt à flatter les idées du moment qu'à en concevoir d'eux-mêmes, de celles qui devraient naître de leur propre fonds, de leur science et de leurs observations. C'est un moyen de parvenir, il est vrai, à la fortune, mais non pas à la postérité. C'est ce vice qu'en peinture on appelle *école* ou *manière;* il annonce, ou peu de capacité, ou le désir de parvenir par la flatterie, en sacrifiant la vérité, et par conséquent la pureté de l'art.

La littérature française en a été infectée depuis l'époque où le cardinal de Richelieu, qui voulut tout soumettre à son joug de fer, monarque et sujets, s'imagina de vouloir former en administration les beaux esprits de son temps. Pour premier exploit, il persécuta l'un des plus grands génies qu'ait enfantés la France, le grand Corneille, parce que cet

homme grave, sublime, et fort de ses conceptions, ne voulut pas se soumettre à penser et à écrire selon la fantaisie du ministre :

En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Et il est à remarquer que beaucoup des plus grands génies ne furent point admis de bon gré, mais par ordres suprêmes : quelques-uns n'entrèrent jamais ; d'autres enfin, après avoir été admis, s'abstinrent de siéger, à cause des cabales que l'on y formait contr'eux. Ce vice destructeur de tous les talens prit un empire absolu dans le xviiie. siècle, dont le mauvais goût, né de l'esprit de faction, est universellement répandu sur les arts comme dans les lettres ; parce que sous la tyrannie des beaux esprits du siècle, il n'était permis de parler et d'écrire que philosophiquement, c'est-à-dire selon les influences conspiratrices des coryphées du parti, que l'immortel Gilbert désignait et menaçait avec une intrépidité héroïque dans ces vers :

Qu'ils tremblent ces faux dieux dans leur temple insolent.
Je l'ai juré, je veux vieillir en les sifflant.
D'ennuyer nos neveux vainement ils se flattent,

Si soixante ans de gloire en leur faveur combattent,
Je suis contre leur gloire armé de leurs écrits.

La mort l'empêcha de poursuivre ce généreux dessein; mais il vécut assez pour sa gloire: son génie brûlant lança les premières foudres sur l'idole ridicule que l'on adorait alors; et il exposa à l'univers un spectacle qui ne s'était encore présenté jusqu'alors dans aucun siècle: un jeune homme de trente ans, d'un esprit plus profond, d'un œil plus clairvoyant, d'un goût plus sûr et d'un talent plus fort et plus vrai, que la foule de ces hommes vieillis dans le mauvais goût et la fausse doctrine, dont les uns s'étaient acquis une réputation par leurs nombreux écrits, et les autres par leurs intrigues. Il succomba glorieusement, et laissa après lui un nom illustre, moins par le nombre de ses ouvrages, que par l'élévation de son génie, la grandeur de son courage, le désintéressement dans sa profession, et la vérité de ses prophéties que nous avons vues réalisées.

Certes, lorsqu'on a lu un seul auteur philosophique du XVIIIe. siècle, on peut dire qu'on les a tous lus; car ils se répètent en prose et en vers, ressassent toujours les mêmes idées et

les mêmes erreurs : il me semble voir un troupeau de ces animaux stupides qui suivent aveuglément le berger en se pressant autour de lui.

L'Italien, en général, est d'une constitution robuste, et cette vigueur de corps influe sur la fermeté de son esprit. Dans tout, il va droit au but principal, plus souvent par la ruse que par la force; son imagination n'est point la proie des idées romanesques et mélancoliques, qui sont le partage des âmes faibles et des corps débiles et infirmes : il fait usage d'alimens simples et d'une qualité saine, ce qui entretient sa vigueur naturelle. Il est vrai qu'il n'a point de ces formes agréables de civilité d'usage que l'on appelle grâces, qui ne dégénèrent que trop souvent en délicatesse précieuse dans le langage; mais aussi il évite dans ses ouvrages, qui sont le produit d'une imagination forte, et en général dégagée de toutes vues d'intérêt nuisibles à la pureté de l'art, ces petites convenances d'un goût pusillanime; son génie s'élève avec une fière audace, n'empruntant de secours que de l'étude, de l'observation et de la réflexion.

Les artistes italiens, dans ces temps où les

hommes habiles naissaient de toutes parts, ne se sont pas laissé corrompre par ces petites associations que l'on nomme *coteries*. En France, au siècle de Louis XIV, si fécond en grands hommes, les artistes avaient ce caractère d'indépendance et ce zèle pour la vérité; et tous les plus fameux auteurs de ce temps ont été les plus grands ennemis de ces petites coalitions pédantesques, que le docte et profond jugement de Molière a si bien tournées en ridicule.

Ne nous laissons donc pas non plus pervertir par cet esprit de pédantisme, qui est le fard de la médiocrité, et le spécieux vêtement dont se pare la sottise pour dominer et pour éteindre tout ce qui s'élève au-dessus d'elle. Repoussons toute vaniteuse association qui prend pour devise le passage dans lequel Molière a caractérisé ce travers :

Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis,
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

C'est la ruine de tous les talens. Quant aux mœurs, puisons-en les règles dans la religion sublime et consolante qui nous éclaire, et non pas dans le fatras des erreurs philosophiques

ou sophistiques du paganisme qui, en égarant la raison, dessèchent le cœur et désespèrent l'esprit.

Que la boiteuse politique des anciens ne vienne pas corrompre dans nos cœurs ce que nos pères nous ont transmis de sang généreux, héroïque. Conservons dans notre âme ce feu sacré, ces nobles sentimens d'amour pour nos rois, de dévouement pour nos concitoyens, nobles sentimens qui ont rendu la France si puissante, toujours indomptable, et qui en perpétueront la gloire ; enfin rejetons avec horreur ce levain d'orgueil dominateur qui n'est qu'un égoïsme déguisé.

Telles sont, ma chère sœur, les observations que je voudrais que l'on mît sous les yeux de la jeunesse française pour l'engager à les méditer sérieusement; et puisque tu as des enfans dont tu veux faire des chrétiens zélés et de bon Français, je te conseille, lorsqu'ils seront en âge d'en comprendre toute l'importance, de leur faire lire et étudier ces observations sur les anciens et les modernes, afin qu'ils ne se laissent pas pervertir par les idées contraires qui ont naguère causé tant de maux à notre belle patrie.

Ces observations et les tableaux historiques qui les suivent leur seront d'autant plus utiles, qu'ayant reçu les impressions funestes du collége, où ils n'auront que trop long-temps entendu prôner les peuples du paganisme, ils les apprécieront à leur juste valeur, et comprendront que les peuples éclairés par les lumières du christianisme, sont bien supérieurs à ces nations anciennes qui ont été beaucoup plus glorifiées par leurs poètes et leurs historiens, que par leurs hauts faits et leurs vertus.



TABLEAUX HISTORIQUES

A L'APPUI DES OBSERVATIONS

SUR LES ANCIENS ET LES MODERNES.

16..

AVIS AU LECTEUR.

Un parallèle raisonné où l'on s'efforcerait de démontrer la supériorité des modernes sur les anciens, entraînerait à des discussions sans fin, qui, d'ailleurs, ne pourraient être goûtées que par un petit nombre de personnes. J'ai donc préféré former plusieurs tableaux, et, en les mettant en opposition, les offrir au lecteur afin qu'il en soit juge lui-même.

Ces tableaux historiques sont, non seulement un complément de mes Observations sur les anciens et les modernes, mais encore ils doivent appuyer ces observations par des citations plus étendues, formant des oppositions qui pourront frapper davantage l'esprit des lecteurs, et provoquer leurs méditations sur ce sujet; c'est pourquoi j'engage à ne point les

négliger comme fragmens qui ne servent qu'à enfler un volume, mais à les considérer comme un nouvel ouvrage essentiel, et comme des preuves à l'appui des opinions que j'ai avancées dans ma huitième lettre, intitulée : *Observations sur les Anciens et les Modernes.*

TABLEAUX HISTORIQUES

A L'APPUI DES OBSERVATIONS

SUR LES ANCIENS ET LES MODERNES.

CHAPITRE PREMIER.

ERREUR DE LA PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, RELATIVEMENT AUX BEAUX-ARTS.

> Enfin le siége glorieux de notre foi, affermi sur les débris de ses persécuteurs, en a fait depuis la patrie et la mère des sciences et des beaux-arts, en y répandant ses célestes clartés.
>
> (LETTRE VIII, pag. 118.)

COMME la fausse philosophie du dix-huitième siècle a cherché à verser le ridicule sur le christianisme, beaucoup de gens, imbus des maximes que l'on trouve répandues dans les livres des prétendus philosophes, considèrent la religion chrétienne comme ennemie des sciences et des beaux-arts : il est vrai que les protestans les négligent et souvent les réprouvent; mais la religion chrétienne, prétendue

réformée, est séparée de l'église universelle, ne professe point les mêmes doctrines et n'inspire pas les mêmes idées que la religion catholique, apostolique et romaine. La religion catholique est la mère des sciences et des beaux-arts, comme elle est celle de toutes les vertus. En parcourant l'Italie, on voit partout que ce sont les princes pieux qui ont le plus encouragé les beaux-arts, et principalement que ce sont les papes. Les églises magnifiques, qui font le plus bel ornement de l'Italie, sont un témoignage frappant et irrécusable que le christianisme enflamme l'imagination de l'homme et élève son génie à un degré presque divin.

L'on est donc tombé dans une grande erreur, lorsque l'on pense que la religion chrétienne éteint les facultés intellectuelles et proscrit les sciences et les beaux-arts; c'est une des erreurs philosophiques la plus répandue et peut-être la plus mensongère et la plus absurde. Si l'on veut repasser dans son esprit cette série de grands hommes qui ont illustré la France pendant la guerre comme durant la paix, dans l'art militaire, dans la magistrature, dans les lettres et les scien-

ces, on trouvera que tous ces Français immortels, convaincus des vérités de la foi chrétienne, furent éminemment religieux ; et je dis plus, on ne pourra peut-être pas trouver un impie qui soit véritablement un grand homme ; car tout incrédule est un ignorant ou un sophiste; et le sophiste, une fois démasqué, perd en un instant toute sa gloire.

Les ouvrages immoraux et sacriléges qui inondent la France depuis cinquante ans en sont une preuve irrévocable ; la décadence des arts est venue à la suite de l'incrédulité ; les travaux que les modernes philosophes nous ont laissés sont la honte du bon goût, et attestent leur ignorance complète dans les lettres comme dans les beaux-arts : l'afféterie et le mensonge avaient alors pris la place du naturel et de la vérité; c'est donc l'athéisme qui abrutit l'homme et non pas l'esprit religieux.

CHAPITRE II.

L'ART DE LA PEINTURE REPREND DE NOS JOURS UN CARACTÈRE NATIONAL.

Les galeries et les tableaux modernes n'offrent le plus souvent aux regards du peuple, que des sujets étrangers à la patrie, à la religion...

(LETTRE VIII, pag. 130.)

L'ON doit féliciter la plupart des artistes les plus habiles de nos jours, qui ont aperçu le ridicule, et je pourrais dire l'indécence de représenter sans cesse aux regards du peuple français les faits d'armes des Grecs et des Romains; on remarque avec satisfaction que nos plus habiles peintres ne traitent plus que des sujets qui ne nous sont pas étrangers. Si les artistes savaient à quel point ces tableaux d'antiquailles assomment le spectateur, et quels baillemens sont provoqués par l'insipidité de leur aspect, aucun d'eux ne choisirait plus de semblables sujets. Outre qu'ils n'ont aucun intérêt pour nous, on sait que toutes ces figures sont d'invention; l'on rencontre dans Paris toutes ces têtes représentées dans

les tableaux de Grecs et de Romains; on les voit courir les rues, on les trouve au coin des bornes, mendiant, couverts de haillons, et offrant aux regards affligés les marques des vices honteux que ne peut voiler leur barbe dégoûtante, ce qui produit l'effet le plus grotesque dans l'esprit de ceux qui s'en aperçoivent, lorsqu'ils comparent les héros avec leurs modèles.

Nous pouvons nous enorgueillir d'une infinité de grands hommes dont on a conservé les traits dans quelques statues, dans des bustes ou des portraits fidèles; il est bien plus facile et beaucoup plus national de nous les représenter; le plaisir que l'on éprouve à les reconnaître dans des tableaux qui retracent leurs belles actions, est rempli de charme et d'intérêt; et si ces ouvrages ne sont point parfaits, ils ont du moins l'avantage de nous rappeler des souvenirs touchans ou glorieux. Le vœu public est si bien prononcé, que l'on voit souvent aux expositions de tableaux la foule environner des compositions quelquefois médiocres, mais du moins nationales: c'est un avis aux grands peintres.

CHAPITRE III.

VERTUS ET TALENS MILITAIRES DE BERTRAND DUGUESCLIN.

Duguesclin ne vaut-il pas à lui seul toute la famille des Scipions? (LETTRE VIII, pag. 130.)

DUGUESCLIN * vécut soixante ans et commença ses exploits à l'âge de dix-sept ans. Ayant vaincu les Navarrois et les Castillans qui soutenaient Pierre-le-Cruel, roi de Castille, ses victoires facilitèrent le trône à Henri, son frère, qui le nomma en reconnaissance de ses services connétable de Castille. Il était déjà connétable de France, et il remporta de continuelles victoires sur les Anglais. Enfin il mourut couvert de gloire au siége de la ville de Randon; le gouverneur remit la ville entre les mains du héros expiré, car il vint déposer les clefs sur le cercueil de Duguesclin: ainsi cet illustre guerrier français était destiné

* Prise de Melun; bataille de Cocherel; conquête de la Castille; défaites des Anglais chassés du Maine, de l'Anjou, du Poitou et de la Saintonge.

à vaincre même après sa mort. De son vivant, il fut tellement estimé des hommes de guerre de son siècle, qu'aucun des habiles capitaines français qui avaient servi sous ses ordres, ne voulut accepter la charge de connétable, par vénération pour lui et par estime pour ses talens militaires. Comme Charles V, dit le Sage, roi de France, dans ces temps difficiles, ne pouvait souvent obtenir d'argent de ses sujets pour l'entretien des troupes, Duguesclin vendit la plus grande partie de ses terres pour les entretenir et les solder. Jamais la science militaire ne fut portée à un plus haut degré de perfection que sous le commandement du célèbre Duguesclin; il n'y a que Turenne qui égala en talent et en vertus ce grand capitaine.

Cependant on aurait de la peine à découvrir dans la vaste étendue de la France, une ou deux statues qui pussent nous rappeler notre immortel Duguesclin; mais en récompense, combien possédons-nous de statues modernes qui représentent Achille, Ajax, Agamemnon, Scipion, Annibal, César, sans parler de tous les faux dieux du paganisme! O Français! vous qui avez tant de droits à

l'immortalité, laisserez-vous croire aux étrangers qui, connaissant leur histoire aussi bien que la nôtre, parcourent notre belle patrie, que vous êtes ingrats envers vos grands hommes?

Nos rhéteurs historiens modernes ont mieux aimé passer leur vie à commenter emphatiquement les histoires anciennes que de s'occuper à nous retracer les hauts faits de nos compatriotes; car il est bien plus facile de traduire les auteurs anciens que de peindre de soi-même les caractères et les exploits des héros. D'ailleurs les noms grecs et latins ronflent mieux à l'oreille et acquièrent plus de gloire à un écrivain que nos noms français, quand même on n'aurait eu la peine que de les transcrire en les copiant. O charlatanerie du pédantisme! et il ne s'élevera pas un nouveau Molière pour ridiculiser ce vice anti-national!

CHAPITRE IV.

EXPLOITS DE TURENNE; INDIGNITÉS QUE LES RÉVOLUTIONNAIRES FIRENT ESSUYER AUX RESTES DE CE GRAND HOMME.

Turenne était aussi habile que Jules-César.
(LETTRE VIII, pag. 130.)

TURENNE,* dont toute l'Europe a connu les exploits et les vertus, vainqueur dans quinze grandes batailles, dont les médailles ont été frappées par ordre de Louis XIV, sans parler des combats où il se trouva en

* *Principales victoires de Turenne:*

Prise de Trèves; passage du Danube; prise de Landsberg, Lawinghen, Gundelfinghen et Hochstet; prise de Beblighen, Tubingue; prise de Stenheim, Hoecht, Darmstat, Ghernsheim et autres; bataille de Zusmarshausen; traité de Munster; bataille de Gien; bataille d'Étampes; batailles de Paris; prise de Réthel, Mousson, Sainte-Menehould; bataille d'Arras; prise du Quesnoi, Clermont en Argoune; prise de Landrecy, Condé, Saint-Quilain; bataille et prise de la Capelle;

sous ordre, et où il manifesta ses talens et sa valeur, fut aussi estimé des Français que de ses ennemis. Malgré tous les obstacles, le petit nombre de ses troupes et le grand nombre de celles qu'il combattait; malgré le manque d'argent, qu'il corrigea souvent par sa propre fortune; enfin malgré les contrariétés que lui faisaient éprouver les ministres, gens peu expérimentés dans l'art de la guerre, il ne fut jamais battu, il fut toujours victorieux dans toutes les guerres où il commandait en chef. Ce héros éminemment religieux (car il attribuait tous ses succès non pas à ses talens, mais à la grâce divine, et s'étonnait même de

prise de Montmédy; prise de St.-Venant, de Mardick, bataille des dunes; bataille et prise de Dunkerque; prise de Bergues, de Furnes et de Dixmude, Oudenarde; prise d'Ypres, de Douai, d'Alost, Lille; paix de la Chapelle; prise de Burich, Rées, Emmerick; passage du Rhin; prise de Strinch, de Knostzembourg, de Worn, de St.-André, Crèvecœur; prise de Nimègue, de Grave, Utrecht, Voerden, Amersfort, Naerden; prise de Altena, Unna, Kamen; bataille et prise de Stintsheim; bataille du Necker; bataille d'Ensheim; bataille de Mulhausen; bataille de Turckeim; Montecuculi chassé d'Ottenheim jusqu'à Suspach, où Turenne victorieux est tué.

la bénédiction que Dieu répandait sur ses armes, selon qu'il s'exprime dans toutes ses lettres.) Ce héros fut enlevé d'un seul coup à son armée et à la France, après quarante-neuf années de succès, au moment où il allait vaincre Montécuculi par les savantes manœuvres qu'il avait exécutées; il fut regretté même de Montécuculi, le plus habile et le plus expérimenté des généraux de l'Europe, par ce vieux guerrier, quoiqu'il l'eût forcé alors à lui céder les palmes de la gloire dans l'art de la guerre. Sa mort fit voir tout ce que ce grand homme valait aux yeux de son armée et à ceux des Impériaux ses ennemis; car les Français, généraux et soldats, consternés à cette nouvelle qu'on ne put leur cacher, troublés tous par le désespoir et la douleur de cette perte irréparable, ne profitèrent point de la victoire assurée où il les avait conduits, et firent une retraite précipitée comme des enfans qui auraient perdu leur père. Ces guerriers, naguère lions terribles, étaient devenus, par la mort d'un seul homme, timides et abattus; tous les historiens rapportent qu'ils gémissaient et s'arrachaient les cheveux de douleur. Le roi et toute la France pleurèrent Turenne; ce fut un

deuil universel ; les Allemands même avaient un tel respect pour lui, que cette éminence où le boulet de canon l'atteignit et où il fut renversé sur la terre, non loin du village de Suspach en Alsace, n'a jamais été cultivée depuis sa mort, même par ses ennemis, qui furent encore long-temps en possession de ce pays. Ce terrain semblait être devenu sacré ; il est encore en friche, et les paysans le montrent à tout le monde, aussi bien qu'un arbre fort vieux qui se trouve auprès et qu'ils n'ont point voulu couper. L'un des plus habiles officiers du royaume, nommé Mazel, se voyant sur le point de mourir en Allemagne, demanda pour toute faveur et pompe funèbre, qu'on l'enterrât au même endroit où Turenne avait été tué. *

Louis XIV, qui savait estimer les grands hommes, parce qu'il était grand lui-même, ordonne par une lettre écrite de sa main, et qui demeure aux archives de Saint-Denis, datée du 22 novembre 1675, « que le corps » de ce grand homme (c'est ainsi qu'il le » nomme plusieurs fois dans sa lettre) soit

* *Histoire de Turenne*, par Raguenet, liv. v.

» placé dans la chapelle destinée à la sépulture
» des rois et des princes de la branche royale
» des Bourbons, puisque, ajoute le roi, il ne
» pouvait plus lui donner de récompense au-
» tre que celle-ci, et qui soit plus publique et
» plus certaine. »

L'univers connaît Turenne comme le symbole des talens et des vertus militaires; cet homme accompli possédait toutes les vertus civiles, et toutes les qualités du cœur qui pouvaient le faire aimer de ceux que la familiarité avait placés auprès de sa personne. Sa carrière militaire, qui fut de quarante-neuf ans, bien loin de l'enrichir, ne lui fut profitable que sous le rapport de la gloire; car on trouva, après sa mort, qu'il avait dépensé une partie de son patrimoine, tant il était généreux et désintéressé.

Cependant c'est ce grand homme, vainqueur de tous les ennemis de la France, qui protégea par ses victoires l'enfance de son roi; qui vainquit les Espagnols, les Flamands, les peuples d'Allemagne les uns après les autres, ensuite réunis tous contre la France sous le titre d'Impériaux; c'est ce héros français couvert de lauriers, quoiqu'il cherchât à at-

tribuer ses succès à ses compagnons d'armes; père de ses soldats, dont l'humanité le fit chérir même de ses ennemis, et la sagesse estimer de ses rivaux; *cet homme, qui faisait honneur à l'homme*, selon l'éloge de l'un de ses ennemis; c'est ce héros sublime dont les républicains révolutionnaires profanèrent les dépouilles, ayant à leur tête le régicide Robespierre, encore tout fumant du sang français dans lequel il se baignait tous les jours, et qui vint avec ses satellites souiller et ravager l'église St.-Denis en haine des rois, de la royauté et de ceux qui l'avaient bien servie. Ce républicain ayant obtenu un décret de la Convention, exhuma nos rois de leur sépulture; la fureur insensée de ces révolutionnaires se porta sur le vertueux et invincible Turenne; et ils firent éprouver à ce corps inanimé, mais brillant de gloire, les traitemens les plus ignominieux. Quoique alors je ne fusse qu'un enfant, je ne pus voir, malgré la faiblesse et l'ignorance de mon âge, ce corps précieux, après qu'on l'eut retiré des mains impures et sacriléges de ces forcenés, sans être frappé de respect; ce nom, *c'est Turenne!* que j'entendais prononcer autour de moi, semblait être comme un talisman qui me faisait battre le cœur.

Le corps de ce héros français, déposé dans une des salles du Jardin des Plantes, y fut exposé long-temps dans une boîte de verre aux yeux du public, qui accourait de tous côtés, et par son admiration et ses larmes, expiait les horreurs exercées sur les restes de ce héros, par des gens dégradés du glorieux titre de Français; car ces révolutionnaires savaient bien qu'aucun véritable Français n'aurait voulu consentir à leurs ordres impies; c'est pourquoi les satellites du républicain Robespierre avaient été puisés parmi des gens que la justice avait flétris par les bagnes, en les privant des droits civils, et les retranchant du corps politique comme des membres gangrenés; ce sont ces misérables ennemis de tout ordre qu'il avait choisis, afin de leur faire commettre toutes les actions anti-nationales qu'il leur ordonnerait.

Pour expier toutes ces profanations, depuis le retour de nos rois on a érigé dans les souterrains de Saint-Denis, vis-à-vis le caveau de la famille des Bourbons, un autel expiatoire, où l'on fait le service divin; les restes de Turenne auront été replacés dans ce tombeau de nos rois.

C'est ainsi que ces républicains cherchaient à détruire les monumens les plus chers à la France, et insultaient les grands hommes qui avaient élevé leur patrie au plus haut degré de gloire et de prospérité.

CHAPITRE V.

ÉTUDE DE L'HISTOIRE DE NOS GRANDS HOMMES SACRIFIÉE A CELLE DES ROMAINS.

Quelle foule immense de belles actions de tous genres ne pourrait-on pas recueillir et mettre sous les yeux de la jeunesse française!

(LETTRE VIII, pag. 133.)

Par exemple, on fait sonner bien haut l'action d'Horatius Coclès qui défendit un des ponts de Rome. Combien de millions de simples soldats français n'ont-ils pas exécuté de faits d'armes plus périlleux et plus désintéressés que celui de ce Romain, dont la maison, que j'ai vue, est à peu de distance de ce pont. Cependant tous les écoliers connaissent l'action d'Horatius Coclès, et ne savent peut-être pas un des traits héroïques de nos concitoyens; ils ne savent pas que notre Bayard soutint sur un pont, en l'année 1501, l'effort de deux cents chevaliers qui l'attaquaient, et que ce fut pour ce haut fait que le roi lui accorda cette devise : « *Vires agminis unus ha-* » *bet.* » On laisse ignorer sans doute aux jeu-

nes Français, l'admirable dévouement du chevalier d'Assas, cette action si sublime et si récente. Le brave d'Assas, environné d'une forêt de baïonnettes, et à qui on proposait la vie pour prix de son silence, mais qui aima mieux se sacrifier au salut des siens, en s'écriant : « A moi, Auvergne, ce sont les enne- » mis! » et, content de son sort, tomba percé de mille coups. Cet intrépide capitaine faisait choix d'un trépas qui sauvait ses compagnons d'une fatale surprise... Mais je ne compromettrai pas l'honneur de nos militaires français, en les comparant à des Romains; je croirais leur faire une injure : c'est une femme, une femme française, une simple bourgeoise, que je veux opposer à Horatius Coclès; car en France, si nous avons eu tant de héros, nous comptons aussi un grand nombre d'héroïnes. Cette femme, qui l'emporte à mon avis sur ce fameux Horatius Coclès tant vanté, est l'héroïne de Beauvais, Jeanne, surnommée *Hachette*. Cette Française, pour défendre sa ville natale, parut la première sur la brèche; une hache était sa seule arme. Là, elle fit des prodiges de valeur; elle monta sur le rempart, arracha l'étendard ennemi

que des soldats bourgnignons y avaient arboré, les culbuta du haut du rempart, et, par cette action hardie; elle sauva la ville de Beauvais. Je pense que cette femme, qui n'était ni cuirassée, ni accoutumée aux travaux de la guerre, est bien plus louable et plus intrépide qu'un soldat couvert de ses armes, habitué à combattre, et qui ne défendit que quelques instans la tête d'un pont. Aussi l'action de cette Française, de Jeanne Hachette, est plus rare, plus hardie et plus illustre que celle du Romain Horatius Coclès. Si l'on veut comparer ce trait de bravoure à celui d'un autre Romain, Manlius Capitolinus n'obtint sa gloire et son nom que pour avoir exécuté la même action contre un Gaulois qui franchissait les murs du Capitole.

Enfin Jeanne d'Arc qui sauva la France, la comtesse de Montfort qui, payant de sa personne dans les combats, maintint ses droits sur la Bretagne par la force de ses armes; et Marguerite d'Anjou,* qui défendit la couronne d'Angleterre pour Henri VI son époux,

* Voy. guerres de la Rose blanche et de la Rose rouge; bataille de Wakefied; bataille de St.-Albans. (*Hist. d'Angleterre.*)

aussi par sa valeur et ses talens, et qui livra douze batailles, me semblent des héroïnes capables d'effacer les actions des plus illustres guerriers de Rome. Jugeons par-là de la supériorité des guerriers français sur ceux des Romains, puisque nos femmes l'emportent sur eux en intrépidité, et connaissent aussi bien que des hommes l'art de la guerre. Je ne cite que ces amazones françaises, tandis qu'il s'en trouve beaucoup d'autres dans nos histoires modernes; il serait donc plus juste et plus national d'occuper la jeunesse à étudier l'histoire des héros qui ont illustré leur patrie, que de les forcer à dévorer l'ennui d'apprendre ce qui leur est étranger, et même ce qui peut leur devenir plus dangereux que profitable.

CHAPITRE VI.

INSTRUCTION PUBLIQUE, PRINCIPALE CAUSE DE LA GRANDE RENOMMÉE DES ROMAINS.

Les historiens païens relèvent par leurs discours les événemens les plus ordinaires. (LETTRE VIII, pag. 144.)

LORSQUE l'on a lu et médité l'histoire du peuple romain, je ne dis pas dans les rhéteurs modernes qui sont encore moins véridiques et plus exaltés que les historiens romains, mais dans leurs historiens même, on se voit contrarié par la réputation immense de l'ancienne Rome, encore agrandie par l'emphatique ignorance de collége; on se demande alors d'où peut provenir cette erreur? Comment un peuple qui n'étendit ses conquêtes lentement que par des brigandages, des trahisons, des massacres, dont la plupart des exploits furent des perfidies et dont les vertus héroïques ne furent que des crimes atroces, on se demande avec étonnement d'où peut provenir

une semblable gloire élevée sur d'aussi abominables fondemens ?

Si l'on repasse dans sa mémoire les principales époques de l'histoire romaine, on trouve que le berceau de Rome fut souillé par un fratricide, puisque Romulus, son fondateur, assassina son propre frère Rémus; que la supériorité que Rome acquit sur Albe, fut signalée par un nouveau fratricide, qu'un orgueil insensé et une brutalité sans exemple firent commettre au Romain Horatius, vainqueur des Curiaces, sur la personne de sa sœur; que Brutus cimenta la république avec le sang de ses deux fils; que le second Brutus assassina Jules César son père, afin de conserver cette même république; qu'enfin Octave Auguste fonda l'empire dans le sang et sur les cadavres de ses concitoyens; qu'ensuite la longue série de ses successeurs furent des monstres altérés du sang de leurs sujets; qu'enfin le petit nombre des empereurs qui eurent quelque chose d'humain, par une fatalité inconcevable, se baignèrent dans le sang innocent des premiers chrétiens pendant trois cents années; on se demande, dis-je, avec un étonnement mêlé d'horreur, si le monde

n'adore que les forfaits? Comment se peut-il qu'une nation, exécrable par ses mœurs, lâche et perfide par nature, dévastatrice des contrées qu'elle approchait, tienne le premier rang dans l'esprit des hommes de nos siècles, et qu'on l'offre à la jeunesse dans les écoles comme le modèle des nations et la source des vertus patriotiques? Quoi! l'histoire de la chrétienté, qui embrasse toute l'histoire du monde depuis la création de l'homme, et qui est écrite en éthiopien, en persan, en syriaque, en hébreu, en grec, en latin, en français, enfin dans toutes les langues modernes, est négligée dans nos écoles! et observons que rien ne peut approcher des livres saints, en ne les considérant humainement que sous le rapport littéraire; ce sont des modèles achevés en tous les genres les plus nobles et les plus élevés; ce que l'on pourrait opposer à ces vérités naïves et sublimes, présentées avec une éloquence qui brille de toutes les lumières célestes, n'est que l'ouvrage des hommes plus ou moins entaché d'imperfections. Quoi! les annales de notre patrie, remplie de hauts faits d'armes, de héros habiles et pleins de bravoure, de magistrats d'une vertu à toute épreuve, de mortels

des deux sexes rayonnant de la gloire de leurs excellentes vertus; enfin, tout ce qui nous intéresse et doit nous instruire en nous servant de modèles, est délaissé parmi nous comme des rebuts livrés aux récréations de l'oisiveté, tandis que l'on s'obstine avec un acharnement qui approche de la stupidité, à nous faire honorer, imiter, et pour ainsi dire adorer, pendant les dix années de notre adolescence, les crimes et les scandaleuses conquêtes d'un peuple qui fut notre ennemi, qui persécuta nos frères en religion, et qui fut vaincu et anéanti par nos ancêtres! Nos aïeux, ces fiers et vertueux Francs-Germains, triomphateurs des Romains, sont oubliés, et leur mémoire sacrifiée à de perfides vaincus!...... Telles sont les réflexions qui assiégent un esprit qui médite sur l'histoire des anciens et des modernes, réflexions qui font murmurer son âme à l'aspect de tant d'injustice, d'une erreur si nuisible et si anti-nationale. Obsédé par ces pensées, j'ai voulu remonter à la source : je pense avoir trouvé les raisons qui donnent tant d'éclat à une nation qui en fut si peu digne, et qui nous font négliger notre propre gloire; c'est dans leurs historiens mêmes

que je les ai trouvées, aussi bien que dans le mode de l'instruction publique des modernes.

Si les auteurs français racontaient notre histoire depuis Pharamond jusqu'à nos jours, à la manière de Tite-Live, c'est-à-dire, s'ils prêtaient des discours aux personnages distingués, aux rois, aux princes, aux généraux d'armée, aux officiers et même aux simples soldats, aussi bien qu'aux magistrats et aux chefs des administrations civiles, le tout d'invention et à la manière des poètes, comme l'a fait Tite-Live, je ne doute pas que la vie entière d'un homme ne pût suffire, non pas pour écrire notre histoire, mais seulement pour en achever la lecture.

Le moindre événement qui se passe dans la ville de Rome fournit à l'historien des Romains, discours, réflexions, maximes, épisodes dramatiques, sentences politiques, diatribes contre les rois et la royauté; puis, par une orgueilleuse superstition, des pronostications sans fin de la future grandeur des Romains, prédite par des auteurs qui vivaient du temps que cette grandeur était accomplie. Toutes ces longueurs, dépourvues de faits intéressans, ressassées, retournées en mille manières, rehaus-

sées par des figures oratoires, remplissent des volumes entiers. Il ne se fait pas un bruit dans la ville, dans un camp, chez les peuples voisins, que l'historien n'emploie des pages pour disserter sur ces événemens qui n'éclairent point, qui ne mènent à rien, qui ne finissent rien. On lit les descriptions de petits combats d'invention contre des bourgades prises et reprises sans cesse, durant l'espace de trois cents années; et ces faits nous sont représentés comme de sublimes exploits. Si l'on doit combattre l'ennemi, voilà de longues descriptions des sacrifices que l'on offre aux dieux, des discours sur la nature des augures ou des pronostics, des discussions sur la manière dont mangent les poulets sacrés; savoir dans quelle situation se trouve le foie de la victime; ce qui, pour le dire en passant, ne donne pas une haute idée de la valeur du peuple romain, puisque c'était par des superstitions sans nombre, des cérémonies ridicules, une espèce de magie, de conjuration, qu'il fallait enflammer le courage des soldats de Rome.

Nous sommes bien plus simples dans nos narrations que les historiens romains; nous n'avons pas besoin de faire ressortir nos gran-

des actions par les secours de la rhétorique; nos belles actions parlent d'elles-mêmes, et se voyent clairement dans le simple récit des faits. Voici donc pour la manière d'écrire l'histoire, et pourquoi les exploits militaires des Romains paraissent si grands dans leurs écrits, lorsqu'ils sont si maigres en réalité.

En effet peut-on avoir une haute idée de leur valeur, lorsque l'on voit dans leurs histoires tant de moyens effervescens pour les engager à combattre? l'appétit de leur courage demande trop d'épices; on ne saurait le supposer grand. Il faut, pour les déterminer à marcher à l'ennemi, d'emphatiques et longues prières à tous les dieux de l'Olympe, des sacrifices d'un nombre considérable de victimes, tant d'animaux que d'humains des deux sexes, choisis parmi les nations qu'ils redoutent le plus; il faut des pronostics favorables, des augures; que les poulets sacrés mangent de bon appétit. On ne doit jamais engager un combat avant que l'aruspice n'ait déclaré que les auspices sont favorables. En outre, il faut qu'un Décius se dévoue à la rage des dieux infernaux, afin de faire accroire à l'armée de ces braves Romains qu'ils

n'ont plus rien à craindre pour eux-mêmes !... Que de bruit pour de médiocres exploits, et souvent pour une vapeur imaginaire de bataille! Il me semble voir un mince géant qui fait de grands efforts pour soulever un œuf avec un levier de fer.

Nous autres peuples modernes, nous n'avons pas besoin de tant de cérémonies pour enflammer le courage de nos soldats. Un Français, par le seul sentiment de l'honneur et celui de sa dignité d'homme, marche au feu à travers une grèle de balles, de boulets, de mitrailles, sans augures, sans sacrifices de victimes, sans poulets sacrés et sans même que l'on ait fait enterrer devant lui, dans une fosse profonde, comme le rapporte Tite-Live, un mannequin haut de sept à huit pieds, après avoir répandu le sang d'un veau au lieu de celui du général, en l'honneur des dieux infernaux, lorsque le consul, à l'imitation de Décius, ne se souciait pas de se dévouer lui-même en personne : toutes ces superstitions ridicules sont inutiles lorsque les soldats sont naturellement braves.

Notre Henri IV, avant de conduire ses Français au combat, se mettait à genoux, fai-

sait sa prière à Dieu; puis se tournant vers ses soldats, il leur prononçait cette courte harangue : « Soldats, vous êtes Français, voilà l'en- » nemi ; ralliez-vous à ce panache blanc , » vous le trouverez toujours sur le chemin » de l'honneur. » Nos généraux ont suivi cet exemple, et toujours ils ont été secondés par l'intrépidité et le dévouement de leurs soldats.

Une autre raison de cette réputation colossale des Romains, c'est l'exagération de leurs historiens. Lorsqu'on lit l'histoire romaine, si l'on ne regarde pas la carte géographique de l'Italie, l'on s'imagine que les Romains combattaient contre des nations entières, comme sont actuellement les royaumes de l'Europe. L'expression dont se servent les historiens pour signifier un village, une bourgade, un assemblage de huttes, ou tout au plus une petite ville, signifie *nation*. Lorsqu'ils parlent d'une guerre que l'on déclare à une poignée de paysans, ils disent : on déclara la guerre à telle nation ou à tel peuple, comme si en effet c'était une nation entière : tous leurs petits exploits, qui n'étaient que des *batteries de vilains* pour s'enlever réciproquement des bestiaux ou des fourrages, font dans leur his-

toire beaucoup de fracas, sans être d'aucune importance. Tite-Live répète sans cesse que les Latins, les Volsques, les Èques, les Herniques ont été non seulement défaits, mais entièrement exterminés; puis-je le croire, lorsque quelques mois après les mêmes peuples, ces Herniques, ces Èques, ces Volsques, ces Latins, sont en guerre avec les Romains? ce qui prouve que ces peuples n'avaient pas été exterminés, ou bien que ces grands exploits, rapportés si pompeusement, se réduisaient à des escarmouches, je ne sais même avec quelle espèce d'armes, puisqu'il paraît que le nombre des morts n'avait nullement épuisé ces peuples, romains et ennemis, s'attaquant sans cesse. Ce manége dure environ cinq cents ans, pendant lesquels l'historien Tite-Live nous en entretient dans son babil éloquent.

L'on peut se faire une idée de la grandeur de courage et des exploits des Romains, d'après la lenteur de leurs conquêtes. Lorsque sous les consuls Decius et Manlius ils défirent les Latins, le territoire de Rome ne s'étendait pas à plus de sept lieues; et l'on comptait alors depuis la fondation de Rome, quatre cent seize ans. Ainsi, comme j'ai vu et que

j'ai parcouru ce pays, je puis affirmer que les Romains, au bout de quatre siècles, n'avaient conquis ou conservé que ce qui environne leur ville, c'est-à-dire les campagnes de Rome, qui sont maintenant désertes et incultes.

Lorsqu'on lit notre histoire, on voit que Clovis conquit en peu d'années, sur les Romains, alors très habiles dans l'art militaire, presque toute la Gaule; qu'à la seule bataille de Soissons, il vainquit les armées romaines commandées par Syagrius, et extermina un si grand nombre de soldats, que les Romains furent entièrement découragés et abandonnèrent toute la Gaule, pour ne plus jamais y rentrer, épouvantés de la valeur des Francs.

Sous la seconde race, nous voyons que Charlemagne fit la conquête de la plus grande partie de l'Europe, dans l'espace d'environ trente années.

Pour donner une idée précise de l'exagération des historiens latins, je vais inscrire ici les noms de quelques petits peuples auxquels ils donnaient le titre pompeux de nation; et je crois, d'après cet aperçu, que l'on pourra estimer la valeur de ce mot : je les cite sans ordre, tels que ma mémoire me les offre.

La nation de Pédum, les Ariciniens, Nomentains, Lucaniens, Vestiniens, Marses, Peligniens, Marucins, Tarentins, Bruttiens, Nolans, Napolitains, Palæpolitains, Apuliens, Èques, Ardéates, Volsques, Herniques, Fidénates, Étrusques, Véliternes, Privernates, Tusculans, Caudiens, Calatiens, Luceriens, Capouans, etc., etc.

Ne croirait-on pas que toute l'Europe est intéressée dans ces affaires? que l'assemblage de ces nations forme ensemble un nouveau monde? Nullement : en les voyant inscrites sur la carte géographique de l'Italie ancienne, l'étendue du pays que ces nations occupent, en y comprenant Rome et son territoire, formerait à peine une province de France.

Par conséquent il est clair que si au bout de six cents années les Romains ont subjugué ces peuples, leurs exploits ne sont pas brillans.

Une autre preuve de l'exagération de leurs historiens est celle-ci : Plusieurs d'entr'eux rapportent que sous la dictature de Mamercus Æmilius, les Romains livrèrent aux Fidénates un combat naval. Pour le coup, Tite-Live, le plus raisonnable des historiens latins, ne

pouvant supporter cette exagération, et voyant le ridicule d'un semblable combat livré dans l'intérieur des terres, à quatorze ou quinze lieues de la mer la plus proche, n'en peut tolérer le mensonge; il repousse ce fait, et ajoute ces paroles : « A moins, dit-il, que » l'on ne veuille appeler combat naval la ren» contre de quelques barques qui se dispu» tèrent le passage de la rivière, qui est fort » étroite de nos jours, et qui l'était encore » davantage autrefois.* » Et il avoue même qu'on avait la manie de tout exagérer de son temps.

Pour moi, j'ai vu et parcouru le pays des Fidénates, qui est près de l'ancienne Veïes, aujourd'hui Civita-Castellana, distante de Rome de six à sept lieues; et en effet j'ai reconnu que Tite-Live était judicieux en ce point. Ce pays est composé de plaines où il ne se rencontre ni lac ni fleuve : quelques petits ruisseaux y coulent en certains endroits; enfin il vaudrait autant dire que les Parisiens ont livré un combat naval sur la rivière des Gobelins,** que de dire que les Romains et les

* Tite-Live, liv. IV, parag. XXXIV.

** La rivière des Gobelins, qui va se jeter dans la

Fidénates se sont livré un pareil combat en ce pays.

On s'accoutume dès l'enfance à nommer Rome la maîtresse du monde, les Romains les vainqueurs de la terre : ces titres sont magnifiques, mais ils sont aussi emphatiques que mensongers. Les écoliers ont appris par cœur ces titres du peuple romain dans leurs poëtes et leurs historiens, et même dans beaucoup de rhéteurs modernes; et les hommes faits, quelque peu lettrés, l'entendent sans cesse répéter sur le théâtre, dans les vers pompeux de nos tragédies. Alors on finit, sans examen, par en être persuadé comme d'une vérité incontestable, et l'on meurt, de génération en génération, avec l'intime certitude que les Romains subjuguèrent toute la terre, et qu'ils la retinrent sous leur domination. Tel est l'effet du préjugé de l'éducation. Mais dépouillons le geai des ornemens qui lui sont étrangers.

La terre se compose de quatre parties, qui sont l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

Seine à Paris, a environ une toise de largeur sur une profondeur de deux pieds.

Examinons ce qu'il faut en rabattre à ces dominateurs de la terre : il faut d'abord retrancher à ces maîtres du monde, l'Afrique, la grande Asie, et l'Amérique qui n'est découverte que depuis trois siècles, et qui par conséquent était absolument inconnue aux Romains. Il ne reste donc plus à ces maîtres de l'univers que l'Europe, cette Europe qui est la plus petite des quatre parties de la terre; mais de cette Europe même il faut encore élaguer les contrées qui s'étendent depuis la mer Baltique jusqu'au pôle du Nord, et depuis cette mer jusqu'en Sibérie, vers l'Orient, ce qui comprend le royaume de Prusse, le Danemarck, la Suède et la Norvège d'une part, et de l'autre la Pologne et l'immense empire de toutes les Russies, aussi grand que le reste de l'Europe, et qui n'était pas plus connu des Romains que l'intérieur de l'Afrique.

Les Romains attaquèrent les peuples de la Germanie, qui forment à présent la Westphalie, la Bavière et la Souabe, la Suisse, la Bohême, l'Autriche et la Hongrie; mais les Romains ne pénétrèrent que jusque sur les bords du Rhin et aux environs de ce fleuve.

S'ils s'enfoncèrent jusque dans quelques pays qui avoisinent l'Elbe, ils en furent bientôt chassés ou exterminés. Le reste de l'Allemagne leur fut entièrement inconnu. Ainsi les Germains, que les armes romaines attaquèrent, étaient ceux qui habitent à présent l'Alsace, la Bavière et la Suisse. Dans ces pays, les armes de ces dominateurs de la terre n'eurent pas un grand succès; ils n'y pénétrèrent que pour éprouver de sanglantes défaites. Le consul Varus y perdit la vie avec toute son armée; et malgré les efforts que fait Tacite pour établir la renommée du neveu de Tibère en haine de l'oncle, et pour louanger ce neveu qu'il nous représente comme illustre; malgré même le titre de *Germanicus*, plus pompeux que mérité, il est évident, par les récits de Tacite lui-même, que ce Germanicus fut défait deux ou trois fois par Arminius à la tête de ses Germains, et contraint de ramener les débris de ses légions en Italie.

Toutes les fois que les Romains ont trouvé de la résistance chez les nations belliqueuses, ils n'ont éprouvé que des défaites; aussi la perfidie et la trahison étaient leurs armes favorites, et celles qui leur réussissaient mieux

que les armes des braves. Semer la dissension dans les royaumes, corrompre l'esprit et le cœur du fils d'un roi pour jeter le trouble parmi la famille et par conséquent dans l'État, se faire donner ou extorquer par la ruse des testamens, les états des princes qu'ils protégeaient, au détriment des héritiers légitimes, voilà les moyens dont se sont servi les Romains pour régenter les peuples qui les avoisinaient.

Les Gaulois, Pyrrhus, Annibal, Xantippe, général grec pour les Carthaginois, qui détruisit l'armée romaine commandée par Régulus qu'il fit prisonnier avec quinze mille des siens, après lui en avoir tué trente mille; Mithridate * dans l'Asie-Mineure, Arminius dans la Germanie, font bien voir que les Romains leur étaient bien inférieurs en bravoure et même en science militaire, et qu'ils ne pouvaient espérer de paix qu'en semant la dissension et les assassinats, pour parvenir à

* Ce roi vainquit les Romains commandés en divers temps par Sylla, Lucullus et Pompée, et leur prit l'Asie-Mineure, la Macédoine et la Grèce; mais trahi par ses deux fils Macharès et Pharnace, que les Romains corrompirent, il succomba glorieusement.

exercer sur les peuples une espèce d'autorité passagère.

Leurs armées ne furent pas seulement battues et mises en fuite par les Germains nos ancêtres, mais, à plusieurs reprises, entièrement exterminées, sans qu'il en échappât un seul; chefs et soldats romains, tout fut anéanti; jamais les Romains ne purent donc imposer de tributs aux peuples de l'Allemagne, c'est-à-dire aux Germains.

Que restera-t-il donc de la seule Europe à ces dominateurs de l'univers? le voici : l'Italie, la Gaule, l'Espagne, l'Angleterre et la Grèce; en outre, quelques points sur les bords de la Méditerranée, de cette mer qui baigne les côtes de l'Italie, où ils détruisirent par trahison la ville de Carthage, située sur les confins de l'Afrique.

Mais la Gaule et quelques provinces d'Angleterre ne firent que leur payer des tributs sans reconnaître leur domination. Et quant à l'Espagne, autrefois appelée l'Ibérie, les Romains ne purent jamais la subjuguer; ils ne s'emparèrent que de deux ou trois provinces qui avoisinent les Pyrénées; elles sont à présent la Galice, la Biscaye et la Catalogne,

dont ils furent bientôt chassés par les Goths, qui firent la conquête de l'Espagne tout entière.

Ainsi la vérité est que les Romains, à qui l'on donne sans réflexion et par habitude ou par ignorance le titre emphatique de maîtres et dominateurs de la terre, ne possédèrent jamais que l'Italie et une partie des îles de la Grèce. Ils rendirent tributaires, pendant quelque temps, la Gaule, la Palestine et la faible Égypte, et voilà à quoi se réduisent leurs exploits si vantés. Les titres ampoulés que leurs poètes et leurs historiens leur donnent, se perpétuent parmi nous, parce que l'on n'étudie dans les colléges que les poètes et les historiens romains : c'est la seule source de leur grande renommée. Nous négligeons notre propre gloire pour paraître savoir le latin; nous usons notre temps à apprendre des mots, et nous négligeons les pensées; nous consumons notre jeunesse à étudier l'idolâtrie, et nous oublions, nous ignorons que nous sommes chrétiens; nous admirons les Romains sur les théâtres, dans les tableaux, les sculptures, et nous foulons aux pieds avec dédain la gloire des Français et de leurs ancêtres : c'est là ce que l'on appelle instruire la jeu-

nesse!!! Je ne m'étonne plus que nos plus grands hommes n'eussent point fait d'études; ils étaient des ignorans peut-être !... Si l'on appelle instruction, connaître ce que l'on peut ignorer, et ignorer ce que l'on doit savoir, à ce titre ils étaient des ignorans, mais ils étaient des héros! Et à choisir entre pédant et illustre, je ne balancerais pas; je suis même persuadé qu'il n'est personne qui ne préfère la célébrité d'avoir bien servi sa patrie, à celle de savant latiniste. *

S'il s'agit de conquêtes, quel titre faudra-t-il donc accorder à Charlemagne, qui, dans l'espace de trente ans, à la tête de ses Français, se rendit maître de presque toute la Germanie jusqu'à la mer Baltique, par ses

* Il est remarquable que la plupart des célèbres militaires français qui, pendant le cours de notre révolution, ont rendu, par l'éclat de leurs victoires, cette révolution moins odieuse, et qui ont rétabli l'ordre, étaient des hommes presque sans instruction de collége; et qu'au contraire ceux qui ont fomenté la révolution, bouleversé l'État et renversé le trône, étaient tous des gens lettrés. L'épouvantable Robespierre avait été dans sa jeunesse l'un des meilleurs écoliers du collége de Louis-le-Grand.

victoires continuelles, victoires qu'il remporta sur les peuples qui avaient exterminé les légions romaines. Charlemagne fut empereur d'Occident, roi des Français, roi d'Italie; il conquit une partie de l'Espagne et chassa les Sarrasins de toute la France et d'une grande partie de l'Ibérie.

Quelle pompeuse qualification faudrait-il donc donner à Charles-Quint, qui tenait son sceptre étendu sur l'Espagne, une partie de l'Allemagne, de l'Italie, des côtes de l'Afrique, et sur un nouveau monde presqu'aussi vaste que les trois autres parties du monde connu jusqu'à la découverte de Colomb; ce qui fit dire avec raison que le soleil ne se couchait plus sur ses états : empire immense que le ciel réservait à la race sainte de nos rois, aux descendans de notre immortel saint Louis; juste et brillante récompense de sa piété, de sa valeur, de son humanité, de sa justice et de son zèle pour la défense de la Foi.

Arrêtons un instant nos regards sur l'époque où nous vivons; car enfin il faut bien en parler quelquefois, et dépouiller les lambeaux de l'école pour nous revêtir de nos propres lauriers. Dans quelque position qu'il se soit

trouvé, le Français n'a jamais dégénéré de son antique valeur. Les armées françaises, sous Napoléon Buonaparte et sous nos généraux, ont soumis plus de pays, battu des nations plus savantes dans l'art de la guerre et plus remplies de bravoure que celles que les Romains combattaient, et cela dans l'espace de douze ou quinze années. Les Romains n'en firent pas plus dans l'espace de mille ou onze cents ans; et cependant on prône sans cesse à la jeunesse française la grandeur et les exploits des Romains; on les leur représente comme supérieurs à nous, à tous les peuples modernes! Il faut que les Français sachent le latin aux dépens de la vérité et de la gloire de leur patrie; ils n'apprennent leur langue (l'une des plus belles qui se soient parlé sur la terre) que dans les momens perdus, délaissés par le dédain du pédantisme; ils n'étudient l'histoire de leurs grands hommes qu'en cachette, en se privant ou du sommeil, ou des amusemens de leur âge. Enfin, en supposant que l'on veuille imiter les Romains, on fait le contraire de ce qu'ils faisaient assurément; car je ne pense pas qu'à Rome on enseignât aux enfans à ado-

rer la gloire des nations étrangères et disparues de dessus le globe, en leur laissant dédaigner leur pays, sous prétexte d'apprendre aux jeunes citoyens romains la langue de ces peuples, ils se contentaient du langage de leurs ancêtres et n'admiraient que les grands hommes de leur patrie. On doit réfléchir que le temps consumé à s'instruire de choses inutiles, est perdu pour soi-même et pour son pays.

Revenons à la ruse des historiens latins pour faire valoir de petits exploits; je n'en citerai que peu d'exemples qui pourront donner une idée et la mesure de cette prétendue intrépidité des soldats de Rome.

Dans mon voyage en Italie j'ai passé le Ciminus, montagne peu distante de Viterbe; on l'aperçoit vers la gauche en sortant de cette ville pour aller à Rome, qui n'en est qu'à douze lieues. * Cette montagne est couverte de forêts ainsi que les vallées qui l'environnent; on nommait, du temps des Romains, cette forêt *Ciminia.*

* Voyez Mont Cimino près de Viterbe, lettre v[e]., pag. 279, tom. 1[er].

Depuis la fondation de Rome il s'était écoulé quatre cent quarante-cinq ans, et les Romains n'avaient pas encore osé pénétrer jusque-là, c'est-à-dire à douze lieues de Rome. Cependant, à entendre Tite-Live, on croirait que les Romains étaient déjà maîtres de la moitié du monde, et que, dans cette expédition mémorable, ils allaient s'égarer dans les déserts d'un nouveau monde inconnu jusqu'alors à tous les peuples de notre hémisphère; il s'exprime ainsi : « La forêt Ci-
» minienne était alors plus impénétrable que
» ne l'étaient, dans ces derniers temps, les
» forêts de la Germanie. Jusque-là aucun
» marchand même ne s'y était hasardé; dans
» toute notre armée, il n'y avait guère que le
» général qui eût l'audace de vouloir y péné-
» trer!!! etc. » *

Après une longue et éloquente description des difficultés que les Romains devaient rencontrer dans ces pays perdus, situés à douze lieues de Rome, et après quatre cent quarante-cinq années de conquêtes, il nous raconte que les Romains s'y décidèrent enfin, et même

* Tite-Live, liv. IX, parag. XXXVI.

qu'ils y firent quelques exploits qui sont ceux-ci : « Ils enlevèrent des bestiaux à quelques » paysans étrusques, puis massacrèrent ces » paysans parce qu'ils venaient les réclamer. » Et aussitôt le général Fabius envoye porter à Rome la nouvelle d'un triomphe : *nuncii victoriæ romam revertuntur*.

Une autre fois, si un Romain se sent le courage et l'audace de livrer un combat singulier à un Gaulois, il faut qu'un corbeau officieux arrive tout exprès, par un miracle, pour aveugler le Gaulois, apparemment afin de faciliter la victoire à cet audacieux Romain du nom de Valérius, qui prit le surnom de Corvus en l'honneur et par reconnaissance pour ce corbeau protecteur. *

Et voilà les niaiseries dont on occupe la jeunesse française pendant dix années, afin de leur faire admirer les Romains et dédaigner leurs compatriotes.

Ces exagérations et mensonges n'ont pas besoin de commentaires ; c'est ainsi qu'est écrite l'histoire romaine. Enfin, ce n'est qu'à force de sacrifices aux dieux, de superstitions

* Tite-Live, liv. VII, parag. XXVI.

souvent cruelles, d'oracles, d'auspices, d'imprécations, que l'on parvient à animer le courage de ces Romains pour leur faire exécuter de si merveilleux exploits.

Je veux offrir à mon lecteur un parallèle de la simplicité de nos historiens modernes qui rapportent les actions les plus étonnantes comme les plus héroïques de nos guerriers, de la manière la plus succincte, afin qu'il puisse apprécier la modestie des modernes en racontant des exploits inouïs.

On lit dans Solis, qui a écrit la Conquête du Mexique par Fernand Cortès, que lorsque ce général eut débarqué à la Vera-Cruz (nom qu'il donna à cet endroit de son débarquement), accompagné de cinq à six cents hommes, qu'afin d'ôter à ses soldats tout espoir de retraite, il fit couler à fond ses vaisseaux dans le port même. « Cortès, dit l'historien, prit la résolution de se défaire de sa » flotte en mettant ses vaisseaux en pièces, » afin de s'assurer par cette voie de tous ses » soldats, et de les obliger à vaincre ou à » mourir avec lui....., etc.* » C'est peut-être

* Solis, tom. Ier., pag. 251.

l'action la plus hardie qui ait été exécutée par les hommes ; car si l'on songe à la position où Cortès se trouvait avec une poignée de soldats, sans ressource, dans un pays immense et inconnu, sans espoir de secours, au milieu de nations nombreuses et barbares, redoutables par la férocité de leurs mœurs, gens qui dévoraient leurs prisonniers; et Cortès ayant pour ennemi le plus puissant et le plus terrible des potentats du Nouveau-Monde, Montézuma, qui, à son avènement à la couronne, fit trente mille prisonniers de guerre qu'il livra à la voracité de ses sujets, * on sera obligé de porter au plus haut degré de gloire cette mémorable action, qui fut couronnée du succès.

Cependant Solis fait moins d'étalage pour cet héroïsme de Cortès, que Tite-Live pour

* Il était d'usage parmi ces peuples idolâtres, que les empereurs du Mexique, à leur avènement à la couronne, fissent la guerre aux nations qui environnaient leurs états; les prisonniers qui tombaient entre leurs mains pendant la guerre, étaient livrés aux peuples du Mexique ; et dans des festins et des fêtes ils se repaissaient de la chair de leurs ennemis. (*Voyez* Herrera, tom. III, pag. 168.)

l'entrée des Romains dans une forêt sise à douze lieues de Rome, qui comptait quatre cent quarante-cinq ans d'antiquité et d'exploits depuis sa fondation.

Ceci n'est qu'un exemple, nos historiens modernes en sont pleins. Si l'on réfléchit à la hardiesse, à la constance, à l'intrépidité de Christophe Colomb, à la navigation effrayante de Magellan, aux épouvantables tempêtes où Vasco de Gama fut exposé pour doubler le cap de Bonne-Espérance, on pourra voir quelle supériorité de talens et de bravoure les modernes ont sur les anciens.

Enfin nous voulons que nos historiens disent simplement la vérité des faits, et nous n'estimons pas un récit qui n'est qu'une apologie au lieu d'une histoire. Les historiens latins sont bien éloignés de ce caractère de vérité : ce sont pour ainsi dire des romans politiques que leurs histoires. Ils passent légèrement sur les défaites des Romains; tantôt, c'est la nuit ou un orage qui fait cesser le combat : cela veut dire que les Romains n'ont pu vaincre l'ennemi; tantôt, le discours du consul fait une telle impression sur l'esprit des soldats, qu'ils jurent tous de mourir à leur

poste : ceci est un tour adroit pour cacher une défaite ; ou bien il faut suspendre la guerre pour envoyer à Rome prendre de nouveaux auspices ; c'est encore un moyen de passer sous silence des événemens qui seraient à la honte des Romains. Enfin beaucoup d'autres petits artifices oratoires que l'on peut se permettre dans des poëmes, mais nullement dans une histoire, où rien ne doit être dissimulé pour l'instruction de la postérité.

Nos historiens rapportent les faits simplement, sans emphase, sans figures de rhétorique ; c'est pourquoi nos histoires, quoique plus instructives, sont moins brillantes que nos exploits ; tandis que les exploits des Romains sont moins éclatans que leurs histoires. Telles sont en partie les causes de cette grande renommée du peuple romain.

Cependant il est à observer que nos pères n'avaient pas les mêmes idées que nous sur les mérites du peuple romain ; ils ne jugeaient pas de leur gloire sur des pièces de théâtre et sur des amplifications de collége ; mais ils asseyaient leur jugement sur la lecture approfondie et méditée de leurs meilleurs historiens ; ils comparaient avec équité les actions

des Romains et les exploits des modernes, et ils accordaient la palme à ces derniers. Je citerai, pour appuyer mon sentiment, un ancien auteur dont le langage quoique vieilli, est estimable sous le rapport du jugement solide et éclairé qu'il nous expose :

« Ceux qui ont escrit l'histoire romaine
» semblent, que nous peignent les enfans de
» Romule, avoir été les plus justes seigneurs
» qui jamais furent au monde, et que leurs
» usurpations estoient loisibles et leurs saisies
» du tout équitables : et cecy pour autant que
» *la pluspart des terres par eux comman-*
» *dées leur venoient ou par loix testamen-*
» *taires, ou par autre sorte et voie de dona-*
» *tion.* Mais s'ils ont été loyaux à ceux des-
» quels ils avoient ces présens, il est en ques-
» tion, et faut que nous voyons si le droit
» leur demeure et s'ils sont les fidelles enfans
» de ceux qui leur ont fait de si belles dona-
» tions. Or, ne veux-je pas m'arrêter sur
» l'ingratitude des particuliers qui ont mal
» recogneu les bienfaits receus, et ont pour-
» suivi la ruine de ceux qui les avoient nom-
» mez leurs héritiers, desquels je suis sûr
» que l'histoire me fourniroit un grand nom-

» bre; mais il me convient attacher au public
» d'autant que cette république de Rome a
» esté estimée (comme dit est) la plus juste,
» plus sainte et mieux policée du monde. On
» sait bien que les rois bythiniens firent ce
» peuple héritier de leur royaume, et toute-
» fois l'histoire fait foy des desfiances des
» Romains contre ces princes, et combien ils
» les tenoyent de court, quoyque les autres
» n'oubliassent aucun devoir pour se main-
» tenir en leur bonne grâce. Je ne veux met-
» tre en compte *avec quelles ruses le sénat*
» *romain s'est fait seigneur de tant de terres*
» en privant ceux qui, portans sa querelle,
» relevoyent leurs seigneuries d'eux et s'en
» disoient bénéficiaires; et comme ils firent
» *mourir cauteleusement un bon nombre de*
» *seigneurs*, tant en Gaule qu'en Espagne et
» Grande-Bretaigne, non pour faute et tra-
» hison qu'ils eussent commises, mais *leur*
» *imposant faux crimes*, afin de s'assurer à
» l'advenir *et d'être seuls seigneurs* de ces
» amples et grandes seigneuries : et cepen-
» dant si vous lisez leurs escrits, *les offencez*
» *auront le tort, et les tourmenteurs si armés*
» *de raisons*, que si ne sçavez le droit de

» l'autre partie, vous jugerez que les Romains
» n'ont rien fait *qui ne soit très équitable.*
» Toutefois ceste nation a de tout temps été
» *si fine et rusée et tant adonnée à nuire à*
» *chacun*, qu'il n'y eut presque coin au monde
» qui ne se ressenty de ses *violences* et *ty-*
» *rannies;* et c'est pourquoy un bon évesque
» de Chartres, nommé Jean de Salisbery,
» parlant des abus des courtisans, il met en
» jeu l'origine des Romains et quel fut celuy
» qu'ils se vantent avoir pour fondateur et
» père, disant ainsi : *OEnée enfin trouva*
» *l'Italie qu'il avoit cherchée, l'y ayant été*
» *promise par les oracles, en laquelle il posa*
» *le siége et demeure non aux dieux, mais*
» *des diables, y semant les grains d'où sont*
» *sortis les Romains, à sçavoir en un jardin*
» *aux malins esprits fort agréable. Donc si,*
» *de ce terroir sort et est produit un genre*
» *de fruit venimeux, rebelle et impie envers*
» *Dieu, cruel aux hommes, persécuteurs*
» *des saints, infidelle, parjure, corrompu en*
» *mœurs, arrogant, souillé d'avarice et in-*
» *signement lascif et voluptueux, il ne faut*
» *s'en esbahir, puisqu'il est ainsi que leur*
» *père Mars a été estimé tel, etc., etc.........*

———

» Quiconque feuilletera l'histoire romaine,
» dès le temps que Rome fut bâtie, il verra
» que les Romains ont surmonté toutes au-
» tres nations en ambition et avarice, et que
» pour la rassasier ils ont, par divers moyens,
» tourmens, guerres, séditions et menées
» sourdes, tourmenté et renversé tout, etc....
» Quant à leurs lois et ordonnances, les chefs
» des romulides ont fait des édits *plus ser-*
» *vant à leur convoitise qu'au bien et au*
» *salut public*, et se sont donné des droits
» et prérogatives contre toute reigle et raison
» naturelle, sous l'aveu desquels ils ont fait
» des injustices si grandes, qu'il ne faut point
» s'étonner si *les nations libres et généreuses*
» détestoient leur seigneurie, *et si les peuples*
» *vertueux* fuyoient d'avoir leur accoin-
» tance, etc., etc...... *

On voit par-là l'estime que nos pères portaient aux Romains : si l'on est grand lorsque l'on est méprisable à ce point, nous devons laisser cette grandeur aux admirateurs modernes des Romains ; mais tout homme vertueux et brave marchera sur les traces des

* Sommaire, *Hist. trag. Belle-Foret.*

ennemis de ce peuple contre ses imitateurs, pour les combattre et les anéantir, les ayant en horreur comme des barbares et des tyrans! Que penser de l'éducation publique lorsque sa base, son essence est l'esprit des Romains que l'on fait puiser dans leurs écrits à la jeunesse chrétienne et aux descendans des Francs-Germains? Toutes les raisons que l'on peut alléguer pour imbiber leurs âmes de ces poisons, sont mauvaises, absurdes, et la seule et véritable, est une stupide et aveugle routine.

CHAPITRE VII.

PERFIDIE DE BRUTUS ENVERS COLLATIN.

Brutus fait exiler Collatin, menaçant de confisquer tous ses biens. (Lettre viii, pag. 154.)

Collatin fut tellement forcé de sortir de Rome malgré lui, que Tite-Live ne peut le dissimuler et s'exprime ainsi : *Timens consul (Collatinus), ne postmodum privato sibi eadem illa, cum bonorum amissione additâ que aliâ insuper ignominiâ, acciderent, abdicavit se consulatu;* c'est-à-dire : « Le con-» sul (Collatin), craignant que s'il attendait » l'expiration de sa magistrature, on n'em-» ployât la contrainte; qu'il n'eût à essuyer » de plus la confiscation de ses biens, et » d'autres traitemens ignominieux, se déter-» mina à abdiquer le consulat. * »

Il est faux, comme l'ajoute Rollin, que le peuple l'ait gratifié de vingt talens, et que Brutus lui en ait donné cinq de son propre

* Tite-Live, liv. ii, parag. ii.

bien; Tite-Live n'en parle point, et aucun historien latin véridique ne l'a dit: au reste, cette espèce de palliatif au déshonneur de Brutus, tourne contre lui-même, car il n'eût été généreux que du bien d'autrui, ayant spolié les biens des Tarquins; Brutus n'aurait donc fait à Collatin Tarquin qu'une légère restitution d'un bien volé à sa famille, pour faire un pont d'or à ce Collatin et l'engager à la retraite.

Pour le dire en passant, ce n'est pas la seule erreur du professeur Rollin, dans son zèle pour l'antiquité païenne; on pourrait en signaler beaucoup d'autres. Il est à regretter qu'un homme aussi laborieux que Rollin se soit donné tant de peines inutiles pour écrire l'histoire ancienne; car aussi long-temps que les historiens originaux seront en notre pouvoir, tout homme de goût devra les préférer aux amplifications du rhéteur moderne. Hérodote, Thucydide, Plutarque, Xénophon, Diodore de Sicile, Tite-Live, Tacite, Salluste, Quinte-Curce, voilà les historiens qu'il faut lire pour bien connaître l'antiquité; si Rollin avait employé son temps à écrire l'histoire des modernes, ses travaux eussent été profitables à la postérité et plus glorieux pour lui-même.

CHAPITRE VIII.

INJUSTE SPOLIATION DES BIENS DES TARQUINS.

Pour les empêcher de songer de nouveau à rappeler leur roi. (Lettre viii, pag. 157.)

On a dit que Tarquin était usurpateur, et que par conséquent Brutus avait pu user du même droit pour le faire chasser. Il ne s'agit point ici de discuter sur l'usurpation des uns et des autres, mais uniquement de savoir si le républicain Brutus affranchit son pays du joug de la tyrannie.

Or, comme après l'expulsion de Tarquin, il s'éleva dans Rome autant de tyrans qu'il y avait de sénateurs, et que le peuple, sous ces tyrans, fut bien plus malheureux que sous le règne des rois, je conclus que Brutus n'affranchit nullement Rome et le peuple romain de la tyrannie.

Au reste, Brutus était lui-même Tarquin; il était donc absurde à lui de crier à l'usurpation, puisqu'il était usurpateur lui-même, par

le sang et par le fait. Quant à l'hérédité, on sait parfaitement que les rois à Rome ne montaient point sur le trône par droit de naissance, mais par l'élection du peuple et du sénat. Il faudrait n'avoir pas ouvert Tite-Live pour ne pas le savoir. Numa Pompilius, étranger à Rome, fut élu par le sénat; Tullus Hostilius, qui ne lui était point parent, fut élu par le peuple; Tarquin-l'Ancien, d'origine grecque, fut élu par le peuple; Servius Tullius, esclave de Tarquin-l'Ancien, fut élu par Tanaquil sa femme, et cette élection ne fut ratifiée que par le sénat; enfin Tarquin-le-Superbe, fils de Tarquin-l'Ancien, selon Tite-Live, se mit à la place de Servius Tullius que le peuple n'avait point élu; et si on lui reproche la violence, c'était avec le consentement du peuple qu'il en avait agi ainsi contre Servius Tullius que le peuple n'avait point élu. D'ailleurs, comme le crime et la violence sont communs à tous les Romains, il faut les reprocher à tous.

Depuis Romulus jusqu'à Tarquin-le-Superbe, il n'y a que Numa Pompilius qui soit mort sans avoir été assassiné. L'histoire de la république romaine et de l'empire, est un

tissu de violences, d'injustices, d'assassinats, de proscriptions et de massacres.

Quant aux biens des Tarquins que Brutus confisqua, il n'eut pas le prétexte de dire que Tarquin les avait usurpés, car « les Tarquins, » originaires de Corinthe, vinrent, dit Tite-» Live, s'établir en Italie avec une fortune » si considérable, qu'elle leur facilita par la » suite le chemin au trône. » Ainsi l'on dépouilla cette famille de ses biens qui lui appartenaient en propre, et sur lesquels les Romains n'avaient aucun droit, que par celui de la violence et du pillage. C'est ce qu'ont fait, à son exemple, tous les républicains modernes : ils commencent par le meurtre et finissent par le pillage; nous en avons été les témoins.

CHAPITRE IX.

MISÈRE DU PEUPLE ROMAIN SOUS LE JOUG RÉPUBLICAIN.

La famine dépeuplait Rome. (LETTRE VIII, pag. 261.)

En l'année 315 de Rome, au temps de la république, pendant que les plébéiens s'étaient retirés sur le mont Aventin, pour se délivrer des vexations et des cruautés des patriciens, tous les fléaux se déchaînèrent sur la république. Tite-Live rapporte ainsi cet événement : « Tout menaça Rome, les périls et les » calamités de tous genres, les séditions, la » famine : il ne manqua que la guerre étran- » gère, et si ce dernier fléau eût appesanti sur » nous le poids de tous les autres, tous les » dieux ensemble auraient eu peine à sauver » Rome : *Vix ope deorum omnium sisti po-* » *tuisset*. Nos maux, ajoute-t-il, commencè- » rent par la famine ; le peuple ne pouvant » s'arracher des assemblées populaires, né- » gligeait la culture des champs. Les patri- » ciens s'en prenaient à la paresse du peu-

» ple, les tribuns à la perfidie et à la négligence » des consuls, etc.; enfin le désespoir monta » à un si haut degré, que beaucoup de gens » du peuple, perdant tout espoir, plutôt que » de prolonger leurs souffrances avec leur » vie, prirent le parti de s'envelopper la tête » et de se précipiter dans le Tibre : *capitibus* » *obvolutis se in Tiberim præcipitaverunt.* » Tels sont les effets de l'anarchie; et l'on a osé nous présenter le gouvernement de la république romaine comme un modèle à suivre? Quelle folie! quelle mauvaise foi!

C'est en ce temps que Mélius, ayant distribué du blé au peuple, fut accusé d'aspirer à la tyrannie, et qu'il eut la tête tranchée par Servius Ahala, général de la cavalerie, sans procès et sans jugement. *

* Tite-Live, liv. IV, parag. XII et XIII.

CHAPITRE X.

ERREUR ACCRÉDITÉE PAR MONTESQUIEU, RÉFUTÉE PAR L'HISTOIRE MÊME DES ROMAINS.

Les maladies pestilentielles dépeuplaient Rome.
(LETTRE VIII, pag. 161.)

IL faut que Montesquieu ait écrit d'imagination, quand il nous affirme que les Romains n'étaient point sujets aux maladies: « Des hommes si endurcis étaient ordinaire- » ment sains; on ne remarque pas dans les » auteurs que les armées romaines périssent » beaucoup par les maladies comme celles » des modernes.* »

Si l'on veut parcourir les annales de Tite-Live, on trouvera, dans l'espace de moins de cinquante ans, neuf pestes qui ravagèrent la ville de Rome, la campagne et les armées; j'en indique ici quelques-unes, car il serait trop long de mentionner toutes celles qui ont ravagé les armées romaines; il suffit de dire

* *Grandeur des Romains*, chap. II, pag. 24.

qu'il ne se passe pas deux ans que les historiens romains ne fassent mention d'une peste sur les hommes et les animaux.

J'indique les pages de l'historien Tite-Live :

Peste...............	Liv. IV,	parag. XXI.
Autre peste.........	*Ibid.*	parag. XXV.
Autre peste.........	*Ibid.*	parag. XXX.
Autre peste.........	Liv. V,	parag. XIII.
Autre peste.........	*Ibid.*	parag. XXXI.
Autre peste.........	*Ibid.*	parag. XXXII.
Autre peste.........	Liv. VI,	parag. XX.
Autre peste.........	Liv. VIII,	parag. XVII.
Autre peste.........	Liv. IX,	parag. XXVIII.*

Montesquieu a donc avancé une erreur en affirmant que les Romains n'étaient point sujets aux maladies pestilentielles comme les modernes; mais il paraît que c'était un parti pris dans le XVIIIe. siècle, de tout admirer dans les Romains, de faire leur apologie sous tous les rapports, enfin de les trouver parfaits en tout, dût-on employer même l'imposture en violant la vérité historique qui nous avait été transmise par les écrivains de leur nation.

Pour apaiser ces pestes, Tite-Live nous

* *Voy.* Tite-Live.

donne même la méthode usitée alors. « On » couchait sur des lits les statues d'Apollon, » de Latone, de Diane, d'Hercule, de Mer» cure et de Neptune, et on leur servait gra» vement, pendant huit jours, des festins » splendides. » A la vérité il ne dit rien sur l'efficacité du spécifique.

Ainsi nous devons rabattre beaucoup sur la prétendue forte santé de corps et même d'esprit de ces anciens Romains ; et en cela, comme en beaucoup d'autres choses, quoique puisse penser Montesquieu et tous les prôneurs des Romains, je me trouve heureux d'être né en France, puisque nous n'y éprouvons pas ces fléaux destructeurs si communément.

CHAPITRE XI.

ROME LIVRÉE A L'ANARCHIE SOUS LA RÉPUBLIQUE.

La force des poumons et celle du bras décidèrent souvent des lois les plus importantes.
(LETTRE VIII, pag. 161.)

DANS l'année de Rome 294, un Sabin, nommé Herdonius, appela les esclaves à la liberté, suivant en cela l'esprit républicain, qui s'arme toujours de ce spécieux prétexte. Il s'empara du Capitole. « Bientôt, dit Tite-» Live, les citoyens qui gardaient le Capi-» tole se sauvent dans le Forum, tout épou-» vantés; on n'entendait que ces mots : *Ad* » *arma! hostes in urbe sunt!* » Cependant la frayeur avait paralysé le peuple, aussi bien que la haine qu'il portait au sénat; et la mauvaise volonté des plébéiens, en haine des patriciens, les retenait dans le repos; « car, » ajoute Tite-Live, ils étaient à tel point sus-» pects aux patriciens, que *consules et ar-* » *mare plebem, et inermem pati timebant.* » C'est-à-dire que les consuls craignaient d'ar-

mer le peuple (car notez que les Romains n'avaient d'armes que celles qu'on leur distribuait quand il fallait combattre), et de le laisser sans armes. Cependant : *Servos ad libertatem Herdonius ex Capitolio vocabat.* Herdonius criait : « Qu'il avait pris en main » la cause de tous les malheureux; qu'il ra- » menait les exilés que les violences des pa- » triciens avaient chassés de la patrie, etc. » Le danger était imminent; néanmoins la méfiance des sénateurs était aussi grande que le péril, car malgré leurs craintes on distribua des armes, mais avec ménagement. *Dant tamen arma, non vulgò.* *

Si ce n'est pas là une anarchie complète, je ne sais pas ce que l'on peut appeler anarchie; et c'est presque toujours la position sociale de Rome et de ses républicains.

* Tite-Live, liv. III, parag. XV.

CHAPITRE XII.

LES ROMAINS PLUS INJUSTES ET RUSÉS QUE BRAVES ET AUDACIEUX.

Des guerriers fiers, audacieux et terribles au dehors. (*Montesquieu.*)

(Lettre VIII, pag. 163.)

Quand on lit l'histoire des Romains dans leurs historiens latins, et surtout dans Tite-Live et Tacite, on est bien étonné de voir les Romains transformés, par les commentateurs modernes, en guerriers fiers, audacieux et terribles.

C'est par trop abuser de la bonne foi et de l'ignorance de ceux qui n'ont pas le temps de s'instruire. La plupart des exploits des Romains se réduisent à des combats où ils furent presque toujours défaits par leurs ennemis, et ils n'en triomphèrent, après des siècles, que par des trahisons. La politique romaine fut la source de leur influence sur les peuples qu'ils mirent sous leur protection, et ils n'ont jamais pu soumettre les nations par la voie

des armes, sans trahison. C'est toujours par la ruse et la politique, et par les assassinats, qu'ils ont réussi. La plupart de leurs combats sont la honte de la valeur et le triomphe de la perfidie. Le traité qu'ils firent avec Jugurtha, roi de Numidie, en est une preuve non équivoque. Ce roi avait fait prisonnière toute l'armée romaine, et il eut la générosité de les renvoyer en liberté, sur la foi d'un traité de paix. Aussitôt après, Rome employa ces mêmes soldats à combattre le généreux prince qui leur avait accordé la vie et la liberté. Quelque temps après, Jugurtha fut livré aux Romains, et le sénat, pour récompenser sa générosité envers les prisonniers romains, le fit mourir de faim dans une prison de Rome. Numance éprouva la même tromperie de la part de la république : vingt mille Romains furent réduits par les Numantins à mourir par la famine, ou à demander la paix. Lorsque cette paix fut signée, et les prisonniers remis en liberté, le sénat ne reconnut point le traité, et fit recommencer la guerre par les mêmes hommes qui devaient la vie et la liberté aux Numantins. Les Samnites, les Lusitaniens et les peuples de la Corse éprouvèrent

les mêmes infidélités de la part des Romains. Enfin, malgré le traité qu'ils firent avec les Carthaginois, où il avait été stipulé de conserver la ville, ils ruinèrent cette ville par le fer et la flamme, prétextant que le mot employé dans le langage latin, signifiait *cité*, et non pas *ville*. Jamais on ne vit un peuple plus lâche dans les combats, plus perfide dans les traités. C'est donc par la trahison et les massacres que les Romains s'agrandirent, et il est ridicule, insultant, anti-national, de présenter à un peuple aussi généreux, aussi brave que le peuple français, qui, même après avoir vaillamment combattu, après avoir éprouvé des revers de fortune au prix de son sang, s'écrie avec l'un de ses rois : « Tout est » perdu, fors l'honneur; » il est, dis-je, insensé de présenter ce peuple romain comme un modèle aux nations modernes, et de vouloir engager des Français à rechercher toute l'ignominie de la grandeur romaine.

Les exemples sont plus frappans : je veux donc mettre en parallèle deux grandes défaites, l'une essuyée par les Français, l'autre par les Romains, et l'on jugera de la valeur et de la générosité des deux peuples.

François Ier., roi de France, eut le malheur d'être vaincu à Pavie; la cause de sa défaite fut la défection des troupes mercenaires, et l'imprudence de Bonnivet, son favori, qui voulut livrer bataille contre l'avis du conseil. Cependant, dans cette disgrâce de fortune, le grand roi, secondé par toute sa noblesse, combattit avec une valeur sans égale. Un nombre effrayant de grands hommes de guerre y périt, entre autres le fameux Bayard, ainsi que Louis d'Ars, Bussi d'Amboise, Clermont-Tonnerre, Saint-Pol, le maréchal de Foix, Bonnivet, le duc d'Alençon et beaucoup d'autres des plus célèbres de leur temps; le nombre des soldats tués fut en proportion de leurs chefs.

Au milieu du carnage on trouva le roi de France renversé de son cheval, mais debout et combattant toujours ceux qui voulaient le faire prisonnier; il s'était fait un rempart des cadavres ennemis que son bras formidable avait étendus à ses pieds. Son cheval ayant été abattu et tué sous lui, le terrible monarque, couvert de sang, avait reçu deux larges blessures d'où le sien jaillissait à grands flots; cependant il combattait encore tel qu'un lion, sans

vouloir se rendre; enfin ce fut Lannoy, vice-roi et fameux général pour Charles-Quint, auquel le grand roi voulut remettre son épée et se rendre prisonnier. Lannoy, admirant la valeur intrépide du monarque, mit un genou en terre pour recevoir cette épée si terrible; il la baisa, et rendit la sienne entre les mains du héros, disant : « Qu'un si vaillant guerrier » ne devait pas rester sans armes. »

Le roi prisonnier fut emmené, mais en triomphe, par les ennemis qui l'avaient vaincu; il semblait, disent les historiens, que ce fût lui qui fût le vainqueur, tant on avait conçu d'estime pour son courage et sa grandeur d'âme. Jamais journée ne fut plus désastreuse pour les Français, et en même temps si glorieuse pour leur valeur.

Voici maintenant l'une des défaites les plus complètes qu'aient éprouvées les Romains, et telle fut leur conduite, au temps où ils passèrent sous les Fourches Caudines. *

Les Samnites, voisins des Romains, leur faisaient la guerre pour défendre leur pays, que ceux-ci voulaient envahir. L'armée romaine

* Tite-Live, liv. IX, parag. II et suiv.

s'était retranchée dans un défilé appelé *Fourches Caudines;* ils y avaient fortifié leur camp; mais la bravoure du soldat est le meilleur rempart que l'on puisse opposer à l'ennemi. Les Samnites les provoquèrent au combat sans succès; bientôt ils les sommèrent de se rendre dans leurs retranchemens, et au lieu de combattre au moins pour obtenir une composition plus favorable, les consuls et toute l'armée se mirent à pousser des cris lamentables. *Tantus gemitus omnium subitò exortus est.* Enfin, malgré les belles amplifications de l'historien Tite-Live, ils se rendirent tous sans combattre; et les Samnites les dépouillant, non seulement de leurs armes et de leurs étendards, mais encore de leurs vêtemens, les firent passer nus sous les Fourches Caudines, genre de supplice infâmant, très significatif pour des guerriers qui se rendaient honteusement sans résistance. Toute l'armée, consuls et soldats, ayant essuyé cet affront, retourna ignominieusement à Rome en traversant les villes de leurs alliés, dont ils devinrent la risée; car, avoue l'historien, pas un d'eux ne pouvait montrer une blessure; ils n'avaient point combattu, ils n'avaient pas même tiré

l'épée. *Se solos sine vulnere, sine ferro, sine acie victos.*

On peut concevoir qu'une armée entière, surprise dans une position désavantageuse, soit découragée, et qu'après quelques heures de combat, elle finisse par se rendre sous une composition honorable; mais n'opposer pour toute défense que des lamentations!... sont-ce des hommes?... Jamais nation au monde ne fournit d'exemple d'une pareille pusillanimité dans les périls; tout ce que Rome avait de capable de porter les armes reçut cet affront, ajoute Tite-Live; ainsi l'on doit porter le nombre de ces antiques gavaches à plus de cent mille hommes. Il ne faut donc pas s'étonner si, avec de semblables guerriers, Rome fut prise et saccagée si souvent par des peuples belliqueux quoique très éloignés de l'Italie. Les Hérules, les Ostrogoths et les Lombards, furent facilement vainqueurs des Romains. Rome fut prise et saccagée six fois: 1°. deux fois par les Gaulois; 2°. par les Goths sous Alaric; 3°. par Genséric, roi des Vandales; 4°. par Odoacre, roi des Hérules; 5°. par Totila, roi des Goths, qui réduisit tous les Romains à la mendicité, et à recevoir leur pain des vainqueurs. Jamais

capitale d'aucun empire au monde ne tomba si souvent au pouvoir de ses ennemis par la lâcheté de ses habitans.

Mais voici comme les Romains réparaient leurs défaites; c'est par des lâchetés et des trahisons qui font horreur, et cependant qui leur devenaient profitables.

A quelque temps de là, les habitans de Rhège appelèrent les Romains à leur secours, pour les aider à se défendre contre les Carthaginois et le roi Pyrrhus. Le sénat de Rome envoya un certain consul Décius, comme général des troupes romaines qu'il accordait aux Rhégiens pour les protéger et les défendre; ces troupes furent reçues avec joie et reconnaissance par les habitans; mais pendant la nuit, lorsque les Rhégiens étaient plongés dans un sommeil de paix et de sécurité, le Romain Décius et ses satellites égorgèrent tous les habitans de Rhège et s'emparèrent de tous leurs trésors. La ville, déserte, fut depuis sous la domination romaine : c'est ainsi que les Romains étaient fidèles aux traités, c'est ainsi qu'ils étendaient leurs conquêtes. Le sénat désavoua, il est vrai, cette action infâme, plusieurs soldats furent punis de mort; mais

la ville et ses trésors ne restèrent pas moins en la puissance des Romains.

La plupart des exploits de ce peuple se réduisent à des ruses et des perfidies qui déshonorent l'espèce humaine. La mauvaise foi accompagne toujours leurs traités. Dans les idées des modernes, ce caractère est tellement odieux, qu'une nation se diffame aux yeux de l'univers, lorsque ceux qui la gouvernent manquent aux premières lois de l'honneur, qui est la bonne foi dans les alliances : la trahison nous fait horreur. Cependant elle est la source des conquêtes du peuple romain; et l'on peut dire que les poignards entr'eux, et la trahison envers leurs ennemis et même leurs alliés, furent toujours leurs armes favorites et triomphantes.

Et c'est une nation semblable que l'on ose présenter pour modèle à des Français ! à des Français dont la bonne foi et la valeur forment la base du caractère ! C'est dans les historiens qui prônent les maximes des Romains, que l'on instruit la jeunesse française, que l'on corrompt ainsi tout ce que la nature leur a donné de plus sublime ! Certes les effets de cette éducation sont certains, les preuves en



sont claires et précises. Les révolutionnaires, qui pour la plupart étaient des hommes lettrés, ont poussé ces vertus romaines au plus haut degré de perfection; je veux dire l'audace du mensonge, la gloire de la trahison, l'égoïsme, l'injustice et la cruauté; car ils avaient adopté cette maxime romaine : *Tout détruire pour s'élever*. Ils étaient donc devenus Romains par l'éducation, ayant renoncé à la qualité de Français qu'ils avaient reçue en naissant sur le sol glorieux de la France, cette terre d'honneur et de prouesses. On a vu les fruits sanglans produits par une éducation erronée ! Si l'on veut relire les discours prononcés aux Jacobins, à la Convention et dans les clubs, on les trouvera semés de passages de l'histoire romaine, et empoisonnés de leurs maximes basses et sanguinaires: ce qui prouve sans réplique que l'éducation que l'on donne à la jeunesse française, corrompt son caractère national, c'est-à-dire, sa franchise et sa valeur, dons précieux que lui a faits la nature.

CHAPITRE XIII.

LES ÉTATS RÉPUBLICAINS NE PEUVENT ÊTRE QUE SUBALTERNES.

> Sans remonter si haut, n'a-t-on pas vu toutes ces petites républiques éphémères de l'Italie moderne se miner par leurs discordes, et devenir enfin la proie du premier monarque qui voulut s'en emparer? (LETTRE VIII, pag. 164.)

TOUT le monde connaît la conquête que fit de l'Italie Charles VIII, roi de France : pas une bataille ne fut livrée, et l'on peut dire qu'il conquit l'Italie en poste; car toutes ces républiques de Venise, de Gènes, de Florence, de Pise, rien ne bougea, et nulle n'osa se mesurer contre la France. Naples se soumit de même, quoiqu'elle eût à craindre la vengeance que pouvaient tirer les Français de l'infâme et lâche massacre connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes*; mais les guerriers français savent combattre, ils ne savent pas assassiner : on pardonna donc cette sanguinaire perfidie.

21..

La conquête du Milanais se fit de même sous Louis XII, c'est-à-dire sans combats; les Italiens reçurent les Français sans oser s'opposer à leurs armes; et si François Ier., par la suite, livra des batailles pour recouvrer ce duché, ce fut contre les Suisses à Marignan, et contre les Espagnols à Pavie; mais non pas contre les petites républiques italiennes, qui n'auraient osé soutenir les efforts des Français, à cause des jalousies qui régnaient parmi elles, et des discordes intestines qui troublaient sans cesse ces petits états républicains. On se rappelle ce que Louis XIV imposa à l'orgueil de la petite république de Gènes, qui fut obligée, malgré son insolence, d'envoyer son doge figurer à Versailles, en dépit des statuts de la république qui défendaient au doge de sortir de Gènes.

Les peuples de l'Italie ancienne n'ont jamais pu soutenir le choc des Gaulois, des Francs, des Allemands; et comme les troupes romaines n'avaient pu tenir contre les Gaulois, sous Brennus et sous plusieurs autres chefs qui vinrent saccager et brûler Rome, le soldat romain n'osant pas même regarder en face un Gaulois, ainsi que le rapporte Tite-Live,

de même sous nos rois français, les Italiens n'ont jamais pu déterminer leur courage à la moindre résistance contre nos troupes. S'il y a eu des guerres opiniâtres sur le sol de l'Italie moderne, où les Français ont livré des batailles, elles se sont données entre les grandes monarchies de l'Europe, entre les Français, les Espagnols, les Allemands, les Anglais; car si les Italiens veulent reprendre leur rang politique dans l'Europe, il faut qu'ils se soumettent entièrement à l'état monarchique.

Nous avons eu un exemple récent de la pusillanimité des soldats républicains dans la dernière révolution de Naples faite par les carbonari, qui voulaient renverser le trône de leur roi pour rentrer dans le gouvernement républicain; mais ils se sont, à l'ordinaire et à l'imitation des Brutus, armés de poignards et non pas de courage : ils ont été dispersés sans combat. Tous les discours insensés, arrogans, calqués sur les amplifications des historiens de Rome, que sont-ils devenus ? la risée de l'Europe. Leurs généraux fanfarons, déguisés en consuls romains, malgré toutes les belles phrases qu'ils avaient étudiées dans Tite-Live, et qu'ils faisaient tonner en haran-

guant leurs pusillanimes soldats; ces héros républico-napolitains modernes ont pris la fuite à la vue des Autrichiens, comme autrefois les Romains, qu'ils imitaient en tout point, à la vue des Gaulois et des Germains, ainsi que des femmes timides qui n'ont que la langue pour arme. Il a suffi du bruit de quelques bouches à feu pour dissiper cette nombreuse armée qui, dans les discours de ses généraux, allait procéder incessamment à la conquête de toute la terre, comme ils l'avaient vu mentionner dans l'histoire des Romains; mais ces grandes conquêtes futures n'étaient que du bruit, et c'est avec du bruit et de la fumée que l'on a dissipé cette multitude de modernes républicains romains. *

Les peuples d'Italie ont un fond d'insubordination qui n'a pas cessé d'exister et dont ils ne pourront peut-être jamais se défaire; aussi on n'y formera jamais de bons soldats. Ces peuples sont si peu nés pour la guerre, que les Romains, dominés par ce caractère d'in-

* *Voy.* les journaux du temps : on a tiré quelques coups de canon pour les mettre en fuite; il n'y eut personne ni blessé ni tué.

discipline, ces Romains qui cependant n'ont jamais fait que le métier des armes, ne pouvaient tenir contre les peuples de la Gaule et de la Germanie : ces peuples moins habiles qu'eux dans l'art militaire, se servant d'armes d'une qualité inférieure, mais qui étaient peut-être plus soumis à leurs chefs, et surtout incomparablement plus braves, les taillaient en pièces quand ils osaient en venir aux mains. Les seuls souvenirs de leur valeur faisaient trembler les Romains, qui furent obligés, pour s'allier les Gaulois et ensuite leur imposer quelques tributs, d'employer la ruse, la trahison et la violation des traités : ils jetèrent la dissension parmi les différens chefs de cette nation, afin d'en protéger une partie et accepter l'alliance de l'autre : tels furent les exploits des Romains dans la Gaule et dans l'Ibérie.

Salluste, historien romain, l'avoue lui-même, car il nous a révélé ce que l'on pensait à Rome des Romains ses compatriotes, et des peuples contemporains leurs rivaux : « Les » Romains, dit-il, avaient été bien inférieurs » aux Grecs pour l'éloquence, et aux Gaulois » pour la gloire des armes; ils ne doivent leurs

» succès qu'à un petit nombre d'hommes célè-
» bres. » Il aurait pu ajouter à ces réflexions impartiales, qu'ils les devaient aussi à leur mauvaise foi dans les traités et aux assassinats qu'ils commettaient sur la personne des chefs et des rois qui les avaient vaincus dans les combats.

Que seraient devenus ces Romains, minés par leurs dissensions républicaines, s'ils avaient eu à soutenir les efforts des monarchies de nos jours? Ils auraient fait ce que les Italiens font actuellement, c'est-à-dire qu'ils auraient cédé et se seraient soumis, comme les Italiens le font depuis douze cents ans, à l'une ou à l'autre des vastes monarchies de l'Europe. Les républiques de la Grèce ont été abattues et subjuguées par la monarchie macédonienne sous Philippe, Alexandre et ses successeurs; et enfin l'état romain, devenu monarchique, a réuni la Grèce, autrefois divisée en républiques, sous sa domination impériale : tant il est vrai que l'état républicain n'est que l'enfance ou le désordre des nations. Dès qu'un état s'agrandit, il faut qu'il devienne monarchique.

Les Italiens ayant conservé cet esprit d'indiscipline, qui semble être inhérent au sol,

n'ont jamais pu et ne pourront jamais se soustraire que momentanément au joug de leurs vainqueurs; et de nouvelles vêpres siciliennes ne sauraient même les en affranchir, car les assassinats ne produisent ni gloire, ni succès.

C'est donc sans réflexion et sans jugement que l'on voudrait faire adopter à la nation française ce caractère de républicanisme, d'insubordination et de haines jalouses qui font l'avilissement et qui produisent la ruine des peuples dont ils ont corrompu les cœurs.

Remarquons que le Français est tellement né pour l'état monarchique, que malgré les erreurs d'une éducation en contradiction directe avec le gouvernement monarchique et les efforts de tant d'ambitieux, la saine partie de la nation revient toujours à la monarchie après avoir immolé à son indignation les têtes rebelles à la puissance de nos rois; tout autre gouvernement que le monarchique, est pour la France un état de malaise, un état de maladie et de convulsion qui fait espérer, dans l'esprit de toutes les classes de la société, un meilleur ordre de choses. « Patience, se di-
» sait-on au temps de la république française,
» et même de l'empire, qui n'en était qu'une

» suite nécessaire ; patience, cela ne peut du-» rer. » Regardez les Français sous cette république insensée, fruit amer de l'injustice et de la dépravation, ils obéissent d'abord à ces tyrans sanguinaires réunis sous le nom de Convention; mais au lieu de la dissension pour la prééminence dans les classes de la société, ce qui agitait sans cesse le peuple romain, le Français se contente des honneurs et des distinctions qu'il achète sur le champ de bataille au prix de son sang; il se soumet entièrement aux ordres de celui des généraux qui le mène à la victoire. On lui a ravi ses rois : ébloui par la gloire et les talens supérieurs d'un homme, d'abord il le suit dans ses conquêtes, puis il l'accepte pour son souverain; et, privé de ses rois légitimes, il en fait un monarque auquel il devient entièrement dévoué. Ce peuple héroïque est fatigué au bout de quatre ou cinq ans de ce gouvernement de langue, de ces disputes astucieuses qu'il trouve indignes de son caractère loyal, franc et belliqueux. En effet, toute âme généreuse et mâle méprise ces petites discussions républicaines qui ne mènent à rien, et où la haine, la cupidité, la vanité et l'envie ont

toute la part; passions viles qui dégradent l'homme en lui donnant un caractère perfide et dissimulé que le Français a toujours méprisé et qu'il a toujours regardé comme au-dessous de sa dignité. En effet, que de bassesses, que d'astuce, que de mensonges, que de petits intérêts sordides circulent dans les veines du corps républicain! A leurs discours les prendrait-on pour des hommes ou pour des femmes rusées et sans courage? Si ce sont des hommes, il faut qu'ils soient dégénérés.

Au contraire, que de grandeur, quel désintéressement, quelle gravité, quel dévouement dans nos hommes d'état qui ont illustré la monarchie: dans les Sugger, les Lhôpital, les Sully, les Molé, les Daguesseau, et mille autres! Quels talens militaires, quel courage, quelle infatigable constance, quel désintéressement, quel dévouement sublime dans les Duguesclin, les Bayard, les Turenne, les Villars, les Fabert, et l'innombrable série des guerriers français qui ont répandu leur sang pour leur roi et pour leur patrie! Quelle intrépidité dans les Dugay-Trouin, * les Du-

* Duguay-Trouin, après sa fameuse expédition de

quesne, les Jean-Barth *, presque tous achetant leur gloire en dépensant leur fortune, en aliénant leur patrimoine pour le service

Rio-Janeiro, qu'il prit en onze jours, reçut, au retour de cet exploit, qui eut lieu en 1711, avec les éloges de toute la nation, une pension de 2,000 livres que Louis XIV lui offrit. Duguay-Trouin eut la générosité d'écrire au ministre pour le prier de faire écheoir cette pension sur Saint-Auban, son capitaine en second, qui avait eu une cuisse emportée, ajoutant : « Je suis trop récompensé si j'obtiens l'avancement de » mes officiers. » Quel désintéressement ! quelle humanité !

* Jean-Barth, né à Dunkerque d'un simple pêcheur, se rendit célèbre par une multitude de traits de bravoure et de hardiesse. Sa franchise n'est pas moins connue que son courage : amené à Versailles après de grands exploits, Louis XIV voulut lui apprendre lui-même le glorieux titre qu'il lui conférait pour le récompenser. « Jean Barth, lui dit le roi, je viens de » vous nommer chef d'escadre. » Le franc marin répondit : « Vous avez bien fait, sire. » Un éclat de rire universel s'éleva de la foule des courtisans : Louis XIV leur imposant silence, leur dit : « Vous vous trom» pez, Messieurs, Jean Barth sent ce qu'il vaut, et » il compte m'en donner de nouvelles preuves. » L'illustre sujet était digne de son grand roi ; ils s'entendaient mutuellement. C'est au hasard que je prends

de l'État. « Pour conserver une ville à mon » roi, disait Fabert, il faudrait me mettre » sur la brèche avec ma famille et tout mon » bien, que j'irais m'y placer sur-le-champ. » Et l'on sait que ce fameux guerrier ne mentait jamais, même en riant. Qui peut vaincre de semblables héros?

Le républicanisme abâtardit une nation, inocule l'égoïsme et la méfiance dans toutes les classes de la société, et, par une hypocrisie singulière, chacun se vante sans cesse, dans une république, de ne penser et de n'agir que pour le bien de la patrie, lorsque véritablement il ne pense qu'à lui seul, et qu'il n'agit que pour sa gloire ou son intérêt personnel : car si par ce mot *patriotisme*, les républicains entendaient le bonheur du peuple comme l'entendent nos rois; mais au contraire, dans la langue républicaine, le mot patriotisme signifie *moi*, et tous ceux qui se sont emparés du gouvernement pour faire profiter leur gloire ou leur fortune au détriment de la

tous ces traits de nos héros...; et l'on néglige notre histoire, qui n'est qu'un tissu continuel d'actions généreuses, de hauts faits d'armes, de dévouement sublime!

masse du peuple. C'est ce que l'expérience de l'histoire nous révèle dans toutes les républiques anciennes et modernes. Sans cesse dans l'histoire romaine, les plébéiens nomment les patriciens des tyrans; et dans l'histoire de France, le peuple appelle le roi son père. L'un et l'autre sont la vérité prouvée par l'histoire même, et appuyée par ce proverbe populaire : *Vox populi, vox Dei.*

Au reste nous en pouvons parler savamment, et ce que je dis ici est si vrai, que les gens infectés des maximes du républicanisme, aimeraient mieux voir bouleverser l'État pour jouer un rôle dans le chaos d'une révolution, que de jouir d'une paix utile à leurs concitoyens, s'ils ne pouvaient, ou faire parler d'eux, ou avancer leur fortune. On ne peut déraciner de l'âme cette pensée, à ceux qui en ont été les témoins, et l'histoire de notre révolution confirmera cette observation à la postérité.

CHAPITRE XIV.

EFFROI QUE LES GAULOIS CAUSAIENT AUX ROMAINS.

Battus par les Gaulois. (LETTRE VIII, pag. 169.)

Les Gaulois inspiraient une telle épouvante aux Romains, qu'ils n'osaient souvent soutenir leur aspect. Lorsque Brennus, qui vint brûler Rome, voulut livrer une bataille près de Clusium à l'armée romaine, Tite-Live, livre V, §. XXXVIII, rapporte que toute l'armée des Romains s'enfuit sans combattre, sans avoir envisagé les Gaulois. *Ignotum hostem priùs penè quàm viderent.* Il n'y eut ni morts ni blessés, *integri intactique fugerunt.* La frayeur avait troublé à un tel point ces âmes romaines, *pavor fugaque occupaverat animos...., ut multò major pars Veïos in hostem urbem..... fugerent;* c'est-à-dire que la plus grande partie de l'armée romaine s'enfuit vers la ville de Veïes, alors ville ennemie de Rome, oubliant Rome, leurs enfans et leurs femmes, et les laissant à la merci des Gaulois.

Brennus s'empara de Rome et de tout le pays ; et les Romains, ne pouvant les reconquérir avec leur courage, les rachetèrent avec de l'or, en faisant un traité de paix avec les Gaulois. Sur la foi de ce traité, les Gaulois, sans méfiance, se relâchèrent imprudemment de leur discipline, et les Romains, qui avaient fui devant eux les armes à la main, les assassinèrent pendant la nuit en trahison. Telle était la bravoure romaine !

Enfin, dans la crainte que les Romains avaient des Gaulois, ils imaginèrent une cérémonie barbare, qui est peut-être unique dans l'histoire des hommes : c'est celle où, dans le Forum, ils ensevelissaient un Gaulois et une Gauloise tout vivans, dans l'espoir d'écarter, par cette abominable superstition, les calamités que leur faisaient essuyer les Gaulois dans les combats. Voici les propres paroles de Tite-Live : * « L'inspection des livres de
» la Sibylle ayant fait craindre que les Gau-
» lois et les Grecs ne s'emparassent de la ca-
» pitale de l'empire ; pour détourner, par
» une interprétation subtile, les malheurs

* Livre xx, parag. xxxiv.

» qu'annonçait cet oracle, en vertu d'un dé-
» cret des pontifes, on fit enterrer vifs, au
» milieu de la place aux Bœufs, un Gaulois
» et une Gauloise, un Grec et une Grecque.
» *In medio foro boario, vivos defoderunt.* »
Quelle barbarie! quelle lâcheté!

Ce qui confond l'esprit en réfléchissant à ces crimes, ce n'est point la cruauté et les superstitions des peuples anciens aveuglés par les ténèbres de l'idolâtrie; mais, d'après de semblables actions, c'est d'entendre prôner, aux nations modernes de la chrétienté, les vertus de ces barbares; c'est de les voir citer sans cesse comme des modèles de sagesse et d'héroïsme. En vérité il faut que la corruption soit bien enracinée dans le cœur de l'homme, ou que le pédantisme soit bien insensé, pour ne pas s'apercevoir que c'est nuire à la perfectibilité des peuples modernes que de placer sans cesse sous leurs yeux les éloges historiques de ces nations, et de bercer la jeunesse avec les noms des héros de l'antiquité.

CHAPITRE XV.

MÉPRIS QUE LES GAULOIS AVAIENT POUR LES ROMAINS.

Contre les Gaulois. (LETTRE VIII, pag. 170.)

ROME fut prise plusieurs fois par les Gaulois, car les Romains n'osaient guère se mesurer contr'eux. Lorsqu'il leur arriva de vouloir leur tenir tête, ils éprouvèrent de si grandes défaites, que, par la suite, le bruit seul que les Gaulois allaient déclarer la guerre, mettait Rome aux abois. Une des plus sanglantes défaites que les Romains essuyèrent contre les Gaulois, fut celle d'Arrêtie, sous le commandement du préteur Cœcilius, qui y fut tué avec sept tribuns et tous les officiers. Les Gaulois exterminèrent toute l'armée romaine mise en fuite; à peine en resta-t-il quelques-uns pour en porter la nouvelle à Rome.

Les soldats gaulois avaient un tel mépris pour les Romains, que souvent ils marchaient contr'eux aux combats, entièrement nus et

sans boucliers, avec leurs épées seules, tandis que leurs adversaires étaient cuirassés. Cette bravade néanmoins leur était quelquefois funeste, mais souvent glorieuse; car comme ils étaient presque toujours victorieux de leurs ennemis, ils n'en avaient que plus d'audace et plus de confiance dans leur valeur.

La crainte que les Romains manifestaient à leur aspect redoublait encore cette confiance, et s'ils se laissèrent surprendre par la trahison après la victoire, le mépris qu'ils avaient à juste titre pour de semblables ennemis fut la cause de leur sécurité et quelquefois aussi celle de leur perte; ils oubliaient que la lâcheté et la perfidie ne s'endorment jamais.

CHAPITRE XVI.

LES ROMAINS BATTUS, MAIS INSTRUITS PAR LE ROI PYRRHUS.

Contre Pyrrhus. (LETTRE VIII, pag. 170.)

LES armes du roi d'Épire triomphèrent presque partout des Romains et des Carthaginois, et sa générosité lui fit épargner Rome. Il avait conquis la Sicile, mais bientôt il laissa cette source de discorde aux Carthaginois, qui la disputèrent si long-temps aux Romains. Si Pyrrhus n'avait été obligé de revenir sur ses pas pour faire la guerre en Grèce contre ses voisins, qui insultaient ses états en son absence, il eût anéanti la puissance romaine qu'il venait d'abattre par ses victoires. Les Romains, quoique battus par ce roi à Héraclée, à Ascoli, à Locre, et dans d'autres combats, en tirèrent néanmoins deux avantages : le premier, c'est qu'ils apprirent, de ce grand homme de guerre, l'art de se retrancher et de donner à leurs camps des fortifications qui

les mettaient à l'abri des insultes de l'ennemi ; le second profit qu'ils tirèrent de leurs défaites, fut de s'accoutumer à voir et à combattre les éléphans, ce qui les prépara à soutenir les guerres contre les Carthaginois qui s'en servaient dans les combats.

Tous les historiens s'accordent à nous représenter Pyrrhus, non-seulement comme un très habile homme de guerre, mais encore comme un héros généreux et d'une magnanimité sans égale. C'est à la générosité de ce roi que les Romains durent à cette époque leur conservation, et de n'avoir pas vu raser Rome comme elle le fut par la suite.

CHAPITRE XVII.

ANNIBAL TOUJOURS VAINQUEUR DES ROMAINS.

Contre Annibal. (Lettre viii, pag. 170.)

Ce célèbre général carthaginois fut toujours vainqueur des Romains et de leurs alliés; * il défit tous leurs consuls et dictateurs dans la Sicile, en Espagne, dans les Gaules, en Italie, enfin presque aux portes de Rome; il commandait cependant des troupes qui n'étaient qu'un ramas de toutes les nations, mercenaires ou esclaves, dont les langages différens leur ôtaient la facilité de s'entendre. Malgré ces obstacles, Annibal eut le talent de les faire mouvoir, de les conduire, de les faire combattre et vaincre, et même de maintenir parmi ses troupes une certaine discipline.

* Prise de Sagonte; passage des Pyrénées; passage des Alpes, pas de Suze; prise de Turin; bataille du Tesin; bataille de Trébie; bataille de Trasymène; bataille de Cannes; prise de Capoue.

Carthage étant divisée en deux factions, l'une tenait pour Annibal et l'autre cherchait à le détruire. Ce général eut l'adresse de conserver trente ans la puissance du commandement pour le bonheur de Carthage; mais enfin la faction contraire ayant prévalu, Annibal fut révoqué après avoir été trahi à la bataille de Zama : par cet événement les Romains furent délivrés de l'entière destruction dont ils étaient menacés par les talens et la valeur de ce fameux homme de guerre.

On sait quelle fut la fin de ce grand homme qui avait consumé toute sa vie à battre les Romains; il se retira chez Prusias, roi de Bithynie; mais Rome, par ses intrigues, corrompit ce roi, et Annibal qui, par ses talens et la force de ses armes, avait abattu les Romains, succomba sous la politique de cette nation rusée; car, pour se soustraire à sa vengeance, il se vit forcé de se donner la mort par le poison.

CHAPITRE XVIII.

PERFIDIE DES ROMAINS POUR CONQUÉRIR DES VILLES.

C'était d'envoyer et de faire accepter, durant la paix, des colonies aux villes avec lesquelles ils étaient souvent en guerre.

(Lettre VIII, pag. 170.)

Les Romains n'ayant ni assez de valeur, ni assez de talens militaires pour s'emparer des villes ennemies par la force des armes, les prenaient par trahison; ce qu'ils firent à Veïes, à Sora, à Ausone, à Minturne, à Rhège, à Vescia, et à beaucoup d'autres qui leur furent livrées par des traîtres pendant la nuit; ils n'eurent la peine que de massacrer les soldats et tous les habitans qui avaient été trahis par leurs compagnons d'armes; ces perfides tenaient pour les Romains, car les Romains, sous prétexte de faire alliance avec ces peuples, avaient obtenu d'eux qu'ils recevraient des colonies romaines dans leurs villes pour gage de leurs alliances. Ce sont ces traî-

tres qui livrèrent les portes pendant la nuit, et les Romains s'en emparèrent sans combat.

A Ausone « il n'y eut, dit Tite-Live, per- » sonne pour arrêter le massacre, et cette » nation fut livrée à une destruction totale » comme si elle nous eût fait une guerre » d'extermination. » *Perindè ac si interne- civo bello certasset.* *

Si ce sont là des moyens reçus et approuvés chez les Romains dans ces temps de barbarie, certes une nation, un roi qui emploieraient de si lâches artifices, seraient déshonorés de nos jours à la face de l'univers, car la trahison est considérée parmi nous comme infâme, quelque biens qu'elle puisse procurer aux traîtres, soit pendant la guerre, soit durant la paix.

* Tite-Live, liv. IX, parag. XXV.

CHAPITRE XIX.

FAIBLESSE ET LENTEUR DES OPÉRATIONS MILITAIRES DES ROMAINS.

Les troupes romaines au siége de Veïes s'élevaient à plus de soixante mille combattans, au rapport des historiens. (LETTRE VIII, pag. 170.)

CE siége de Veïes dura dix ans; les Romains y furent presque toujours battus par les Veïens. Les consuls romains, Sergius et Virginius, se faisaient battre en haine l'un de l'autre pendant toute la durée de leur consulat.

Que d'emphase, que de précautions, que de superstitions pour prendre, au bout de dix années, une petite ville sise à six lieues de Rome, près de quatre cents ans après sa fondation. Quelle lâcheté dans les soldats presque toujours en rébellion! Quelle superstition grossière dans les chefs! Il faut qu'un soldat romain fasse l'enlèvement d'un vieil aruspice de Veïes; que ce vieil aruspice leur annonce

qu'il faut dessécher le lac d'Albe pour prendre la ville... . Mais on ne s'en tient pas au conseil de l'aruspice; on envoye à Delphes consulter l'oracle; on attend bien long-temps sa réponse sans oser combattre; on fait de nouveaux sacrifices; on recommence, à plusieurs reprises, ceux que l'on a déjà faits; et les Veïens, faisant des sorties, battent les Romains en vingt rencontres..... Enfin le lac d'Albe est desséché; la réponse de l'oracle de Delphes arrive, et au bout de dix ans on nomme un dictateur pour commander cette immense armée : ce fut le dictateur Camille qui fut nommé à cette époque très favorable à son illustration future; ce grand Camille, après neuf années, lorsque le lac d'Albe eut été desséché par ses prédécesseurs, lorsque les sacrifices eurent été renouvelés, lorsque les Veïens eurent été affamés et privés d'eau, lorsque l'oracle de Delphes se fut trouvé d'accord avec le vieil aruspice de Veïes, ce fut à ce moment, lorsque tout était préparé, que l'invincible Camille parut sur l'horizon de la gloire romaine avec soixante mille combattans et vingt mille pillards envoyés par le sénat de Rome; espèce de vautours que Tite-

Live désigne par ces mots : *avidas in direptiones manus otiosorum urbanorum;* enfin les fainéans de Rome. Ce fut à ce moment, par le moyen des intelligences que les Romains s'étaient ménagées dans Veïes, c'est-à-dire une colonie de traîtres, dont ils avaient gratifié les Veïens en temps de paix, que la ville fut prise en creusant sous terre; ils ouvrirent un passage que la trahison de ces Romains livra à leurs compatriotes.

Le butin fut immense au rapport des historiens, mais il fut réduit à rien pour l'armée, et les tribuns du peuple reprochaient au vertueux Camille d'avoir, « avec ses réserves, » tant pour le trésor public que pour les » dieux, réduit à rien le butin de Veïes. » *Eum prædam Veïentanam publicando sacrandoque ad nihilum redegisse.* *

Ce patricien Camille avait un goût prononcé pour faire part du butin aux sénateurs et aux patriciens; aussi il avait été nommé dictateur, c'est-à-dire chef suprême et juge sans appel; c'est pourquoi il pouvait sans péril en frustrer l'armée. Enfin, la même année, il

* Tite-Live, liv. v, parag. xxv.

priva du butin fait sur les Falisques, les soldats qui avaient combattu sous ses ordres, et remit aux questeurs tout le prix de ce butin : il faut croire qu'il avait un intérêt particulier dans la spoliation du pillage. *

C'est ainsi que les patriciens, successeurs de Brutus, bafouaient le peuple romain en lui faisant croire qu'il était libre et heureux sous sa domination ; cependant, par l'histoire même, on voit qu'il n'en était pas la dupe, et qu'il prodiguait hautement le titre de tyrans aux successeurs de ce Brutus. Et pour nous rapporter à notre siècle, on sait que les républicains franco-romains, en faisant crier au peuple : *Vive la liberté !* encombraient les prisons de victimes où ils les firent tous massacrer sans distinction d'âge ni de sexe.

Nos aïeux, sous les rois francs, n'ont jamais éprouvé et n'auraient point souffert cette tyrannie. Après le combat, le partage du butin était un droit acquis à chaque soldat, et il ne serait jamais venu dans l'esprit de leurs monarques de les priver du fruit de leur courage et du prix de leur sang.

* Tite-Live, liv. v, parag. xxvi.

Par-là on peut juger de la prétendue liberté dont jouissait le peuple romain sous le gouvernement libre de la république. Liberté, en style républicain, n'est donc qu'un mot, une jonglerie.

CHAPITRE XX.

ESCLAVAGE DU PEUPLE ROMAIN SOUS LA RÉPUBLIQUE.

Afin de s'emparer du pouvoir, pour gouverner bientôt arbitrairement et sans humanité.
(LETTRE VIII, pag 173.)

L'AN 386 après la fondation de Rome, fatigués de brigandages et de massacres, les peuples voisins de Rome lui laissèrent un repos de six années. Rome jouit donc des douceurs de la paix : quelle paix, quelle prospérité en retira le peuple ? la voici : Les patriciens ayant prêté de l'argent aux plébéiens pour faire la guerre, ceux-ci ne pouvant payer leurs dettes, furent retenus prisonniers par les patriciens. L'habitation de chaque patricien ou sénateur se transforma en prison, où ces tyrans entassaient leurs débiteurs plébéiens, qu'ils réduisaient en esclavage. « *Et* » *repleri vinctis nobiles domos....., et ubi-* » *cunque patricius habitet, ibi carcerem* » *privatum esse.* * »

* Tite-Live, liv. VI, parag. XXXVI.

Ces plébéiens, dont le sénat se servait pendant la guerre comme d'instrument propre à lui acquérir des richesses par le butin qu'ils faisaient au prix de leur sang, et que le sénat s'appropriait par le moyen de la puissance absolue d'un dictateur qu'il nommait *ad hoc*, ces plébéiens, ce peuple romain, ce *peuple-roi* était ainsi traité par les patriciens durant la paix; et non seulement ils les retenaient dans des cachots, mais ils les faisaient servir aux travaux les plus vils, et même à l'exécrable usage de leurs débauches. On peut voir, dans Tite-Live, le tableau qu'il nous a laissé sur cette horrible tyrannie : Le jeune Caïus Publius s'étant soumis à être l'esclave de Papirius, pour racheter les dettes de son père insolvable, ce créancier conçut une passion infâme pour son jeune débiteur; et comme il résistait à ses désirs abominables, il le fit déchirer à coups de fouet. C'est ce qui donna lieu à la réforme de cet abus, que l'on ne chercha vainement à réprimer que quatre cent trente années après la fondation de Rome. * Voilà un *peuple-roi* qui me semble un peu maltraité!

* Tite-Live, liv. VIII, parag. XXVIII.

La cruelle oppression des dictateurs et des consuls, qui étaient toujours choisis parmi les patriciens et appuyés par le sénat; la mollesse des tribuns du peuple, qui se laissaient intimider ou séduire par les patriciens, réduisirent le peuple au dernier degré de misère, de servitude et de désespoir. Les dissensions et la révolte eurent un libre cours pendant les six années de paix qu'ils goûtèrent à cette époque. Le peuple de Rome, exaspéré, se souleva de nouveau contre le sénat, et la guerre civile, sur le point d'éclater avec toutes les fureurs d'une haine et d'une vengeance impitoyables, intimida les patriciens à tel point, qu'ils consentirent à laisser nommer un des consuls parmi les plébéiens, ce qui depuis fut exécuté avec peu de succès; car les patriciens trouvaient moyen de faire nommer pour consuls plébéiens, des hommes déshonorés et sans talens, afin d'en dégoûter même le peuple; et ce peuple n'eut un consul plébéien qu'après deux cents ans de république.

On peut donc conclure que le peuple romain n'a jamais été, sous la république, qu'un peuple d'esclaves, et que c'est une dérision amère de lui donner le titre de *peuple-roi*;

car les patriciens, qui avaient usurpé la royauté, les faisaient tyranniquement servir d'instrument à leur accroissement de fortune, aux travaux les plus insultans, et à leurs sales débauches, sans s'embarrasser de la prospérité publique.

CHAPITRE XXI.

AVARICE DES PATRICIENS, BASSESSE DES PLÉBÉIENS.

Le butin appartenait en partie aux soldats romains, qui alors n'avaient point de paie.
(LETTRE VIII, pag. 174.)

Ce ne fut que trois cent cinquante ans après la fondation de Rome, à l'époque de la prise d'Anxur, aujourd'hui Terracine, et que les Volsques reprirent bientôt, ce ne fut qu'à cette époque que le sénat de Rome accorda ce que Tite-Live appelle une largesse, c'est-à-dire une paye assignée sur le trésor public, aux soldats qui avaient jusqu'alors, depuis l'établissement de la république, fait la guerre à leurs dépens : « *cùm antè id tempus de suo* » *quisque functus eo munere esset.* * »

Il était d'une étrange avarice, et même d'une inhumanité révoltante au sénat, d'avoir si souvent retenu le butin, sans y laisser participer le soldat. On doit remarquer que, sous

* Tite-Live, liv. IV, parag. LIX.

les rois, le peuple ne fut point traité avec cette rigueur; que le butin était toujours partagé entre l'armée, et qu'en outre le soldat avait une paye assignée sur le trésor des rois; mais depuis que Brutus avait réduit le peuple sous la tyrannie de cinquante ou soixante sénateurs, ce peuple ne combattit plus qu'afin d'acquérir du butin pour ces tyrans avares et impitoyables, qui, leur prêtant de l'argent pour faire la guerre, les privaient de ce butin, et les jetaient en prison durant la paix, s'ils ne payaient les dettes qu'ils avaient contractées pour les défendre, eux, créanciers patriciens.

Jamais cette solde, que les historiens appellent largesse, faveur du sénat, ne fut accueillie par les plébéiens avec de pareils transports. « *Nihil acceptum unquam à plebe tanto gau-* » *dio traditur.* * »

Les plébéiens accablaient de caresses et de flatteries les sénateurs; ils leur prenaient les mains, leur disant qu'ils méritaient bien le titre de pères généreux, etc..... Que de bassesse dans les uns en recevant ce qui leur

* Tite-Live, liv. IV, parag. LX.

était dû, et dans les patriciens, que d'arrogance en leur accordant du pain ! Je voudrais bien voir que, de nos jours, un roi ou des chefs d'un état quelconque, entreprissent de faire marcher des troupes sans les payer et les défrayer de tout, ou bien sans leur accorder le partage du butin. Si pareille chose arrivait, que de cris s'éleveraient contre une semblable tyrannie... Hé bien, cette tyrannie injuste fut exercée par les patriciens successeurs de Brutus, durant plus de cent cinquante ans de république, pendant lesquels le peuple de Rome combattit sans solde, afin d'enrichir les patriciens et les consuls. Et que l'on vienne nous dire que, sous la république, le peuple romain était libre et heureux ! C'est véritablement un aveuglement ou une charlatanerie inconcevable, que de vanter aux nations modernes la félicité du peuple romain sous de semblables maîtres, qui se servaient des plébéiens comme les colons se servent de leurs esclaves nègres.

CHAPITRE XXII.

CUPIDITÉ DES FABIUS.

Le consul Fabius fit vendre le butin, et l'argent que l'on en retira fut mis à la disposition des patriciens. (LETTRE VIII, pag. 175.)

CETTE race des Fabius avait un goût si décidé pour le butin, que son avidité fut cause de sa ruine. Elle fut exterminée tout entière; car la totalité de cette famille patricienne étant allée témérairement, au nombre de trois cent six Fabius, dit Tite-Live, pour soumettre les Veïens, ceux-ci, connaissant leur faible, leur envoyèrent des troupeaux de moutons pour les attirer dans une embuscade. Les trois cent six Fabius se laissèrent prendre à cet appât, et tandis qu'oubliant le but glorieux qu'ils s'étaient proposé, ils s'occupaient à la proie, ils furent tous, sans en excepter un seul, exterminés par les Veïens.



CHAPITRE XXIII.

LES BIENFAITEURS DU PEUPLE ROMAIN ÉTAIENT MIS A MORT PAR LES PATRICIENS.

Mélius mis à mort sous prétexte qu'il voulait gagner la faveur du peuple et aspirait à la tyrannie (LETTRE VIII, pag. 175.)

A Rome, tout ami du peuple était assuré d'être en butte à la haine du sénat et des patriciens. Le sénat fit assassiner Génucius, premier tribun défenseur du peuple; on trancha la tête à Melius, qui, pendant une famine désastreuse, avait donné du blé à ce peuple, qui, poussé par les souffrances et le désespoir, se précipitait dans le Tibre; et bientôt Manlius Capitolinus, après avoir sauvé Rome en défendant le Capitole contre les Gaulois, fut condamné à être précipité de la Roche Tarpéienne sur le théâtre de ses exploits, ce témoin de ses services (car le Capitole est bâti et appuyé d'un côté sur la Roche Tarpéienne). Et voici les griefs de Manlius Capitolinus, qui lui firent infliger ce supplice, plus infâ-

mant pour ses juges que pour lui-même. « Il » avait, dit Tite-Live, obtenu de ses généraux, dans les divers combats où il s'était » signalé, deux couronnes murales et huit » couronnes civiques ; il avait défendu le Capitole et préservé Rome du pillage des » Gaulois ; enfin il avait prêté de l'argent, sans » intérêt, à quatre cents citoyens dont il avait » empêché que les biens ne fussent vendus, » et leurs personnes réduites en servitude par » les usuriers patriciens... * » C'en était bien suffisamment, d'une part, pour exciter l'envie des patriciens, eu égard à ses exploits, et de l'autre, pour soulever leur haine contre lui, pour avoir soulagé de malheureux plébéiens.

Il est difficile à se persuader qu'une nation ait poussé aussi loin la barbarie, l'égoïsme et l'ingratitude.... et c'est là ce que l'on appelle vertus romaines !...

Nous avons vu, en 1793, toutes ces vertus romaines remises en action : un grand nombre de généraux français ont reçu sur l'échafaud, comme Manlius Capitolinus, le prix des

* Tite-Live, liv. VI, parag. XX.

services qu'ils avaient rendus à leur pays. Les républicains sont donc partout et de tous temps les mêmes.

On peut en tirer encore une conséquence qui n'est guère favorable aux républicains ; c'est celle-ci : que les peuples ont une grande aversion pour le joug républicain, et qu'ils aiment bien naturellement l'état monarchique, puisqu'il faut commettre de semblables atrocités afin de les en détourner par l'épouvante.

CHAPITRE XXIV.

AVERSION DES ROMAINS POUR LEUR PATRIE.

Ses citoyens, sans frein et sans amour national, menaçaient toujours d'abandonner Rome.
(LETTRE VIII, pag. 182.)

LES Romains étaient si peu attachés à Rome, à la mère-patrie, que lors de la prise de Veïes on discuta dans le sénat si l'on diviserait la république en envoyant des Romains patriciens et plébéiens pour repeupler la ville de Veïes dont on avait massacré tous les habitans selon l'usage. Après une assez vive discussion, il fut résolu que tous resteraient dans Rome; et Tite-Live s'écrie naïvement, au sujet de cette décision : « *Quippè » nunc in unâ urbe tantùm dissensionum » esse : quid in duabus fore!* c'est-à-dire : » Si, n'étant qu'une seule ville, il y avait » tant de dissensions, que serait-ce s'ils en » formaient deux?* » L'aveu de l'historien est

* Tite-Live, liv. V, parag. XXIV.

naïf, et nous montre à plein l'étrange anarchie du gouvernement que l'on nomme république.

Malgré la défense du sénat, le peuple, en grand nombre, déserta Rome et alla peupler Veïes, pour se soustraire aux vexations des patriciens. « Un sénatus-consulte leur enjoi-
» gnit à tous de revenir. D'abord, dit Tite-
» Live, ils s'étaient révoltés ouvertement
» contre cet ordre; mais quand on eut assi-
» gné un jour fixe et une peine capitale :
» *Dies deindè præstituta, capitalisque pœna,*
» *qui non remigrasset Romam...*, etc.; alors
» ils furent obligés de revenir dans la mère-
» patrie. *

Assurément lorsqu'il faut infliger la peine de mort à des citoyens pour les obliger à demeurer dans leur ville natale, on doit croire qu'ils n'y sont non seulement point attachés, mais qu'ils ont encore leur patrie dans une grande aversion. Si l'on veut y ajouter les retraites nombreuses du peuple sur le Mont-Sacré et sur l'Aventin, de ce peuple opprimé qui menaçait sans cesse de ne plus rentrer

* Tite-Live, liv. VI, parag. IV.

dans Rome, on aura une idée juste du bonheur dont il y jouissait et de l'amour qu'ils avaient pour leur patrie.

Cependant telle est parmi nous la force des préjugés qui naissent de l'éducation, que le grand esprit de Bossuet n'a pu se préserver de cette erreur. Il a dit: « Le fonds d'un Romain, » pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté » et de sa patrie, une des choses qui lui fai- » sait aimer l'autre; car puisqu'il aimait sa » liberté, il aimait aussi sa patrie, comme » une mère qui le nourrissait dans des senti- » mens généreux et libres. * »

Je n'opposerai point des paroles à ce sentiment; mais l'historien des Romains, Tite-Live, qui nous prouve par des faits, des décrets, des sénatus-consultes, que l'on fut obligé d'infliger la peine de mort aux citoyens romains qui, dégoûtés des vexations du sénat et fuyant Rome, n'y rentreraient pas dans un temps marqué. Les nombreuses retraites des plébéiens qui abandonnaient leur ville natale, prouvent que Rome n'était pas *une mère qui*

* *Discours sur l'Histoire universelle*, parag. VI; *Empire romain*, tom. II, pag. 321.

les nourrissait dans des sentimens généreux et libres, mais au contraire qui les forçait, par d'horribles tyrannies, à l'abandonner.

Lorsqu'un homme tel que Bossuet, oubliant les faits historiques, se laisse égarer et entraîner par le préjugé vulgaire, il l'affermit encore davantage par l'admiration que l'on a pour son talent. Plus le nom est illustre, plus il a d'autorité. Par cette critique, on verra que j'aime Platon, mais que j'aime encore plus la vérité. Comme le nom de Bossuet est imposant, il ne suffit pas de citer un fragment, je ferai ci-après un examen approfondi de ce qui concerne l'empire romain, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*.

Ces idées d'amour des Romains pour la patrie, ne sont donc nullement fondées, même dans leurs historiens; et il n'y a que dans les amplifications de collége, et les exagérations des rhéteurs modernes, que l'on trouve cet amour des Romains pour la ville de Rome. La patrie n'était plus pour eux qu'une marâtre.

CHAPITRE XXV.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, IMITATION DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

Et ces tyrans armés contre le peuple.
(LETTRE VIII, pag. 192.)

QUELQUES exemples pris au hasard dans les annales de la république française, suffiront pour donner la preuve que ces républicains modernes ont été animés du même esprit que celui qui fit agir Brutus et ses successeurs, c'est-à-dire : l'avarice, l'injustice et la cruauté, trois furies qui accompagnent toujours les tyrans.

La confiscation des biens ayant été établie par les révolutionnaires, le nommé Gensonné, conventionnel régicide, fit décréter le séquestre et la spoliation des biens de tous les émigrés, à l'imitation des Romains, qui avaient dépouillé les Tarquins et tous ceux qui lui restaient attachés.

Le comédien Collot-d'Herbois, surnommé

de son temps *le Tigre* ou *le Mitrailleur*, inonda la ville de Lyon du sang de ses habitans, et comme on l'accusa devant la Convention de la multitude des massacres arbitraires qu'il avait ordonnés, afin de se justifier aux yeux de cette assemblée, il prononça ces paroles : « Qui de vous, Citoyens, n'eût pas » voulu tenir la foudre pour anéantir ces » conspirateurs (qualification donnée à tous » ceux qui avaient horreur de leur tyrannie)? » Qui de vous n'eût pas voulu donner à la » faux de la mort un mouvement tel qu'elle » pût les moissonner tous à-la-fois ? »

La Convention applaudit à cette justification, reconnut ce *mitrailleur* innocent, et ordonna l'impression de son discours qui nous est resté.*

Danton institua l'établissement du tribunal révolutionnaire, l'arrestation des suspects, des traîtres, et la formation d'une armée révolutionnaire ** ayant à sa suite un tribunal qui

* Voyez les journaux du temps.

** Comme on avait ouvert les bagnes, ce furent des galériens qui composèrent cette armée, qu'il ne faut pas confondre avec les armées qui combattaient sur les frontières.

jugerait et ferait exécuter sur-le-champ tous ceux qu'il regarderait comme conspirateurs. Ce fut lui qui, *avec zèle et sang-froid*, disent les journaux du temps, prépara et ordonna les massacres des prisons, connus sous le nom de massacres des 2 et 3 septembre.

Un autre conventionnel, nommé Dupin, ancien domestique d'un fermier-général, lut des rapports contre cette classe de riches financiers, et fit dépouiller de tous leurs biens tous les fermiers-généraux; et voici par quels moyens : on en fit expirer soixante sur l'échafaud pour s'emparer de leurs successions.

Dupin fut chargé de faire l'inventaire de ses victimes, et trouva moyen de s'emparer d'une partie de leurs dépouilles; enfin ce républicain était tellement possédé de l'ardeur de s'enrichir par les spoliations, qu'ayant outrepassé les bornes de la licence de ces temps, on fut obligé de le mettre en prison pour la forme; mais il fut relâché par ses collègues bientôt après, au moyen d'une composition pécuniaire.

Le nommé Faure, député de la Haute-Loire, célèbre dans ces temps sanguinaires par toutes les sortes de meurtres, y ajoutait le

ton plaisant de la dérision; il écrivait ainsi ses lettres de massacres : « Tu recevras, Dance, » mon ami, un arrêté du comité de sûreté » générale, pris ce matin, pour envoyer à » Paris rendre visite à Samson (c'était le » bourreau) les citoyens tels et tels. (Suivent » tous les noms.) Je t'invite à ne pas écou- » ter d'appitoyeurs, de pleureurs et de mo- » dérés. »

L'ex-boucher Legendre signala sa cruauté et son avarice dans la ville de Rouen. Il imposa un *emprunt forcé*, genre de contribution d'une nature toute nouvelle, payable en vingt-quatre heures, avec menace de faire guillotiner tout le commerce s'il n'était pas rempli.

Un autre régicide, appelé Forestier, député de l'Allier à la Convention, avait une naïveté dans ses principes républicains qui démasque tous les sentimens qu'ils inspirent. Voici un passage d'une lettre officielle qu'il écrivit au comité révolutionnaire de Moulins :

« Je suis étonné, disait-il, de votre embar- » ras. Il vous manque des farines? prenez-en » chez les aristocrates. Il vous manque des » blés? organisez votre armée révolution-

» naire, et envoyez à l'échafaud les fermiers
» et les propriétaires; il vous manque des
» logemens? emparez-vous des habitations
» de vos détenus. En un mot, que rien ne
» vous arrête dans vos mesures. »

On voit par-là que la liberté des citoyens et le droit de propriété reçoivent, sous un semblable gouvernement, de rudes atteintes.

Tout le monde a entendu parler des massacres d'Avignon, de Sarrelouis, de Sarguemines, de Lyon, de Paris, de Nantes, de Brest, de Lorient, de La Rochelle, de Rochefort, d'Orléans, de la Vendée, etc., etc., etc. Dois-je rappeler les noyades en bateaux à soupapes, les mariages républicains de Carrier; enfin les mitraillades de Paris, de Lyon, de Toulon, de Marseille, sans compter les guillotines permanentes?.... Tout fut mis en action pour dépeupler la France; mais ces horreurs qu'ont-elles produit dans l'âme du peuple français? un juste effroi pour l'anarchie, et une haine invincible pour le joug sanguinaire du gouvernement appelé république. En même temps une plus grande vénération pour le trône de tant de monarques qui l'a-

vaient préservé jusqu'alors de la rage avide et sanguinaire de ces oppresseurs du peuple.

Voici pour les actions; le tableau suivant est réservé aux maximes, afin que connaissant les effets on en apprenne les sources.

CHAPITRE XXVI.

LES RÉPUBLICAINS FRANÇAIS AVAIENT PRIS LES MAXIMES DES ROMAINS.

> On se flattait d'avoir une âme toute romaine, ce que je ne désavouerai pas.
> (LETTRE VIII, pag. 193.)

VOICI quelques exemples qui prouveront qu'en ces temps désastreux on avait adopté les maximes des Romains; qu'ayant pris leur gouvernement, on voulut prendre aussi leurs mœurs.

Un régicide * que je ne nommerai point, car je respecte le repentir, fut prié de défendre son propre frère, accusé de conspiration contre la république : accusation absurde et atroce, puisqu'il était alors en prison, et que c'est dans les prisons qu'on l'accusait d'avoir conspiré. (Voyez *Conspiration des prisons.*) Le régicide aurait pu sauver d'un seul mot ce frère infortuné; mais il fit cette harangue

* C........

toute romaine à la Convention : « Si mon frère » est coupable, qu'il périsse! » Son malheureux frère, qui n'était point coupable, fut exécuté. On ne peut mieux suivre les traces et les maximes de Brutus.

Un autre * voulut imiter le consul romain Manlius Torquatus; et lors de sa nomination au conseil des anciens, ce régicide proposa que les membres de ce conseil eussent toujours un poignard à la main pour frapper celui qui voudrait servir la royauté.

Un nouveau ** Mucius Scœvola proposa de former un corps de douze cents tyrannicides pour assassiner tous les rois du monde.

Un ancien médecin *** qui s'était fait législateur, prononça cette profession de foi à la Convention : « En révolution, il ne faut re» connaître ni parens ni amis; et le fils peut » égorger son père, si celui-ci n'est pas à la » hauteur des circonstances. » Voilà positivement ce qu'ont exécuté les deux Brutus romains, l'un en faisant mourir ses deux fils,

* Charlier.
** Jean de Bry.
*** B......

l'autre en assassinant Jules César son père. Il faut nécessairement que ce républicain ait puisé cette maxime dans leurs exemples, ou il faudrait supposer entre les amateurs de république une sympathie qui ne ferait pas d'honneur à ce genre de gouvernement.

Voici les paroles que Billaud-Varennes prononça à la Convention contre la victime royale que l'on voulait immoler. Ce régicide trouvant que le procès de son roi traînait trop en longueur, proposa de briser le buste de Brutus qui ornait la salle, et ajouta : « Cet » *illustre Romain* n'a pas balancé à détruire » un tyran, et la Convention ajourne la jus- » tice du peuple contre un roi!!! »

Enfin Busot, surnommé par ses collègues *le prophète du malheur*, fit rendre le 24 octobre 1792 un décret portant la peine de mort contre quiconque proposerait de rétablir la royauté; c'est encore ce que fit Brutus.

D'après ce peu d'exemples, il faudrait être bien aveugle ou de bien mauvaise foi, pour ne pas avouer que ces hommes, *qui étaient lettrés*, avaient tous puisé ces maximes, et même leurs coupables manœuvres, dans l'histoire des Romains.

Cependant tels sont les principes aussi injustes qu'inhumains et insensés dans lesquels on nourrit la jeunesse française, et l'on prétend former des hommes vertueux et monarchiques !

CHAPITRE XXVII.

PUNITION DE CETTE FOLIE.

Ceux qui ont tenté cette folie en ont été les premières victimes. (LETTRE VIII, pag. 193.)

ANIMA eorum variavit in me; et dixi: non pascam vos. Quod moritur, moriatur; et quod succiditur, succidatur; et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui. C'est ainsi que le prophète Zacharie fait parler Dieu : « Leur âme m'a été infidèle; et j'ai » dit : que ce qui doit mourir aille à la mort, » que la faux tranche ce qui doit être tranché, » et que ceux qui restent se dévorent les uns » les autres. » Réponds, siècle d'athéisme ou de philosophie, qui enfantas les révolutionnaires; et vous, républicains qui vous êtes enfin dévorés les uns les autres, n'est-ce pas là votre histoire?

CHAPITRE XXVIII.

LE PEUPLE FRANÇAIS N'A ÉTÉ QUE L'INSTRUMENT OU LA VICTIME DES RÉPUBLICAINS.

EXAMEN DE CETTE PARTIE DU DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE, PAR BOSSUET, INTITULÉE *EMPIRE ROMAIN*.
(Tom. II, pag. 321. DIDOT.)

DEPUIS que les hommes peuplent la terre, il n'y en a pas un seul qui puisse se vanter de n'avoir point commis d'erreurs; mais comme celles des hommes célèbres sont plus pernicieuses pour la société que celles des autres hommes, j'aurai le courage de relever quelques méprises de l'un des plus illustres écrivains dont la France ait à se glorifier; j'y mettrai la réserve que commande la dignité dont il a été revêtu, et la vénération pour ses écrits sublimes qui ont toujours enlevé mon admiration.

Un prince de l'Église, un évêque, institué par le plus puissant des monarques pour instruire son fils qui, selon l'ordre naturel, aurait

pu devenir roi lui-même; cet éloquent précepteur lui faisant, dans l'une de ses leçons, l'apologie du gouvernement républicain et de la liberté républicaine : ceci me paraît un phénomène capable d'attirer une attention particulière, et surtout une profonde méditation relativement à l'éducation que reçoit la jeunesse française.

Je ne pense pas qu'Aristote, quoique né dans le sein d'une république, ait osé parler de la même manière à son disciple; ce philosophe qui, appelé par un roi pour instruire son fils, en forma l'un des plus habiles monarques, Alexandre-le-Grand.

Il faut d'abord examiner les réflexions de l'évêque de Meaux sur l'empire romain, citer des faits historiques pour combattre plusieurs de ses opinions, ensuite opposer l'orateur à lui-même dans son plan général et le but qu'il s'est proposé; puis enfin, en tirer des conséquences qui doivent être utiles à l'instruction publique.

Examinons donc d'abord les réflexions de Bossuet relatives à l'état romain : il présente à son élève le peuple de Rome comme un peuple libre sous la république, chérissant autant

sa patrie, que cette patrie apportait d'amour à le protéger. Les faits historiques extraits de Tite-Live, et que j'ai précédemment rapportés, prouvent le contraire. Comme j'en ai exposé un grand nombre d'exemples, je n'y reviendrai plus; c'est une idée romanesque que Bossuet partage avec la plupart des rhéteurs modernes; c'est parmi nous comme une espèce de refrain de collége que l'on répète sans y penser, et sans trop s'embarrasser si les histoires mêmes des Romains sont en contradiction avec cette idée, par les faits qu'elles exposent sans cesse à nos regards, et qui frappent l'esprit quand on a le livre entre les mains.

Après avoir indulgemment qualifié de *triste fermeté* l'abominable parricide de Brutus, Bossuet oublie alors que c'était une grande partie du peuple de Rome, qui, déjà dégoûté de la tyrannie des patriciens, avait le désir et avait comploté de rétablir les Tarquins sur le trône; c'était en effet pour épouvanter ce peuple, en faisant un terrible exemple, que Brutus livra ses propres enfans à la mort.

L'orateur ajoute, en parlant au fils de Louis XIV: « La liberté leur était donc un trésor

» qu'ils préféraient à toutes les richesses de » l'univers. » Mais, d'après les faits historiques, si l'on retournait la phrase de Bossuet, ne serait-elle pas aussi juste? Par exemple, si l'on disait : « Les richesses de l'univers étaient » un trésor qu'ils préféraient à leur liberté; » ce qui arriva sous les empereurs et même sous la république, lorsque le peuple vendit sa liberté aux patriciens qui lui offraient les dépouilles de ses rois, afin de le compromettre et pour le réduire ensuite sous leur joug de fer.

Bossuet représente à son élève le peuple romain comme ne fondant sa subsistance que sur son *industrie* et sur son *travail;* lorsque la vérité historique prouve que le peuple romain n'a jamais fondé sa subsistance que sur le pillage; et l'on voit dans l'histoire de Tite-Live que, pendant cinq cents ans, Rome ne s'est occupée qu'à piller tous ses voisins, et qu'après avoir étendu ses conquêtes, elle a pillé tous les peuples conquis ou alliés. Ainsi son seul genre de travail fut la guerre, et son unique genre d'industrie, le pillage.

« Ainsi, continue Bossuet, les richesses » étaient méprisées, la *modération et l'inno-*

» *cence* des généraux romains faisaient l'ad-
» miration des peuples vaincus. »

Est-ce bien des Romains dont il parle ? de ces Romains de Tite-Live, de Salluste et de Tacite ? Quoi ! ce sénat et ces patriciens avares, comme nous les représente Tite-Live ; ces usuriers du peuple, ces spoliateurs des richesses prises sur l'ennemi, ces patriciens qui accaparaient toutes les terres de la république, et qui ne voulaient pas souffrir le partage des terres conquises avec le peuple ; ces patriciens romains étaient des gens qui méprisaient les richesses ! Lorsque sous l'empire le sceptre se vendait à l'encan, comme nous le rapporte Tacite, étaient-ce des Romains qui en recevaient le prix ?

Mais cette phrase de l'orateur est encore bien plus fausse : « L'innocence des généraux romains faisait l'admiration des peuples vaincus. » Ainsi un Décius qui massacra les Rhégiens ses alliés pendant leur sommeil, bien loin de les protéger contre leurs ennemis ; Camille qui, après s'être rendu maître de Veïes par trahison, en extermina tous les habitans ; les divers consuls qui prirent et saccagèrent par le même moyen les villes de Sora,

d'Ausone, de Minturne, de Vescia, et en massacrèrent toutes les populations; tous ces généraux romains étaient des êtres modérés, innocens! Pour moi, je ne puis concevoir *l'admiration des peuples vaincus.*

L'innocence des généraux romains !!! Bossuet a-t-il voulu parler de Pompée-le-Glorieux qui, étant beaucoup plus présomptueux qu'habile, avait toujours la tromperie sur les lèvres et la tyrannie dans le cœur?

Est-ce de ce féroce Marius qui commença sa carrière dans les armes, en déshonorant par des calomnies son général Métellus, afin de le supplanter; qui ensuite, pour vaincre les Cimbres, immola par une superstition brutale, sa fille Calpurnie? Ce Marius que Sylla força par la suite de s'enfoncer jusqu'au cou dans la fange du marais de Marica, où il aurait dû demeurer, au lieu de rentrer dans Rome pour y faire massacrer tout ce qui s'offrit sur son passage, jusqu'à ceux-mêmes qui fléchissaient le genou devant lui. Enfin ce Marius, qui rassemblant tous les bandits de l'Ausonie, s'en forma une digne garde pour ravager sa patrie.

Ce sera peut-être le compagnon de ses mas-

sacres, Sertorius, qui révolté contre Rome, s'allia avec le plus formidable de ses ennemis.* Ce Sertorius-le-Magicien, cet homme innocent, qui toujours accompagné de sa biche blanche dont il faisait sa prophétesse, couvrit l'Espagne du sang que ses vengeances lui firent verser, et enfin la souilla de ses débauches les plus honteuses!

Mais non, ce sera l'innocent gastronome Lucullus, qui posséda pardessus tous ses talens militaires qui le firent battre si souvent par Mithridate, l'art sublime d'engraisser les grives dans toutes les saisons de l'année, et d'avoir en outre dans ses viviers les meilleurs truites de l'univers connu des Romains; ce sera ce somptueux Lucullus, dont les cinq mille manteaux de pourpre sont presque aussi célèbres que ses défaites.

Pouvons-nous placer au nombre de ces innocens généraux romains, Sylla, qui après avoir été enrichi par une courtisane, acheta avec une partie de cet honnête héritage, la charge de prêteur, et qui par la suite remporta sur les ennemis de Rome des victoi-

* Mithridate.

res, plutôt par la langue que par l'épée; à la vérité il se dédommagea de la frayeur que les Germains lui avaient causée, en ravageant la Grèce, en spoliant tous les temples et livrant *glorieusement* Athènes au pillage, avec des railleries insultantes contre ses dieux, railleries qui décélaient toute la dépravation de son âme. Ses crapuleux exploits ne se bornèrent enfin qu'aux massacres de ses concitoyens, et Rome, sous sa dictature, vit s'enfler le Tibre des ruisseaux du sang de ses habitans aussi libres que bienheureux sous de semblables maîtres.

Peut-être que nous trouverons dans Scipion, le destructeur de Carthage, cette innocence tant vantée? Cependant, malgré tous les efforts de ses armes, n'ayant pu forcer Carthage, il fit un traité avec les Carthaginois; mais par une interprétation aussi traître que subtile des paroles du traité, abusant d'un mot et obéissant à la perfidie du sénat de Rome, il porta le fer et la flamme, et détruisit de fond en comble une des plus belles villes du monde, avec toute sa population qui s'élevait à sept cent mille habitans, n'ayant pas plus de bonne foi que d'humanité. Bien-

tôt il en reçut la digne récompense au sein de sa tendre patrie, à Rome, où les triumvirs le firent étrangler.

J'y placerai aussi Marc-Antoine, qui donnait des villes pour récompenses à ses cuisiniers qui lui avaient apprêté les meilleurs festins, ce voluptueux triumvir qui fut vaincu plutôt par les charmes de son Armide égyptienne que par les armes du sanglant justicier Octave, son compétiteur.

Enfin le plus grand des Romains, Jules César, que ses contemporains désignaient par cette honteuse satire : « Le mari de toutes » les femmes et la femme de tous les maris. » Telle est l'innocence des plus grands généraux romains!

Cependant voici à-peu-près tous les plus illustres héros de Rome, la plupart couverts de sang et d'ordures, et ce sont ces mortels qu'un homme tel que Bossuet, se laissant emporter par le torrent des préjugés, qualifie de la bienveillante épithète *d'innocens*. C'est une exagération insupportable. Certes, s'il y a eu innocence parmi des hommes de guerre, il ne faut pas la chercher assurément parmi les Romains. Que l'on nous offre des guerriers

tels que Dugueselin, qui vendait ses terres pour chasser les tyrans de sa patrie; saint Louis, répandant son sang pour délivrer ses frères opprimés; monarque aussi intrépide dans les combats que dans les fers, aussi humble dans la victoire que charitable envers les malheureux; Bayard qui, vaincu par le connétable de Bourbon, et blessé à mort, répondit d'une voix mourante à ce prince qui pleurait sur le bon chevalier : « Ce n'est pas sur » moi qu'il faut pleurer, c'est sur vous-même » qui combattez contre votre roi et votre » patrie. » Duguai-Trouin, qui faisait servir les récompenses de ses glorieux exploits à secourir ses compagnons d'armes; Turenne, qui, comblé de succès, les attribuait plus à ses capitaines qu'à lui-même, et dont la mort fût pleurée de son roi, de la France, et même de tous ceux qu'il avait vaincus. Que l'on nous les offre, dis-je, comme des héros candides, et dont le cœur était aussi simple que leurs âmes étaient élevées, je le reconnaîtrai sincèrement en lisant leur vie privée et leurs hauts faits d'armes; mais je ne pourrais le penser des généraux romains en lisant leurs faits et gestes dans leurs historiens mêmes.

Poursuivons l'examen du discours de Bossuet : « Le peuple le plus jaloux de sa liberté, » dit-il, que l'univers ait jamais vu, se trou» va en même temps le plus soumis à ses ma» gistrats et à la puissance légitime. » Nous voyons au contraire, par les histoires de Tite-Live, de Salluste, de Tacite, et d'autres de moindre renommée, que le peuple romain, patriciens et plébéiens, était le plus insoumis, le plus insubordonné de toutes les nations qui ont peuplé la terre.

En repassant la série des rois de Rome, il n'y eut guère que Numa Pompilius qui mourût de mort naturelle; les autres, depuis Romulus jusqu'à Tarquin-le-Superbe, expirèrent tous assassinés, soit par les patriciens, soit par des plébéiens. Cependant ces rois avaient une *autorité légitime*, puisqu'ils avaient été élus par le peuple ou par le sénat. Leur autorité légitime fut-elle respectée? On ne respecta pas même leurs personnes, puisqu'ils furent tous massacrés : ainsi ce peuple, comme le dit Bossuet, n'était point soumis à la puissance légitime. Il ajoute : « plus soumis à ses magistrats. » Pour le faire croire il faudrait que l'orateur eût fait brûler toutes les histoires écri-

tes par les Romains eux-mêmes. Au rapport de Tite-Live, qui raconte les faits, même d'une manière apologétique, il n'y a que troubles, insubordination dans Rome, conspirations, assassinats, indisciplines et révoltes : telles sont les discordes et les haines qui remplissent les pages de l'historien Tite-Live, qui a écrit les annales de la république romaine. J'en ai cité assez d'exemples, en rapportant les expressions de l'auteur, pour n'avoir plus besoin de l'invoquer encore. Le peuple romain n'était donc pas non plus, comme l'avance Bossuet, le peuple le plus soumis à ses magistrats.

Si l'on se reporte aux temps de l'empire, et que l'on parcoure les annales de Tacite, on n'y voit que des massacres ordonnés par les empereurs, et des conspirations permanentes formées par les sujets contre leurs monarques; à peine si les moins féroces furent respectés.

L'empire fut mis en lambeaux par les soldats qui composaient ses armées. Les soldats de Rome, loin de rester soumis à la puissance légitime, nommaient à leur fantaisie des empereurs de tous côtés; l'on vit souvent l'em-

pire romain divisé par trois ou quatre empereurs, et même par un plus grand nombre qui avaient été élus en même temps par la sédition des différentes armées.

Le peuple romain dans aucun temps, sous la monarchie, sous la république et sous l'empire, ne fut donc point, comme le dit Bossuet à son royal élève : « le peuple que l'univers » ait jamais vu qui fût le plus soumis à ses » magistrats et à la puissance légitime. »

Montesquieu, plus clairvoyant que Bossuet, a expliqué cette insubordination continuelle comme une des causes qui donnèrent de la force au peuple romain; mais Tite-Live, comme je l'ai rapporté en plusieurs endroits de cet ouvrage, Tite-Live, historien latin, plus judicieux que les deux rhéteurs modernes, Tite-Live surtout qui avait les événemens presque sous les yeux, témoin des dissensions continuelles et de l'insubordination du peuple romain, a considéré cette insubordination comme la cause assurée et prochaine de la ruine de l'empire; c'est ce qui arriva en effet. Passons plus loin :

Malgré cette grande hardiesse et valeur que Bossuet, comme beaucoup d'autres modernes,

distribue gratuitement au peuple romain, je vois cependant que ce n'est ni par la hardiesse, ni par la valeur que les Romains, sous la conduite de leur plus grand homme de guerre, c'est-à-dire sous Jules César, purent réduire une partie de la Gaule à leur payer des tributs, et l'autre à accepter leur alliance. Écoutons Bossuet lui-même : « Vous avez » souvent remarqué, Monseigneur, dans les » Commentaires de César, que les Romains, » commandés par ce grand homme, ont subjugué les Gaulois plus encore par les adresses de l'art militaire que par leur valeur. » C'est toujours un aveu qui soulage! Et en effet, si l'on veut feuilleter les Commentaires de César qui écrivait sans emphase et naturellement ce qu'il exécutait lui-même, souvent même sans partialité, on verra que ce fut, comme il l'a prouvé par son récit, plutôt par une politique astucieuse que par les armes qu'il put s'introduire dans l'amitié et l'alliance des Gaulois. Il s'appliquait surtout à brouiller les différens chefs les uns par les autres, à recevoir sous sa protection les plus faibles pour faire ensuite alliance avec les plus forts.

Cependant Bossuet s'oubliant lui-même,

dit plus loin : « De ce même esprit sont sor-
» ties les résolutions prises tant de fois dans
» le sénat, de vaincre les ennemis par la
» force ouverte, sans employer les ruses et
» les artifices, même ceux qui sont permis à
» la guerre. » Je ne conçois pas alors ce que l'orateur, en faisant plus haut l'éloge de Jules César, a voulu dire : « Que Jules César a sub-
» jugué les Gaulois plus par la ruse que par
» la valeur. » Il me semble que ces idées se détruisent l'une l'autre, et j'aime mieux m'en rapporter à celui qui fit la conquête des Gaules et qui écrivit lui-même ses exploits, enfin à César, le plus grand homme de guerre qu'ait enfanté Rome, qui affirme avoir employé plus de ruse que de valeur, connaissant les guerriers qu'il commandait et la nation qu'il attaquait.

Dans quelques occasions, rapporte Bossuet, le sénat de Rome eut l'humanité de ne point faire payer d'impôt au menu-peuple : je le crois, puisque Tite-Live nous l'affirme, mais il nous fait aussi des tableaux hideux et terribles de l'avarice du sénat, de l'avidité des patriciens, et de la cruauté avec laquelle ces patriciens usuriers traitaient leurs débi-

teurs insolvables. Ce généreux sénat de Rome se comportait alors comme ce charitable médecin qui, de nos jours, secourait gratis quelques indigens, afin de se donner un vernis d'humanité; et qui, après s'être fait instituer héritier par l'un de ses amis extrêmement riche, l'empoisonna pour recueillir les fruits du testament.

Passons à la fécondité de Rome, en personnages héroïques. « L'état romain, dit Bossuet, » constitué de la manière que nous avons vue, » était, pour ainsi parler, du tempérament » qui devait être le plus fécond en héros. » Cependant, n'en déplaise à l'orateur français, Salluste a écrit, en s'étonnant que Rome ait porté si loin ses conquêtes : « Les Romains » ont été bien inférieurs aux Grecs pour l'éloquence, et aux Gaulois pour la gloire des » armes; ils ne doivent leurs succès qu'à un » *petit nombre* d'hommes célèbres. » Si l'on veut relire le chef-d'œuvre de Tacite, c'est-à-dire son ouvrage sur les mœurs des Germains, * on verra combien il estimait plus les Germains que ses compatriotes. « Nulle na-

* Tacite, *De moribus Germanorum.*

» tion, dit-il, ne l'emporte sur les Germains, » du côté de la valeur et de la bonne-foi. » Lequel des trois écrivains devons-nous croire? il y en a deux qui ont vu et touché; ils sont Romains, et ils contredisent le Français, qui donne ses idées plus de dix-huit cents ans après les événemens dont les deux autres ont été les témoins. Je m'en rapporterai donc encore à Salluste et à Tacite, et je rejetterai l'assertion de Bossuet, malgré toute son éloquence.

Mais voici le passage le plus imposant, et qui devait faire le plus d'impression dans l'esprit de son disciple. L'évêque de Meaux, pour faire une plus haute apologie de la république romaine, à la face du fils de son roi, tient ce langage : « Le Saint-Esprit n'a pas » dédaigné, dit Bossuet, de marquer ceci » (c'est-à-dire l'alliance de Machabée avec » le sénat de Rome), ni de louer la haute » prudence et les conseils vigoureux de cette » sage compagnie, où personne ne se donnait » de l'autorité que par la raison, et dont tous » les membres conspiraient à l'utilité publi- » que, sans partialité et sans jalousie. » En conséquence, voici la république romaine

sanctifiée par la main d'un évêque, aux yeux de son disciple et de bien d'autres.

Pour détruire cette erreur, il faut rétablir les deux versets de l'Écriture-Sainte, comme ils sont, non pas dans le discours de Bossuet, mais comme ils se trouvent dans l'Écriture. On verra qu'il y a dans l'Écriture, non pas une apologie du peuple romain, mais une simple définition de son mode de gouvernement, et même un éloge indirect de l'état monarchique.

Judas Machabée, redoutant les Grecs, veut s'allier aux Romains; c'était l'époque désignée par le prophète Daniel, où devait périr le sceptre de Judas parmi les juifs, pour être repris éternellement, après le temps qu'il désigne encore, par Jésus-Christ, fils de Dieu et sauveur du monde.

Voici le texte de l'Écriture :

v. 13. « Qu'ils faisaient (les Romains) régner tous ceux à qui ils voulaient assurer le royaume; et qu'au contraire ils le faisaient perdre à ceux qu'ils voulaient, et qu'ainsi ils s'étaient élevés à une très grande puissance;

v. 14. » Que néanmoins nul d'entr'eux ne portait le diadème, et ne se revêtait de la pourpre, pour paraître plus grand que les autres;

v. 15. » Mais qu'ils avaient établi un sénat parmi eux, et qu'ils consultaient tous les jours les trois cent vingt sénateurs tenant toujours conseil touchant les affaires de la multitude, afin qu'ils agissent d'une manière qui fût digne d'eux;

v. 16. » Et qu'ils confiaient chaque année leur souveraine magistrature à un seul homme, pour commander dans tous les états, et qu'ainsi *tous obéissaient à un seul*, sans qu'il y eût d'envie ni de jalousie parmi eux. * »

Il y a ici une simple définition de la république romaine, et non point une apologie, comme le présente Bossuet à son disciple. Ces mots qu'il y ajoute : « Le Saint-Esprit n'a » pas dédaigné de louer la haute prudence » et les conseils vigoureux de cette sage com- » pagnie, » ne sont nullement dans l'Écriture. Bossuet ici se livre à la déclamation, dans son zèle pour la république romaine. Le Saint-Esprit ne loue pas les Romains ; il définit simplement leur genre de gouvernement. Quant à cette phrase de Bossuet : « Dont tous » les membres conspiraient à l'utilité publi-

* Liv. 1er. des Machabées, chap. VIII.

» que, sans partialité et sans jalousie, » elle fait presque un contre-sens, en ne rendant qu'à-peu-près celle de l'Écriture, qui est : « Ainsi que tous obéissaient à un seul, sans » qu'il y eût d'envie ni de jalousie parmi » eux. » Je vois au contraire ici une apologie indirecte du gouvernement d'un seul, par conséquent de la monarchie, sens que Bossuet détourne ou passe sous silence à son royal disciple.

En second lieu, les mots : « Sans envie et » sans jalousie, » ne peuvent se rapporter qu'au temps de Judas Machabée; car le Saint-Esprit ne peut mentir, et il ne faut pas le faire mentir par des déclamations emphatiques. Certes si ces mots, comme Bossuet l'insinue, pouvaient s'appliquer à toute la durée de la république romaine, ce que l'Écriture-Sainte ne dit nullement, presque tous les temps de la république n'étant qu'un tissu de troubles, de révoltes, de conjurations et de massacres, les histoires écrites par les Romains eux-mêmes donnent un démenti formel à l'interprétation de Bossuet. Les révoltes des plébéiens contre les patriciens, sous la république, les haines et les jalousies couvrent

les pages de l'histoire des Romains; les fameuses haines et jalousies de Sylla et de Marius, de Pompée et de César; la conjuration des Gracques; les révoltes de Sertorius en Espagne; l'envie que se portaient Pompée et César; enfin les proscriptions de Marius, de Sylla et d'Octave; puis la longue série des empereurs qui couvrirent l'Italie et l'Europe de meurtres et de dissensions; toute cette histoire, enfin, prouve que le Saint-Esprit n'a pas voulu, comme le dit Bossuet, faire l'apologie des Romains, mais faire entendre seulement que, du temps de Judas Machabée, le sénat de Rome avait pris une grande autorité sur les peuples, ce qui est la vérité.

Et en effet il serait étrange que le Saint-Esprit, comme l'interprète Bossuet, eût voulu sanctifier un peuple qui fut appelé comme un fléau, pour châtier les Juifs, et qui les réduisit en servitude comme l'avaient fait autrefois les Assyriens : un peuple qui présida au crucifiement de Jésus-Christ, et qui fut un des derniers de la terre qui voulut reconnaître la venue du Messie et embrasser la religion chrétienne; un peuple au sein duquel saint Pierre et saint Paul furent martyrisés, et qui

pendant trois cents ans fit couler le sang des chrétiens et en inonda tous les pays qu'il avait sous sa domination ou sous sa protection; enfin ce peuple romain qui, dès qu'il fut appelé à la foi par la conversion de Constantin, devint la proie et fut exterminé par les barbares, et tout-à-coup fut entièrement supprimé de la surface de la terre.

Je suis entré ici dans de plus grands détails, parce que je crois que cette insinuation de Bossuet est d'une grande importance, surtout pour ceux qui croient aux saintes écritures.

Bossuet s'était proposé un but principal dans son *Discours sur l'histoire universelle;* ce fut celui de prouver que toutes les nations qui ont successivement paru sur la terre, et s'abandonnèrent à toutes les erreurs de l'idolâtrie, ne pourraient prévaloir contre le peuple que Dieu s'était choisi dans les enfans d'Abraham, son serviteur fidèle; Dieu ayant par le ministère de Moïse déposé parmi les Israélites la connaissance de son nom, de sa puissance, et la loi qu'il voulait que ce peuple suivît pour l'adorer comme il lui plaît de l'être; enfin que du sein de ce peuple sortirait le Sauveur du genre humain.

Dans son *Discours sur l'histoire universelle*, Bossuet fait servir successivement toutes les puissances des empires à châtier le peuple hébreux, ou à le rétablir ou à le protéger, et enfin à l'asservir ; ce qui était destiné à la puissance romaine. Ce plan est vaste, ingénieux, et annonce dans le prélat un zèle éminemment religieux.

Quoique cet édifice historique ait été blâmé par plusieurs savans, si l'on juge des choses par les événemens, il faut rendre les armes à Bossuet, et se soumettre à la réalité de ses vues générales qu'il prouve par l'histoire même.

L'orateur, dans la partie de son ouvrage où il traite des révolutions des empires, fait passer rapidement sous nos yeux les différens peuples qui ont joué un grand rôle sur le globe ; les Scythes, les Éthiopiens et les Égyptiens nous sont offerts comme les plus anciennes dominations ; à toutes ces monarchies succède la monarchie des Assyriens, vaincue et renversée par les Mèdes réunis aux Perses sous le roi Cyrus, qui délivre les Hébreux de leur captivité. Nous voyons bientôt le royaume des Perses combattre long-temps contre les républiques de la Grèce, et enfin les Grecs

triompher de la monarchie des Perses par Alexandre, roi de Macédoine; enfin la puissance romaine succède à toutes ces monarchies, et réunit sous ses empereurs tous les peuples par sa domination ou sa protection; elle est destinée à retenir sous son joug le peuple que Dieu s'est choisi, et qui doit être délivré de ce joug des Romains par le désiré des nations, le Sauveur du monde, le Christ enfin.

Tant que l'orateur conduit, pour ainsi dire, tous ces royaumes, il nous présente la puissance divine comme les faisant mouvoir, et il nous démontre clairement que ce n'est ni à leurs vertus, ni même à leurs talens qu'ils doivent leurs triomphes, mais à la seule volonté du Tout-Puissant modérateur de l'univers. Au contraire, lorsqu'il arrive à la république romaine, une admiration factice semble lui faire oublier son but principal, aussi bien que le plan magnifique et ingénieux qu'il a formé. Les préjugés de l'école s'emparent de son esprit, au point de lui faire contredire un historien païen qui abonde dans son sens; car Bossuet, en condamnant Plutarque, dément lui-même tout ce qu'il a prouvé précédem-

ment; et c'est une admiration outrée pour les héros de la république romaine qui égare cet esprit si vaste, ce génie si ferme. Il repousse la vérité proclamée par le judicieux Plutarque, il la regarde comme une prédilection nationale, parce que ce véridique et habile historien grec attribue plutôt à la *fortune* les succès des Romains, qu'à leurs *talens* et à leurs *vertus*; * en cela d'accord avec les historiens romains eux-mêmes, tels que Salluste et Tacite.

Ce n'est plus la main de Dieu qui fait subsister et vaincre les Romains, comme Bossuet l'avait déclaré lui-même pour les autres nations victorieuses; c'est, selon lui, la vertu, la valeur et la bonne conduite des Romains qui opèrent toutes leurs conquêtes. Mais Plutarque, qui vivait parmi ces Romains, qui avait les chroniques récentes sous les yeux, soutient que ce n'est ni leurs vertus, ni leurs talens qui leur ont valu toutes leurs conquêtes; mais que c'est à la *fortune seule* qu'ils les doivent. Plutarque entend par *fortune*, une volonté cachée, mais toute puissante et surnaturelle qui,

* Plut., *de la Fortune des Romains.*

malgré tous les obstacles et toutes les fautes d'une nation, la rend triomphante de ses ennemis. C'était là précisément la grande pensée de Bossuet en jugeant les triomphes de tous les royaumes précédens; mais il s'arrête en arrivant à la république romaine, et il condamne Plutarque en se contredisant lui-même, puisque Plutarque proclame la même idée pour les Romains, que Bossuet avait eu jusqu'alors pour les autres nations destinées à exécuter les volontés célestes.

Assurément il faut avouer que cette admiration factice puisée dans les écoles, est un véritable vertige, puisqu'elle est capable d'égarer les plus grands esprits. Voici ce que dit Bossuet : « Vous en avez vu assez, Monseigneur, » pour condamner Plutarque, qui attribue à » la seule fortune la grandeur des Romains. » C'est ainsi que l'orateur, entraîné par son amour pour la république romaine, repousse un historien contemporain aussi judicieux que véridique, un historien qui voyait les hommes et les choses.

Il faut adopter néanmoins le sentiment de Plutarque plutôt que de croire à la déclamation éloquente d'un orateur français qui se

contredit lui-même dans son plan principal, et qui ne voit les hommes et les événemens qu'à travers deux mille ans.

Je ne veux pas poursuivre plus loin mon examen sur les détails; seulement l'observation dernière que je ferai, et que l'on est à même de vérifier, est celle-ci : j'oppose par-là enfin Bossuet à la vérité historique générale, après l'avoir opposé à la vérité partielle, et après l'avoir opposé à lui-même dans la grande pensée du plan de son ouvrage.

Après avoir prôné les perfections du gouvernement des Romains, il termine par un sommaire historique de tout l'empire romain, qu'il tire de l'histoire même; et ce sommaire est la plus forte condamnation de l'apologie qu'il a faite, de l'admiration qu'il a manifestée pour le peuple romain; car alors, rentré dans l'histoire, c'est-à-dire dans la vérité, il ne fait plus d'apologie, mais il nous expose les Romains avec tous leurs crimes, leurs dissensions, leur ambition, leur avarice et toutes leurs fureurs; enfin c'est là véritablement Rome; c'est cette louve sanguinaire et avide qui a poursuivi et déchiré tous les peuples qu'elle a pu saisir, et qui, manquant de

proie, a dévoré ses propres enfans, jusqu'à ce que tous les fléaux déchaînés contr'elle l'aient renversée et anéantie.

Si la plus douce récompense que puisse obtenir un maître lorsqu'il a façonné son disciple, est celle de le voir briller sur le théâtre du monde par ses talens et ses vertus, Bossuet n'eut point cette satisfaction dans la personne du dauphin son élève; il n'eut pas même, lorsqu'il l'instruisait, le plaisir de voir ce jeune prince goûter ses leçons; car son indocilité ne lui donna souvent que trop de chagrins. Examinons avec équité si le royal enfant avait tous les torts.

Les enfans aussi bien que les femmes ont souvent, dans l'instinct de leur jugement, quelque chose de si net, de si lumineux, que l'on pourrait croire que c'est une étincelle de la lumière divine qui vient quelquefois les inspirer. Tel vieillard, rempli d'expérience et de savoir, fut bien souvent, sans qu'il s'en doutât lui-même, jugé d'un coup-d'œil par une femme légère et sans instruction, ou par un enfant innocent et sans détour.

Lorsqu'un dauphin de France, si près d'arriver au trône, entend face à face, un

sujet qui, l'instruisant de ses devoirs, lui prône un mode de gouvernement non seulement en opposition avec la monarchie, mais qui en est même le plus grand ennemi, peut-il, ce jeune enfant qui doit un jour monter sur le trône de ses glorieux ancêtres, écouter complaisamment un précepteur qu'il entend sans cesse rehausser la gloire des républiques de la Grèce et de Rome, ennemies nées des rois et de la monarchie?

Un prince qui doit être roi un jour, peut-il goûter de semblables leçons? S'il a reçu du ciel assez de douceur d'esprit pour n'en être pas irrité, il est pour le moins bien juste qu'il n'entende pas ces leçons avec plaisir, et il est certain que dans son âme il les reçoit avec chagrin ou indifférence.

En second lieu, l'éducation d'un prince ne doit pas être la même que celle d'un homme de lettres : un prince ne doit pas être savant comme un abbé.

Fénélon, chargé de l'éducation du duc de Bourgogne et de ses frères, l'avait bien senti lui-même. Ce rival de Bossuet, s'il ne triompha pas de lui sur les points de doctrine chrétienne, fut au moins plus judicieux dans sa

manière d'instruire son élève, et plus heureux que son adversaire; car ses leçons sages et bien entendues lui formèrent un disciple accompli; et le vertueux, l'éloquent, l'ingénieux Fénélon vit croître, s'instruire, se former sous son aile, le mortel le plus habile, le plus aimable et le plus charitable de tous les princes de son siècle. Fénélon méritait cette récompense; et sa douceur, sa simplicité apostolique, furent couronnées même sur la terre. Le plaisir de voir son ouvrage si parfait, lui fit oublier les cruels chagrins et même les sanglans affronts que lui attira son rival par ses persécutions dures et hautaines.

Au reste, l'archevêque de Cambrai, Fénélon, s'il essuya une condamnation de la part du Saint-Siége, ce fut une glorieuse et consolante condamnation, puisque, de sa main paternelle, le pape Innocent XII sembla attacher la céleste couronne du martyre sur le front humble et radieux du vaincu. « Il a péché, dit-il, par un excès d'amour divin : quant à vous, ajoute-t-il à ses adversaires, vous avez péché par un défaut d'amour du prochain. » *Peccavit excessu amoris divini; sed vos peccastis defectu amoris proximi....*

Bossuet, voulant instruire un enfant, semble, dans les ouvrages qu'il compose pour lui, n'avoir en vue que de faire éclater son érudition, son éloquence. Il se place, par son élévation, au-dessus de l'âge de son disciple, de l'esprit et du cœur de celui qu'il veut instruire et former; enfin il le heurte, en dénigrant pour ainsi dire la royauté à la face d'un prince qui se sent déjà roi lui-même.

Je ne prétends pas qu'ouvertement Bossuet dénigre l'état monarchique; souvent même il relève la splendeur du trône des rois de France; mais il manifeste sa prédilection par les louanges outrées dont il gratifie les héros des républiques de la Grèce et surtout de Rome, qu'il semble relever au-dessus de tous les hommes, avec une espèce d'affectation trop marquée pour que l'on puisse s'y méprendre.

L'enfant royal peut-il se trouver satisfait de semblables inadvertances, pour ne pas dire plus? peut-il aimer celui qui l'instruit? S'il ne l'aime pas, il ne peut goûter ses leçons, il ne le croit plus, il ne l'écoute plus. A quoi pourra lui servir cette vaste et énorme compilation, ces étalages de royaumes renversés par des républiques, et ces tables de logarithmes de

dates, dont il ne peut charger sa mémoire faible et enfantine?

D'ailleurs est-il de la dignité, du devoir même d'un souverain, d'absorber toutes ses facultés intellectuelles dans des doctrines que l'on devait laisser à la Sorbonne, puisqu'elle était instituée pour s'en occuper sans cesse et exclusivement? Alors est-ce bien le disciple qui avait tort de se rebuter des leçons, ou le maître qui se trouvait en faute? Auquel accordera-t-on plus de sagacité : au savant qui instruit mal, ou à l'enfant qui pénètre bien? si l'un fait étalage de beaucoup de science, je trouve que l'enfant déploie encore plus de bon sens et d'esprit que son précepteur, en repoussant de semblables leçons, qui ne le mèneront à rien qu'à douter de l'excellence du gouvernement monarchique, et à se croire au-dessous, lui roi, des tyrans féroces de la république romaine, dont on lui fait lire, et expliquer, et commenter, et apprendre par cœur la sanglante histoire. Il faut ici faire taire les vanités humaines, et que l'équité prononce.

Quand je parle du dauphin de France, on doit étendre mes réflexions sur toute la jeunesse française, que l'on élève et que l'on ins-

truit de la même manière que Bossuet instruisait celui qui devait être roi. Ce qui se passa dans l'esprit de l'enfant royal, qui, sentant sa dignité, éprouvait les nobles sentimens dont son cœur était enflammé, et en même temps toute la fierté d'être né Français, il n'y a pas un jeune Français qui ne l'éprouve, fût-il de la dernière classe du peuple, à moins qu'il ne soit un sot, et qui supporte avec patience que l'on ravale sa nation au-dessous des peuples de l'antiquité. * Ainsi ce que j'ai

* Malgré tous les efforts d'une éducation anti-nationale, on ne pourra pas déraciner de l'âme du peuple français le sentiment profond de sa supériorité. Lorsqu'il n'a pas encore été gâté par l'éducation nouvelle, ces sentimens se développent, et dans la naïveté de son âme il s'élève naturellement au rang où les destinées suprêmes ont placé la nation des Francs. Voici un trait de caractère dont j'ai été témoin, et qui n'en est que plus piquant parce qu'il est sorti de la bouche de l'enfance.

Un jour je me promenais dans le bois de Montmorenci, où de joyeuses cavalcades s'amusent à gravir les collines et à pénétrer dans les petits sentiers ombragés d'un épais feuillage; j'aperçus un jeune enfant âgé d'environ six ans qui, auprès de son père, faisait tous les efforts imaginables pour ne point se laisser

dit pour le dauphin, doit s'appliquer à toute la jeunesse française. C'est pourquoi l'on ne voit que trop souvent dans les colléges, les jeunes gens languir d'ennui et se consumer de dégoût sur ces rapsodies antiques; enfin, le cœur flétri, en sortir plutôt hébétés que savans.

Portons maintenant nos regards sur Fénélon et sur son disciple. L'archevêque de Cambrai, pour instruire cet auguste enfant, com-

dépasser; ses cris pour exciter l'ardeur de sa monture, ses yeux animés, tout annonçait en lui une émulation très vive; sa chevelure blonde était trempée de sueur; néanmoins ses efforts furent trompés, et toute la bande, montée sur des coursiers aux longues oreilles, le laissa bientôt derrière avec son père, qui veillait sur lui : comme il s'était d'abord vu en tête, et qu'il se trouvait alors à l'arrière-garde, cet enfant regarda sa place comme un affront; son visage se couvrit de toute la rougeur de la honte; il se tourna vers son père, et s'écria avec l'accent du dépit : « Mon papa, » nous étions tout-à-l'heure à la tête; nous ne som- » mes plus Français, car nous sommes les derniers! » Je ne pus m'empêcher de sourire en admirant la jeune fierté de ce charmant enfant, la naïve explosion de son âme irritée, et la haute idée qu'il avait du beau nom de Français.

pose un poëme* dans lequel, sous des allégories ingénieuses, il lui offre le fils du plus sage des rois de la Grèce, égaré, pour ainsi dire, perdu dans le monde, après les plus glorieux triomphes. Télémaque prend la résolution de rechercher un père si digne d'être roi par sa sagesse et son habileté, et que des conquêtes lointaines ont forcé d'abandonner son royaume, qui est en proie à des tyrans ambitieux.

Fénélon ne voulait pas que son élève prît de l'instruction seulement dans des livres; il lui indique que l'expérience doit être la source et le complément du savoir et de l'habileté. Les voyages, les navigations périlleuses, les adversités de la vie humaine, éprouvent d'abord la vertu du jeune Télémaque. Ensuite les combats assurent et relèvent encore plus le courage du jeune prince, qui s'instruit, tant par l'adversité que par la patience, à souffrir tous les maux qu'un mortel doit attendre ici-bas. L'amour même attaque et

* Fénélon composa son *Télémaque* par fragmens, pour l'instruction des enfans du dauphin, et cet ouvrage fut depuis imprimé en entier.

triomphe du jeune Télémaque; mais la sagesse le délivre de ce piége, en lui enseignant l'unique moyen de s'y soustraire. Le fils d'Ulysse apprend à connaître, dans ses voyages, les mœurs des peuples, leurs coutumes, leur manière de combattre; s'instruit dans l'art militaire, en combattant lui-même; il apprend à sonder le cœur des hommes, à discerner leur politique. Enfin, par cet ouvrage admirable, Fénélon semblait dire à son élève : « Il faut agir pour s'instruire; il faut souffrir » pour devenir sage et habile. »

Bossuet au contraire semblait dire à son disciple : « Il faut se concentrer dans une bibliothèque, réfléchir et sécher sur les livres, pour devenir savant. » Mais de quelle science? de celle d'un rhéteur, d'un docteur en Sorbonne. Alors le monarque se voit plongé dans la pâle immobilité du fauteuil scientifique, et tout en dogmatisant, il ne sait ni défendre son peuple, ni régner, ni combattre, ni faire la paix, ni même souffrir les injures de l'air et les contrariétés de la vie. Il en fait un roi impotent, un monarque nageant dans sa vaste érudition, tandis que son peuple est la proie des intrigans et des flatteurs. Ce monarque a

des yeux; mais au lieu de les employer à voir les excès des favoris et les misères du peuple, les conspirations des ambitieux et les desseins hostiles des puissances étrangères, il ne les emploie qu'à lire pour penser creux; ou bien s'il fait quelqu'exercice, c'est pour poursuivre un gibier timide. Ses mains, au lieu de lui servir à manier la lance et l'épée, il ne les met en usage que pour feuilleter les historiens profanes, et surtout l'histoire de la république romaine. A-t-il appris à fondre en sueur sous le harnois des braves, sans se plaindre, sans murmurer ? à souffrir la faim, la soif, toutes les privations ? a-t-il été menacé par les flots irrités ? s'est-il vu en butte à leurs secousses furieuses ? a-t-il ressenti avec sang-froid et patience les douleurs que le balancement des vagues occasionne ? lui a-t-il fallu, dans un péril imminent, dans un naufrage, braver la fureur des ondes ? Non, ses jambes, ses pieds se dessèchent dans l'inaction, ou s'ils lui servent encore, c'est pour aller à la promenade, afin d'y méditer profondément sur les héros de l'antiquité, sur les ruines de Carthage ou de Rome; et là, presque transformé en Marius, il jouit, sous la protection

de ses gardes, de tous les désastres de la grandeur romaine, de la chute et du fracas des empires. Voilà une belle occupation pour une tête couronnée.

Si Clovis, Charlemagne, saint Louis, François Ier., Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, s'étaient contentés de ce genre de travail, nous n'aurions pas ici l'honneur de les nommer, et le peuple français la gloire d'avoir triomphé sous leurs règnes, en surpassant tous les exploits de l'antiquité.

Cependant Fénélon ne permit pas à son disciple d'ignorer les sciences, les belles-lettres, les arts; il voulait au contraire qu'il en eût des notions assez justes pour lui faire honorer et récompenser le mérite, apprécier les vrais talens et distinguer les vertus, sans pour cela entrer dans la profondeur des sciences et dans toutes les finesses des beaux-arts.

Fénélon avait sous les yeux un modèle vivant, Louis XIV, qui, sans avoir d'érudition, savait discerner les gens habiles, les mettre en œuvre et les récompenser de leurs services et de leurs travaux.

Telles sont les leçons que les deux illustres rivaux, Fénélon et Bossuet, donnaient à leurs

élèves. Bossuet n'eut point de succès, et Fénélon forma, dans le duc de Bourgogne, un prince si excellent, que sa mort prématurée fut pleurée non seulement de toute la France, mais encore répandit le deuil dans toute l'Europe.

J'abandonne à la sagacité du lecteur les décisions qu'il en voudra prendre lui-même; quant à moi, j'en tirerai deux conclusions : la première est que, si les jeunes Français demeurent éternellement condamnés à ignorer l'histoire de leur pays, de leurs compatriotes, afin de donner tout leur temps et toute leur application à l'histoire de la république romaine et de l'antiquité païenne, il vaut encore mieux leur faire lire les historiens latins eux-mêmes, que les rhéteurs modernes; car les faits pourront du moins les éclairer, par la comparaison qu'ils en feront dans la suite, s'ils ont du bon sens.

La deuxième de mes conclusions, c'est qu'il ne faut point rejeter entièrement sur toute la nation, la révolution française imitée de l'antiquité romaine : elle est l'ouvrage des *puissans* et des *lettrés*; la masse du peuple n'a pas changé, elle n'en a été que l'instrument et la

victime. L'éducation publique depuis long-temps la préparait d'âge en âge ; la dépravation, qui en fut la suite, la fit éclater. Quand le pasteur égare son troupeau.... quel est le plus coupable ? La mauvaise éducation nouvelle est le germe de la révolution française ; il s'est élevé, agrandi ; et après avoir été conservé près du trône, cet arbre de la science a étendu ses rameaux sur toute la nation pour lui présenter ses fruits. Pourquoi ces fruits ont-ils été si amers ? c'est que l'arbre avait été mal cultivé.

CHAPITRE XXIX.

L'ESPRIT BELLIQUEUX DES FRANÇAIS A SAUVÉ LA FRANCE.

La France a ravagé le monde avec une glorieuse mais épouvantable majesté. (LETTRE VIII, pag. 194.)

On peut affirmer que c'est l'esprit guerrier qui possède le peuple français qui a sauvé encore une fois la France. L'ordre et la discipline sont l'âme des bonnes armées, comme celle des gouvernemens prospères. Au milieu des orgies révolutionnaires excitées et commandées par des hommes insensés qui n'avaient nulle idée de l'ordre, la nécessité de se défendre produisit nos armées, et un grand nombre de généraux qui, pour vaincre, furent obligés de rétablir sur les frontières et dans les camps ce qui manquait dans l'intérieur de la France; je veux dire, l'ordre et l'obéissance, aussi bien que le respect dû à l'autorité des chefs. Tous les militaires, qui savent par expérience que cet ordre et cette obéissance sont les premières conditions qu'il faut remplir pour triom-

pher des ennemis, et pour se maintenir dans la prospérité, revinrent des camps, après leurs longs et glorieux travaux, imbus de cet esprit d'ordre et de soumission à l'autorité suprême, esprit dont on abusa, il est vrai, mais qui servit à rendre l'anarchie odieuse dans tous les cœurs ; qui fit voir, par les succès que la discipline procura, que l'ensemble de l'autorité et de la soumission est nécessaire pour la prospérité de la chose publique, et que le contraire est funeste au bonheur et à la sûreté des citoyens. Nous devons donc en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, le salut de la monarchie à la vaillance de nos armes : tant le Français est né pour la gloire !

CHAPITRE XXX.

VÉNÉRATION DU PEUPLE FRANÇAIS POUR SES ROIS; MORT DE LOUIS XVIII.

La voix de tous les cœurs rappela nos rois, dont l'absence n'avait pu qu'accroître l'amour que de tous les temps les Français leur ont voué.
(LETTRE VIII, pag. 196.)

Nous venons encore récemment d'en avoir une preuve éclatante. Louis XVIII, surnommé *le Désiré*, est mort le 16 septembre 1824, après six jours de souffrances, qui terminèrent une longue maladie avec la vie du monarque. Pendant ces six jours, quelle anxiété dans tous les cœurs ! quel empressement à connaître d'heure en heure les variations de la maladie du souverain agonisant sur le lit de mort ! Une douleur universelle se répandit soudain dans Paris, image de toute la France, puisqu'il renferme dans son sein des habitans de toutes les provinces.

Enfin dès que ce cri : *Le roi est mort!* eut été entendu auprès du lit de ce fils de saint Louis,

soudain de bouche en bouche il fut porté dans les palais du riche, dans les lieux publics, et jusque dans le réduit du pauvre; tous prennent part à ce deuil: *Le roi est mort!* se dit-on en s'abordant l'un l'autre et se regardant d'un œil morne et attendri: tous les travaux cessent à-la-fois; les marchands ferment au public leurs brillantes expositions. En moins d'une heure, le palais du roi défunt est environné d'une foule immense formée de personnes de tous les états, des deux sexes et de tous les âges: on se mêle, on se presse de tous côtés aux portes; tous les rangs sont confondus; le pauvre et le riche marchent ensemble: celui-ci déjà revêtu de ses habits de deuil; celui-là ayant dans son costume incomplet quelque partie noire sur son vêtement, en signe de sa douleur: on arrive la tristesse sur le visage, et malgré la multitude et l'embarras chacun garde un profond silence. La foule pénètre lentement dans le palais pour voir encore une fois la face de son roi, lui rendre les derniers devoirs et lui offrir le dernier adieu que tous les chrétiens ont coutume de s'adresser. L'on passe au pied du lit funèbre environné de la première noblesse de France; on considère, les

larmes aux yeux, ces traits augustes auxquels les souffrances et la mort n'avaient pu rien faire perdre de leur calme et de leur sérénité. Chacun veut répandre sur le corps inanimé de ce roi chrétien l'eau consacrée, en formant le signe de notre rédemption, dernier tribut, adieux touchans d'un peuple à son monarque vénéré, à son frère en Dieu.

Quel spectacle que cette multitude passant lentement dans un morne silence au pied du lit de son roi, pour lui prouver son attachement, sa vénération et ses regrets amers !... Ah ! s'il est encore une âme républicaine que la curiosité ait entraînée à ce touchant spectacle, je crois que son cœur aura frémi, et qu'il aura été désarmé de sa haine contre les rois, à l'aspect de tout un peuple, pour ainsi dire, au pied d'un trône qui n'est plus revêtu ni de la force ni du pouvoir, mais de toute la fragilité de la puissance humaine, et dont l'amour d'un peuple en larmes est en ce moment le seul rempart. J'ai vu ce spectacle, j'en ai été touché jusqu'au fond de l'âme, il sera toute ma vie présent à ma mémoire.

Qu'on laisse la nation française, le peuple français se diriger lui-même, on le verra tou-

jours pieux et monarchique. Croirait-on qu'une nation aussi fière, aussi brave, soit aussi soumise, aussi compatissante? Quelles ressources immenses dans un peuple dont trente années d'erreur et de mensonges n'ont pu égarer ni l'esprit ni le cœur! Toujours courageux, redoutable, mais généreux, même sous l'oppression des despotes républicains; marchant au feu sans hésiter, obéissant parce qu'on lui ordonne de mourir avec gloire, il y va sans murmurer; à peine sait-il qui le commande, et ce peuple se couvre de gloire pendant vingt années, se laissant immoler à l'ambition, à l'intérêt de tous les pouvoirs qui le tyrannisent. Enfin on lui apprend qu'un descendant de saint Louis et de Henri IV revient d'une terre d'exil, infirme, dans un âge avancé, sans armes, sans opulence, appuyé sur l'Ange, orpheline du sang royal. * Soudain échappé aux fers de la tyrannie, rendu à lui-même, ce peuple vole à sa rencontre, et ce roi, qui lui est inconnu, il

* Louis XVIII fit son entrée dans Paris en 1814, accompagné seulement de Madame la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI.

le nomme son père; il le voit se replacer sur le trône de ses aïeux avec des transports de joie. Il l'y maintient par son courage, l'attachement qu'il porte à sa race sainte, la plus illustre et la plus ancienne qui ait jamais paru sous le soleil. Rien ne peut le détourner, ni les erreurs de l'éducation, ni les menaces des ambitieux, ni les séditions, ni les assassinats; il reste ferme, inébranlable, et veut lui-même se replacer sous l'aile de ses rois légitimes. Est-il, dans l'univers, un peuple plus constant, moins intéressé, plus patient, plus aimant, plus opiniâtre dans la pureté de ses opinions politiques? aussi le peuple français a la gloire d'être sous la protection d'un sceptre national. Que l'on cherche dans le monde, dans l'Europe seulement, un peuple qui n'ait été gouverné, pendant plus de quatorze cents ans, que par des rois de sa nation, nés au milieu d'elle, pour ainsi dire ses frères. Tous les autres peuples de l'Europe sont gouvernés par des rois dont les ancêtres n'étaient pas nés sur le sol de leur patrie; et si la France brille de la gloire d'avoir peuplé l'Europe des rejetons de ses rois, nous le devons à la profondeur du jugement de nos aïeux, qui ont main-

tenu la loi salique; à la fermeté du peuple français dans la foi catholique, à son attachement invincible à l'église universelle. Voici le peuple; mais voyez les princes dont il s'enorgueillit.

Comme ils sont dignes de commander, d'être obéis, chéris et vénérés! Est-ce la soif de régner qui les dirige? est-ce avec l'ardeur de l'ambition qu'ils succèdent à leurs aïeux? Devenir roi, et roi de France! cette gloire éblouit-elle leur esprit? enfle-t-elle leur cœur? leur fait-elle oublier un moment qu'ils sont hommes, parens, chrétiens, pères du peuple, et qu'ils ont des devoirs bien graves à remplir? est-ce avec joie, avec orgueil, qu'ils viennent prendre la couronne et le sceptre sur le cercueil de leur prédécesseur?

Considérez ce prince auprès d'un frère sur le lit de mort, ce frère qui est son roi maintenant: voyez-le inondé de ses larmes, à genoux près du lit de douleur, recevant, avec sa famille, la bénédiction de ce roi mourant: voyez cette famille éplorée, suivez-la dans sa retraite. C'en est fait, le roi patriarche est mort.... Quels regrets amers! quelle tristesse l'accompagne, cette famille d'illustres désolés!

S'ils reviennent bientôt, s'unissant aux regrets de tout un peuple, pour rendre au roi défunt les derniers devoirs, quel changement s'est opéré sur leurs augustes visages ! la douleur a tout changé ! à peine peut-on reconnaître le roi-frère qui monte sur le trône ! Son teint, ordinairement animé, est aujourd'hui décoloré par une douloureuse pâleur, signe non équivoque des souffrances qu'éprouve sa belle âme. Ce sourire bienveillant, cet air affable et chevaleresque qui lui attire tous les cœurs, s'est changé en consternation, tout en lui semble en ce moment absorbé par le chagrin depuis qu'il est roi, mais roi par la mort d'un frère..... hélas ! Pour la dernière fois prosterné auprès du lit funèbre, Charles *le Bien-aimé*, * les yeux fixés sur la couronne et le sceptre, bien loin d'en être ébloui, ne les regarde que comme un pesant fardeau : à leur vue, son cœur paternel ne pense qu'aux difficultés de rendre ses sujets heureux. Accoutumé depuis tant de siècles aux grandeurs, elles n'ont pour lui de charmes que celui d'une

* Ainsi proclamé par les cris du peuple le jour de son entrée dans Paris.

grande puissance, qui lui permettra de répandre de plus grands bienfaits. Il considère le bonheur du peuple comme son devoir. « Jusqu'à présent, répondit Charles X aux » autorités qui allèrent le complimenter à » Saint-Cloud, jusqu'à présent, je suis tout » à ma douleur, mais bientôt je serai tout à » mes devoirs... » Ce que ce prince nomme ses devoirs, * c'est de travailler sans cesse à rendre le peuple plus heureux. Quelle belle pensée! comme elle est paternelle, consolante pour une nation! c'est cette pensée qui domine et remplit toute sa grande âme!

Tels sont les rois dont le peuple français maintient l'auguste race depuis tant de siècles, au prix de son sang généreux.

Ceux qui comprennent l'esprit de la monarchie française, ne confondent pas cette fière obéissance du Français, qu'il rend à la majesté de son souverain, avec la terreur avilissante qui courbe les citoyens sous le joug fallacieux des républicains. Un Français royaliste entretient cette pensée en son cœur : « Mon roi est

* Hélas !!!..... opprobre éternel à qui détourne et détruit les effets de cette royale bienveillance.

né pour me commander, comme moi, son sujet, je suis né pour lui obéir : l'honneur nous rend dignes l'un de l'autre. » Et il y a égalité dans les sacrifices : dans l'un, pour se faire respecter et chérir; dans l'autre, pour se faire estimer. Lorsque cette noble pensée, ce sentiment fondamental de notre monarchie sera détruit dans le cœur de toute la nation, monarque et sujets, on pourra dire que la France touche au déclin de sa puissance et de sa gloire, qu'elle est sur le penchant de l'abîme : il n'y a que Dieu qui pourrait alors la sauver par un miracle..... Quelle en est la raison? c'est que le Français, par son caractère, n'est plus rien, quand il n'est plus tout honneur. La cupidité, qui soutient certains peuples, et l'ambition, qui accroît leur puissance, n'ont jamais formé, parmi nous, la cupidité que des esclaves, et l'ambition que des criminels qui tous furent toujours funestes à leur patrie.

CHAPITRE XXXI.

ANTIQUITÉ ET NOBLESSE DES ROIS DE FRANCE.

Ce sang sacré est de nouveau replacé sur le trône. (LETTRE VIII, pag. 196.)

LA race des Capétiens est la plus ancienne de toutes les races royales qui existent aujourd'hui au monde, à partir seulement de Robert-le-Fort. Il est à remarquer que l'origine de Robert-le-Fort, leur ancêtre, selon un historien qui existait sous Hugues-Capet, se perdait dans les siècles les plus reculés. L'historien disait, en parlant de Robert-le-Fort : « *Cujus genus..... valdè in antè reperitur* » *obscurum.* »

A compter seulement de Robert, la race de nos rois remonte à onze cents ans d'antiquité, espace de temps qui égale presque la durée de Rome, depuis son berceau jusqu'à sa destruction, arrivée quatre cent soixante-quinze ans après Jésus-Christ, Rome ayant été fondée sept cents ans avant l'ère chré-

tienne. Ainsi le royaume, la république et l'empire romain d'Occident, n'égalent pas en durée une seule race de nos rois. Noblesse qui n'a point d'égale chez aucune nation, ni dans aucun siècle.

CHAPITRE XXXII.

ANARCHIE DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

L'état républicain ne vit que de troubles et de dissensions. (LETTRE VIII, pag. 197.)

LES historiens de Rome en gémissent eux-mêmes, et Tite-Live déplore sans cesse l'anarchie qui dévore les citoyens. Il s'écrie souvent : « Hélas! est-ce que jamais notre patrie » ne cessera d'être ensanglantée par les ven-» geances, soit des patriciens contre le peu-» ple romain, soit du peuple contre les pa-» triciens? » *Nunquamne quiescet civitas nostra à suppliciis, aut patrum in plebem romanam, aut plebis in patres?*

En effet, il est certain qu'un peuple sans roi est un vaisseau sans gouvernail, qui, battu par les vents et les flots, à la merci des orages et entraîné par les vagues, se heurte sans cesse contre mille écueils, au hasard à tout instant d'être englouti.

Si l'on considère comme les fruits de la

prospérité d'un état l'accroissement de la population, on verra que Rome, sous la république, était dans une anarchie telle, que les destructions et les naissances semblaient se compenser. Croirait-on que trois cents ans après la fondation de Rome, le dénombrement ne donna que 132,409 têtes de citoyens romains, tant les guerres et les discordes civiles empêchaient l'accroissement de la population; et il faut considérer qu'alors toute la république ne consistait que dans une ville qui devait contenir à-peu-près tous ses citoyens. *

* *Voyez* le recensement dans Tite-Live, liv. III, parag. XXIV.

CHAPITRE XXXIII.

HYPOCRISIE DE CROMWELL.

Comme Cromwell... leur imposa le joug de la plus avilissante tyrannie.

(Lettre viii, pag. 199.)

Cromwell, pour ne pas contredire ses principes républicains, s'enveloppa, comme Brutus, d'un manteau hypocrite. Le Romain, pour dominer, prit le titre de consul; l'Anglais, celui de protecteur. C'est ainsi qu'ils masquèrent l'un et l'autre leur tyrannie.

L'Anglais Cromwell n'a pas l'honneur de l'invention dans l'hypocrisie de ce titre; car dans les troubles d'Afrique, qui furent excités parmi les Maures, aux temps où leur puissance tombait en ruine en Espagne par la valeur des chrétiens, un certain Bucchar-Mérin, sous prétexte de défendre son roi qui avait été inhumainement massacré, cet usurpateur, voulant s'emparer de l'autorité souveraine, prit modestement le titre de protec-

teur, et forma le royaume actuel de Fez et de Maroc.

Il est remarquable que les Maures, nation du monde la plus inconstante et la plus légère, aient servi de modèle, dans cette circonstance, à la Grande-Bretagne, qui, par une fatalité singulière, fut presque toujours gouvernée par des rois étrangers à sa nation. Les Anglais, aussi bien que les Maures, sont les peuples du monde qui, par leur inconstance naturelle, ont éprouvé et souffert le plus de révolutions dans leur gouvernement et dans leur religion.

CHAPITRE XXXIV.

DICTATURE CHEZ LES ROMAINS; PHÉNOMÈNE HISTORIQUE DES DAMES ROMAINES QUI EMPOISONNAIENT LEURS ÉPOUX EN MASSE.

Il tombe dans la licence qui, pour être réprimée, nécessite la tyrannie.

(LETTRE VIII, pag. 195.)

CECI est tellement vrai que les Romains furent obligés, pour conserver leur république, d'instituer la dictature, qui était une véritable tyrannie momentanée. Le dictateur avait droit de vie et de mort sur les citoyens, sans s'embarrasser des lois et sans même de jugement contre ceux qu'il regardait comme coupables. Il n'est presque pas d'année où Rome ne soit obligée de nommer un dictateur, pour ne pas tomber en ruines. Ainsi, chaque année, ces républicains rendaient hommage à la monarchie, qu'ils avaient détruite, en rétablissant, non pas un roi protecteur, mais un tyran impitoyable.

Aussi, comme le dictateur n'était qu'un tyran absolu, et non pas un roi dont la puissance est modérée par les lois et les institutions, ce fut aussi cette puissance dictatoriale illimitée qui enfanta par la suite, dans Rome, tant de proscriptions et de massacres. *

On nommait un dictateur pour plusieurs raisons, tantôt pour apaiser les fureurs de l'anarchie, tantôt pour rendre une cérémonie plus solennelle, telle que celle d'enfoncer un clou dans les murs du Capitole, lorsqu'une peste ou autre fléau avait ravagé Rome, ou pour tout autre événement remarquable. Un autre motif moins louable, c'était celui dont se servait le sénat pour dépouiller les soldats romains du butin fait sur l'ennemi, et s'en emparer sans que l'armée osât s'y opposer; car le dictateur avait droit de vie et de mort sur les citoyens comme sur les soldats; enfin on nommait un dictateur pour punir les forfaits extraordinaires, et l'on peut dire que le peuple romain est celui de toute la terre qui a

* *Voyez* proscriptions et massacres ordonnés par Sylla, Marius, Octave, Antoine et Lépide. (*Histoire romaine.*)

fourni l'exemple des crimes les plus atroces dans tous les genres : en voici un qui ne se retrouve chez aucune nation du monde depuis sa création. Tite-Live, en le racontant, en reste comme stupéfait lui-même. Après avoir annoncé qu'on nomma un dictateur cette année, il en raconte ainsi la raison : « On s'aperçut, dit-il, qu'un grand nombre de sénateurs périssaient d'une maladie qui avait les mêmes symptômes; on l'attribua d'abord à la peste, mais une esclave dévoila le secret en disant que les dames romaines avaient résolu, toutes ensemble, d'empoisonner leurs maris; on en trouva les preuves dans leurs maisons, où l'on découvrit des drogues empoisonnées. On en choisit seulement cent soixante-dix des plus coupables, que l'on fit périr du dernier supplice.* » Et il ajoute, dans son étonnement, qu'il fallut bien considérer cette conspiration comme une démence ou un esprit de vertige. En effet, je ne crois pas qu'il soit jamais arrivé, dans aucune ville du monde, que toutes les femmes ensemble aient pris de sang-froid

* Tite-Live, liv. VIII, parag. XVIII.

la détermination d'empoisonner leurs maris en masse : ce crime inouï était réservé à la nation romaine. Quel bon livre à mettre entre les mains de la jeunesse que l'histoire d'un tel peuple!!! Il y a à profiter pour les deux sexes ; car si les jeunes Français peuvent y puiser les maximes politiques les plus injustes, s'ils peuvent y tremper leurs âmes d'un égoïsme parfait, des trahisons les plus lâches et de toute l'atrocité des vertus romaines, les jeunes demoiselles pourront de leur côté, pour les usages de leur vie privée, trouver dans les dames romaines, tant sous la république que sous l'empire, dans les orgies vineuses des bacchanales, et les voluptueux passe-temps des impériales Messaline et Agrippine, des modèles achevés de sanguinaires perfidies, d'héroïque impudeur et de débauches effrontées.

CHAPITRE XXXV.

LES RÉPUBLICAINS SE REGARDENT COMME DES ROIS.

Et des patriciens qui sont des rois.
(LETTRE VIII, pag. 201.)

CEUX qui voulaient flatter le sénat de Rome, disaient aux sénateurs que leur assemblée était une réunion de rois; et ces patriciens, qui avaient tant d'horreur pour les rois, étaient agréablement chatouillés par ce titre, que leurs vociférations cherchaient sans cesse à rendre détestable au peuple : cette basse flatterie leur plaisait cependant.

Le charlatanisme et la mauvaise foi percent dans toutes les actions des républicains; ils abusent de la crédulité du peuple pour le faire servir, après l'avoir subjugué, à leur fortune et à leur ambition; se servant de lui comme de cet instrument que l'on aiguise pour féconder la terre, et que l'on dédaigne comme avilissant et grossier, lorsqu'il est devenu inutile après une abondante récolte.

CHAPITRE XXXVI.

ORIGINE DES ROMAINS.

N'étaient que des brigands affamés des dépouilles des passans. (LETTRE VIII, pag. 202.)

Ce genre de gouvernement pouvait bien se maintenir dans ces temps de barbarie, où tout un peuple grossier et féroce ignorait les arts, les métiers, le commerce, l'agriculture, et toutes les ressources de l'industrie qui font la prospérité et la stabilité des états modernes. Ce peuple ne pouvait s'occuper que de la guerre, ne trouvant des moyens de subsistance que dans le pillage; genre de vie, constitution de gouvernement qui ne peuvent convenir qu'à une troupe de brigands armés.

Les Romains, qui tirent leur origine d'une bande de voleurs, furent toujours fidèles à leur principe; ils ne changèrent jamais de mœurs; ils étaient si peu propres à constituer un gouvernement stable, que lorsqu'ils cessè-

rent de tourmenter et de piller les nations, et que, sous les empereurs, il fallut consolider la monarchie, après de longues séditions, des guerres civiles continuelles, ce peuple tomba en dissolution à cause de sa nature même et de son caractère particulier. Je ne trouve donc pas qu'il soit si glorieux et si estimable de vouloir l'imiter.

CHAPITRE XXXVII.

AMOUR DES ROIS DE FRANCE POUR LEURS SUJÈTS.

Qu'ils regardent comme très honorés de pouvoir participer à leurs dessertes.

(LETTRE VIII, pag. 203.)

L'ANTIQUE race de nos souverains n'est pas si fière ni si dédaigneuse que ces somptueux députés du peuple. La plupart de nos rois aimaient à se mêler avec la multitude, tantôt dans les réjouissances publiques, ou bien en s'environnant de gens *pauvres et souffreteux*, selon le vieux langage, les faisant manger à leur table et les servant eux-mêmes.

Le bon Henri nous a révélé, dans une explosion sublime, ce qui se passe dans le cœur de nos rois quand ils se trouvent pour ainsi dire incorporés avec leurs sujets. Un jour le roi rentrait dans son palais, marchant à pied, environné d'une foule immense de peuple qui, sans ménagement, se pressait autour de lui au point de l'incommoder aussi bien que ceux de sa suite : un seigneur espa-

gnol le lui fit observer, en lui représentant même que sa dignité royale en était compromise : « Hé bien, répondit Henri IV, » vous voyez comme ils m'environnent en ce » moment, ils me pressent bien autrement » un jour de bataille! » Réponse sublime qui, dans sa naïve simplicité, exprime des sentimens aussi honorables pour le souverain que pour la nation qu'il gouverne.

Nos rois se voyent avec plaisir environnés, pressés par la foule de leurs sujets, parce qu'ils aiment réellement leurs sujets comme s'ils étaient leurs enfans; les obstacles que l'on oppose à cet élan du peuple les chagrinent et leur déplaisent. Nous venons, pour ainsi dire, d'entendre revivre ce sentiment royal dans la bouche de notre Roi CHARLES X, qui, lorsque la foule se précipitait sur son passage pour lui prouver, par ses cris de joie, sa vénération et son amour, et que des lanciers voulaient empêcher d'approcher, le Roi leur dit : « Mes amis, point de hallebardes. » Ne trouve-t-on pas dans cette exclamation la douceur, l'impatience et la tendresse?

Il est certain que si nos rois aiment à se sentir entourés de leur peuple, ce peuple

éprouve la même ardeur à les voir et à s'empresser autour d'eux. L'influence de la mauvaise éducation nouvelle a quelquefois refroidi cet attachement réciproque que les Français et leurs monarques éprouvent l'un pour l'autre ; la masse du peuple qui, n'étant point lettrée, n'a pas été pervertie par ces idées d'orgueilleux égoïsme républicain, est restée la même ; et semblables à nos ancêtres, les vrais Français ont toujours manifesté autant d'amour pour leurs souverains, que les souverains en ressentent pour le peuple. En France, le Roi a toujours été l'égide du peuple, et le peuple le rempart du trône.

CHAPITRE XXXVIII.

LES RÉPUBLICAINS FRANÇAIS, IMITATEURS DES ROMAINS.

Les républicains ont été et seront toujours les tyrans de leur patrie.
(LETTRE VIII, pag. 204.)

JE pense que la Convention, soi-disant nationale, ne pouvait pas se nommer une assemblée de rois, mais une troupe de tyrans. Tous les massacres, les rapines, les iniquités et les horreurs commis en son nom et par ses ordres, m'en paraissent une preuve irrévocable et parlante. *

Faut-il s'étonner si la lecture et l'étude habituelles des maximes romaines, changent l'esprit national, au point de faire, d'un homme né avec de la douceur et de la générosité, un tyran sanguinaire et féroce, lorsque l'on n'a sous les yeux et dans l'esprit, depuis l'enfance, que les actions des Romains, leurs histoires, qui ne sont qu'un tissu de ré-

* *Voyez* les journaux du temps.

voltes, de conjurations, de massacres, d'assassinats, représentés comme glorieux et utiles? La violence est sur leurs lèvres, la tyrannie dans leurs âmes.

Lorsque les Latins demandent, par la députation d'Annius, de confondre les deux nations latine et romaine pour terminer les guerres; qu'il invite à nommer à cet effet des magistrats de l'une et l'autre nation, le tyran Manlius Torquatus, alors consul, ne respirant que le sang et la haine, jure que si les sénateurs romains y consentent, il ne viendra plus s'asseoir parmi eux qu'un poignard à la main pour assassiner celui des sénateurs qui sera de la nation latine. Digne successeur de Brutus qui criait contre la tyrannie des rois, en n'exerçant lui-même que des violences. *

On pourrait présumer, et même il est hors de doute que ce fameux poignard dont le conventionnel Talien menaça la Convention en pleine séance, fut inspiré par celui de Manlius Torquatus, car Talien n'était pas un homme non-lettré. J'avoue que ce coup hardi fut utile, puisqu'il renversa la tyrannie

* Tite-Live, liv. VIII, parag. V.

de Robespierre, mais il n'en est pas moins violent, et nous révèle que, pour faire le bien même, les républicains sont obligés d'employer des moyens tyranniques, méditant toujours l'assassinat.

CHAPITRE XXXIX.

VERTUS ROMAINES; CRIMES INUTILES.

Car ces crimes atroces ne servirent en rien... Ils étaient entièrement inutiles.
(LETTRE VIII, pag. 207.)

TOUTES ces violences barbares, que l'on appelle vertus romaines, ont été commises en pure perte : dans la nature humaine, la violence est un signe non équivoque de sa faiblesse. La cruelle punition que Manlius Torquatus fit subir à son fils, qui avait combattu sans son ordre, ne rendit pas l'armée plus docile, et l'on peut dire que ce fut encore un infanticide inutile, car une année après cette barbare exécution, le général de la cavalerie, Fabius, combattit contre les ordres du dictateur Papirius, qui était retourné à Rome pour prendre de nouveaux auspices (parce que les premiers ne valaient rien), afin de savoir s'il devait livrer bataille. Pendant ce temps, Fabius combattit les Samnites et les mit en déroute en deux rencontres; mais Pa-

pirius, de retour, voulut le faire mettre à mort. Il fallut pour le sauver que le peuple de Rome, l'armée, les sénateurs, joignant leurs prières à celles du père du jeune Fabius, vinssent avec lui implorer son pardon. Cette action de Papirius et la barbarie de Manlius Torquatus, furent tellement désapprouvées, qu'ils devinrent l'un et l'autre à un tel point en horreur au peuple et aux soldats, que jamais ils ne voulurent, depuis cette époque, combattre sous leurs ordres.

Plus fait douceur que violence : une légère correction infligée aux soldats, fait autant d'effet sur leur esprit (à moins qu'ils ne soient barbares) que la peine de mort. Nos généraux, pour punir les soldats de notre pays, s'y prennent d'une toute autre manière; ils menacent ceux qui manquent à la discipline, de les envoyer au dépôt un jour de bataille : c'est prendre en effet le Français par l'endroit sensible, par l'honneur.

CHAPITRE XL.

DES VRAIS AMIS DE LA MONARCHIE.

Tels seront les vrais amis du gouvernement monarchique. (LETTRE VIII, pag. 210.)

Si l'on m'objectait que très souvent, dans la monarchie, les hommes d'intrigues ont troublé l'État, je répondrais qu'ils n'ont pu en altérer la constitution fondamentale, et que ceux qui, au péril de leurs jours, ont usurpé la puissance de nos rois, auraient dû apprendre à mieux connaître l'esprit de la nation.

En lisant l'histoire des Français, on en tire cette conclusion que l'expérience des événemens nous enseigne : les Français regardent un intrigant qui s'empare du pouvoir royal, non pas comme un maître, mais comme un despote; et plus il est puissant, plus il est haï. Ils souffrent bien avec patience et résignation l'impéritie, les vices, et même les injustices de leurs monarques, mais jamais ils n'ont souffert l'insolence d'un subalterne qui, trompant le roi et la nation, s'enrichit de la

substance du peuple en se détruisant dans son esprit par le blâme qu'il fait rejaillir sur le monarque : le favori s'écroule tôt ou tard avec infamie.

Je pense donc que le Français est le peuple de l'univers le moins disposé à se soumettre à toute espèce de joug tyrannique, soit républicain, soit monarchique, puisque, bien loin de plier sous ce joug, il ridiculise l'iniquité puissante, et qu'il supporte avec une constance héroïque les faiblesses qui émanent d'une autorité légitime et vénérable.

Aussi, lorsque je dis les vrais amis de la monarchie, je ne comprends pas dans cette catégorie la classe de ces gens ambitieux qui, avides de grandeurs et de richesses, l'exploitent à leur profit, et qui, dans le cours des siècles passés, l'ont trahie et quelquefois vendue à l'étranger par intérêt personnel ou par vengeance. Les vrais amis de la monarchie sont la masse entière de la nation, depuis le berger et le laboureur jusqu'aux nobles guerriers qui défendent le trône et la patrie; ce sont là les véritables Français monarchiques, et non pas ceux qui, sous ce titre fallacieux, usurpent la puissance royale pour

opprimer le peuple; je ne les considère que comme des accidens funestes : ce sont des maladies inhérentes à tout corps politique, et qui tourmentent les républiques aussi bien que les royaumes.

CHAPITRE XLI.

MOEURS CHEVALERESQUES COMPARÉES AVEC LES MOEURS DES ROMAINS.

Ils voudront s'élever par leurs vertus et les services rendus à l'État.

(LETTRE VIII, pag. 210.)

Les beaux sentimens qu'avait jadis inspirés la chevalerie, devraient être rappelés à la jeunesse française. Au lieu de les élever dans les mœurs romaines, les maximes chevaleresques leur seraient beaucoup plus profitables à eux-mêmes, à leurs concitoyens et à leur patrie.

Je ne disconviens pas que l'ancienne chevalerie n'ait eu ses abus comme toutes les institutions humaines ; mais aussi je suis persuadé qu'elle a formé plus de héros et enfanté de bien plus grands exploits que l'antiquité païenne.

Les maximes de la chevalerie donnaient à l'homme une élévation dans l'âme qui le forçait à devenir un héros sublime lorsqu'il pratiquait ses règlemens.

Au contraire, la politique et les maximes que l'on puise dans l'histoire des Romains, ne peuvent former que des égoïstes et des ambitieux qui ne sont propres qu'à bouleverser et à détruire dans l'espoir de s'élever. L'histoire des Romains est l'histoire du pillage et de la destruction, sans autre but que celui de ravager pour s'agrandir, et cela par tous les moyens possibles, par ceux même qui sont le plus en horreur et les plus méprisables, tels que la trahison, la mauvaise foi dans les traités, les massacres d'êtres sans défense, les dévastations. Les faibles opprimés par les forts armés, la vertu et le courage persécutés par la perfidie, tels sont les fruits des maximes et des mœurs romaines. En ceci nous pouvons dire que nous les imitons encore, et nous les imiterons autant de temps que la théorie du mensonge et de la tromperie sera érigée en ce que l'on honore du titre pompeux de *politique :* l'on flatte et l'on comble de biens ses ennemis parce qu'ils vous font peur; et l'on néglige, l'on chasse ses amis parce que l'on ne croit plus à la vertu, mais que l'on a confiance dans le crime.

Le petit nombre des grands hommes qui

parurent dans Rome sont entachés de cette soif de la destruction; Régulus même, dont le dévouement est si vanté, n'en est pas exempt; car s'il se dévoua à la mort, ce ne fut point pour sauver sa patrie, mais ce fut dans l'espoir de la destruction de Carthage. Je dis s'il se dévoua à la mort, car cet événement est démenti par plusieurs historiens. Polybe, qui était presque contemporain de Régulus, et qui a écrit les guerres des Romains contre les Carthaginois avec tant d'habileté, n'en parle pas; et Diodore de Sicile dit, au contraire, que les Carthaginois, loin de le faire périr, le traitèrent avec estime et de grands honneurs; d'autres disent même que Régulus ne retourna jamais à Rome; enfin Voltaire, dans le LIIe. chapitre de sa philosophie de l'histoire, considère cet événement comme impossible et absurde, et se range du sentiment de ceux qui nient ce fait. Au reste, en supposant que cette belle action ait eu lieu, elle prend sa source dans la haine qu'il portait aux Carthaginois, et dans l'espoir qu'ayant découvert aux Romains la faiblesse de leurs ennemis, ils pourraient, en continuant la guerre, les vaincre et les dé-

truire. Ainsi la plus belle action que fit un Romain, prend sa source dans la soif du sang des hommes, l'espoir de la vengeance et de la destruction.

Que l'on compare les maximes chevaleresques avec la politique des Romains, et l'on verra que ceux-ci ne cherchant qu'à détruire et à opprimer, ceux-là ne pensaient qu'à conserver et à secourir les faibles. Aussi les héros accomplis que la chevalerie a formés, sont aussi intrépides que généreux, humains et désintéressés. Bayard et Duguesclin passaient dans leur temps pour les meilleurs des hommes; ils étaient la terreur des perfides, les soutiens et les consolateurs du faible et du malheureux. Au lit de mort, Duguesclin répéta à ses capitaines les sentimens généreux qu'il avait mis en pratique pendant tout le cours de sa glorieuse carrière : « Souvenez-vous, leur disait-il, qu'en quelque pays que vous fassiez la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfans et le pauvre peuple, ne sont point vos ennemis. » Bayard répétait souvent « que le seul bien qu'un noble devait léguer à ses enfans, était la sagesse et la vertu. »

François Ier. fut surnommé le grand Roi à

cause de la sublimité des sentimens que les principes chevaleresques avaient fait germer dans son âme; et l'intrépide chevalier-roi qui, trahi par la fortune, mais non pas par son courage, vaincu par le nombre, remit son glaive terrible entre les mains du général ennemi qui le reçut à genou, fut conduit à Madrid prisonnier, mais en triomphe, tant la grandeur de son caractère, la noblesse de ses sentimens, inspiraient d'admiration à ses ennemis.

Quels beaux sentimens la chevalerie faisait naître dans le cœur des hommes, quelle vénération pour les vertus et la valeur! Avant la bataille de Marignan, où François Ier. fut vainqueur des Suisses, on vit ce grand roi se prosterner aux pieds de celui de ses sujets qu'il regardait comme accompli : le vertueux, l'intrépide Bayard eut la gloire de voir son roi à ses genoux implorer le grade et le titre illustre de chevalier, ainsi que sa bénédiction sur ses exploits : telle est l'estime que l'on faisait alors de la vertu et du courage; car dans ces temps d'héroïsme on ne comptait pour rien la plus haute naissance, jusqu'à ce que l'on s'en fût montré digne par des services

militaires. C'est ainsi que l'on rendait hommage au mérite : un roi de France déposa pour ainsi dire sa couronne aux pieds d'un simple gentilhomme pauvre, mais dont les talens et les vertus le rendaient digne de cet honneur en l'élevant au-dessus de toutes les grandeurs du monde.

L'orgueil et l'ambition n'avaient aucune part à cet hommage, encore bien moins l'intérêt, car une des maximes fondamentales de la chevalerie était celle-ci : « Chevalier pau- » vre et chevalier riche doivent recevoir au- » tant d'honneur. »

Les réglemens de l'ancienne chevalerie avaient été faits avec sagesse, réflexion, et pour le bien de l'humanité; c'était pour ainsi dire le christianisme armé. Comme l'on avait remarqué que le continuel exercice des armes, et l'habitude du carnage dans les batailles, rendent l'homme féroce et brutal, on voulut adoucir ses mœurs, orner son esprit et attendrir son cœur. Un chevalier devait aussi bien parler que bien combattre, être aussi poli que désintéressé; c'est pourquoi, avant de parvenir au rang suprême de chevalier, il fallait passer par le grade d'écuyer, c'est-à-

dire *servant* d'un chevalier. On visitait avec lui les cours des princes ; on apprenait les exploits des héros du temps en les comparant à ceux des héros des siècles passés ; on prenait sur les lieux la connaissance de la situation et de la nature du pays ; on observait les mœurs des peuples, l'organisation des états ; on étudiait le caractère des princes et des monarques qui se trouvaient à la tête des nations.

L'écuyer, comme un disciple, en suivant son maître apprenait les maximes de la chevalerie qu'il voyait mettre en action, aussi bien que l'art de combattre ; il se formait à la discipline militaire, observant les convenances les plus minutieuses auxquelles tout homme bien né doit s'astreindre pour se faire chérir de ses semblables et pour plaire à toutes les classes de la société.

La longue soumission, première vertu de l'homme de guerre, formait la base de cette éducation : l'écuyer obéissait au moindre signe du chevalier et le servait dans la paix comme dans la guerre ; car pour apprendre à commander il faut commencer par apprendre à obéir. En le voyant combattre il s'ins-

truisait dans l'art militaire; en l'écoutant parler il ornait son esprit de tous les sentimens élevés qui confirment à la noblesse le rang qu'elle occupe au-dessus du vulgaire; car dans ces temps il n'y avait guère de noblesse que la noblesse militaire, et la première condition que l'on exigeait autrefois pour être anobli, était que l'on eût des sentimens nobles; mais à présent on achète la noblesse, et l'on peut devenir noble après avoir long-temps et beaucoup volé le public.

Non seulement il fallait être galant et courtois, c'est-à-dire chérir et défendre le sexe le plus faible et le plus compatissant, mais aussi protéger les êtres sans défense, avoir une humeur douce et engageante envers les inférieurs, et en leur manifestant de la bienveillance, leur inspirer de l'attachement : c'est ce que l'on nommait courtoisie.

Cependant que l'on ne s'imagine pas que cette jeunesse française élevée dans ces principes, vivait en efféminée, ne s'occupant que de galanteries et d'amour. On l'endurcissait au contraire à la peine et à la fatigue : une seule citation d'un ancien historien, qui nous rapporte les travaux auxquels on exerçait la

jeunesse, nous fera connaître quels hommes étaient les chevaliers, puisque les écuyers, pour parvenir à ce grade illustre, passaient leur adolescence à se former dans l'exercice de ces travaux qui donnaient au corps la force et la souplesse.

« Il s'essayoit, dit l'historien, à saillir sur
» un coursier tout armé, puis couroit et alloit
» longuement à pied pour s'accoustumer à
» avoir longue haleine et souffrir longuement
» travail; autres fois férissoit d'une coignée ou
» d'un mail grande pièce et grandement.
» Pour bien se duire aux harnois et endurcir
» ses bras et ses mains à longuement férir, et
» pour qu'il s'accoutumast à légèrement lever
» les bras, il faisoit le soubresault armé de
» toutes pièces, fors le bacinet, et en dansant
» le faisoit armé d'une cotte d'acier; sailloit
» sans mettre le pied à l'étrier, sur un cour-
» sier, armé de toutes pièces. A un grand
» homme monté sur un grand cheval, sailloit
» de derrière à chevauchon sur les épaules,
» en prenant ledit grand homme par la man-
» che, à une main, sans autre avantage. En
» mettant la main sur l'arçon de la selle d'un
» grand coursier, et l'autre emprès les au-

» reilles, le prenoit par les creins en pleine » terre et sailloit par entre ses bras de l'autre » part du coursier...... Si deux parois (mu- » railles) de plastre feussent à une brasse » l'une près de l'autre, qui feussent de la » hauteur d'une tour, à force de bras et de » jambes, sans autre aide, montoit tout au » plus haut sans cheoir au monter ni au de- » valoir; item, il montoit au revers d'une » grande échelle dressée contre un mur, » tout au plus haut sans toucher des pieds, » mais seulement sautant des deux mains en- » semble d'échelon en échelon, armé d'une » cotte d'acier, et ôté la cotte, à une main » sans plus, montoit plusieurs échelons...... » Quand il restoit au logis, s'essayoit avec les » autres écuyers à jeter la lance ou autres es- » sais de guerre, ne jà ne cessoit. » L'historien parle ainsi des exercices du jeune Boucicaut.

L'on voit donc quelle souplesse et quelle force de corps les hommes de guerre, dans ces temps, devaient acquérir par de semblables exercices; ils ne vivaient donc ni dans la mollesse, ni dans l'oisiveté.

Si le corps avait ses exercices, l'esprit n'é-

tait point négligé, il avait aussi les siens dans l'éducation de l'ancienne chevalerie. On inspirait à l'âme les plus beaux sentimens, qui y restaient gravés jusqu'à la mort : la base principale de tous ces préceptes était celle-ci : « Office de chevalier est de maintenir la foi » catholique. » Voici pour la religion. L'autre, qui a pour but le bien de l'humanité, est ainsi conçu : « Office de chevalier est de » maintenir femmes veuves et orphelins, et » hommes mès-aisés et non puissans. » Ainsi tous les faibles et les infortunés étaient sous leur protection, et ce qu'il y a de plus magnanime, c'est que lorsque les chevaliers étaient implorés de donner leur secours, ils ne pouvaient, sous aucun prétexte, s'en dispenser, même ils devaient rendre ces services au péril de leurs jours.

Les hommes de guerre étant imbus de ces principes, on ne vit jamais dans ces temps des massacres semblables à ceux qui sont rapportés dans l'histoire des Romains; les soldats de Rome, dont la seule maxime était celle-ci : *Détruire pour s'agrandir,* manquaient rarement de massacrer et d'exterminer entièrement la population d'une ville dont ils s'é-

taient rendus maîtres, le plus souvent par trahison; ainsi les vieillards, les femmes et les enfans étaient considérés comme des ennemis par les Romains. Au contraire, la chevalerie forçait les gens de guerre à épargner ces êtres faibles, dignes de la compassion des grandes âmes.

La chevalerie a donc détruit cet usage barbare, d'éteindre les populations des pays conquis par les armes; il n'y a plus que les mahométans qui font la guerre à la romaine, c'est-à-dire des guerres d'extermination, dans l'espoir de détruire entièrement la race de leurs ennemis.

La chevalerie ordonnait la courtoisie, c'est-à-dire douceur, modestie et politesse, même au milieu des horreurs du carnage et envers les ennemis; la générosité et l'humanité envers les vaincus lorsqu'ils avaient même combattu contre vous : un brave et parfait chevalier devait être comme le lion, dont la colère est désarmée soudain par sa victoire. Ainsi la générosité et l'humanité étaient aussi recommandées que la valeur.

Voici la formule du langage que l'on tenait ordinairement à son ennemi, lorsque terrassé

il se trouvait à la merci de son vainqueur : « Le sort des armes me donne aujourd'hui » la victoire, demain peut-être succomberai» je sous les coups d'un ennemi moins re» doutable que vous. » Paroles humbles dans la victoire et consolantes pour les vaincus, ce qui tempérait la honte de leur défaite.

Une autre maxime, qui devait exciter les chevaliers à la modestie, était celle-ci : « Un » chevalier doit férir haut et parler bas, » c'est-à-dire faire de grands exploits et en parler modestement. Les historiens romains ont fait le contraire, car ils ont décrit avec beaucoup d'emphase de médiocres exploits; nos historiens modernes semblent avoir suivi la maxime de la chevalerie; car ils racontent très succinctement les faits d'armes les plus héroïques : c'est peut-être la raison pour laquelle, parmi nous, les lettrés ont plus d'estime pour les anciens que pour les modernes.

Si les chevaliers devaient être modérés et humains dans la victoire, c'était la victoire néanmoins qu'ils devaient désirer avec le plus d'ardeur; il n'y avait nulle excuse pour

les lâches qui fuyaient devant l'ennemi. Les femmes prenaient part à l'honneur de leurs chevaliers, et se croyaient déshonorées elles-mêmes lorsqu'ils éprouvaient des défaites. L'une de ces dames dit à son chevalier, qui avait fui devant l'ennemi et qui venait se présenter devant elle : « J'eusse mieux aimé » vous voir mort que vif ; » et en prononçant ces mots la rougeur couvrait son visage. Quel héroïsme dans ces paroles ! quelle impression profonde elles devaient laisser dans l'âme d'un guerrier qui doit préférer l'honneur à la vie !

On a vu de nombreux exemples d'héroïsme dans les vaincus, dont la défaite même pourrait passer pour une grande action. Lorsqu'abattus et blessés, le vainqueur leur demandait leurs noms et celui de leurs pays, en leur proposant la vie pour prix de cet aveu, ils refusaient constamment de se nommer et de révéler quel pays les avait vus naître, dans la crainte de déshonorer leur famille et leur patrie par leur défaite ; ainsi ils recevaient la mort avec un sentiment sublime de respect pour l'une et pour l'autre. L'on formait alors des hommes dignes du glorieux titre de Français ! on leur

enseignait à n'avoir peur que du déshonneur, et non pas à s'effrayer des souffrances, de la misère ou de la mort.

Le mensonge et la perfidie étaient en abomination dans les temps de la chevalerie; ces seuls mots : « Tu mens, » étaient l'outrage le plus sanglant que l'on pût faire à un chevalier. L'amour de la vérité, seul fondement de toutes les vertus, était tellement en vénération, que lorsque l'on racontait ses propres exploits, on devait révéler avec ingénuité ses faiblesses, ses terreurs, ainsi que ses défaites, aussi bien que ses triomphes; car on l'avait pour ainsi dire juré en recevant l'ordre de la chevalerie, lorsque le chevalier qui vous le conférait, vous disait en faisant l'accolade : « Au nom de Dieu, de Saint-Michel et de » Saint-Georges, je te fais chevalier : sois » preux, hardi et loyal. »

Telles sont les principales sources d'où découlent les mœurs chevaleresques : celui qui connaît le cœur humain saisira, sans qu'il soit besoin de commentaires, toute l'étendue et l'abondance des belles actions qui doivent en jaillir; il reconnaîtra leur supériorité sur les mœurs romaines, qui n'avaient pour uni-

que base qu'un orgueilleux égoïsme et une avarice insatiable. Il faudrait être tout-à-fait de mauvaise foi pour n'en point convenir, ou d'une ignorance bien aveugle. La bonne foi et la valeur parmi nous sont comme un héritage que nos ancêtres nous ont transmis avec leur sang; car, du temps des Romains, elles passaient l'une et l'autre en proverbe. On disait dès-lors : « Brave et loyal comme un Germain. » L'historien Tacite, dont l'éloge ne sera point suspect, rend cette justice à nos aïeux : « Nulle nation, dit-il, ne l'emporte » sur les Germains, du côté de la valeur et » de la bonne foi. »

Continuons donc à les imiter, afin de nous montrer dignes enfans de tels pères, francs, généreux, invincibles; et s'ils furent triomphateurs des Romains, pour nous, restons à jamais ennemis de leurs maximes.

CHAPITRE XLII.

FAUSSE PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Et bientôt sans s'embarrasser même à examiner les livres saints, on les regarda, sans les avoir jamais lus, etc. (LETTRE VIII, pag. 215.)

JE n'en citerai qu'un exemple. La conversion de M. de La Harpe, premier disciple de Voltaire, produisit un étonnement si général, d'après les principes philosophiques qu'il avait professés pendant quarante années, que ses ennemis le taxèrent d'hypocrisie, ce qui ne paraît guère conséquent dans un temps où il suffisait d'être atteint et convaincu de croire aux vérités de la foi chrétienne, pour être déshonoré dans l'esprit du monde savant, c'est-à-dire de celui qui croit l'être.

On ne pénètre point les consciences; mais en lisant les derniers écrits de M. de La Harpe, qu'il composa sur la fin de ses jours; la traduction des Psaumes, qu'il fit durant les dernières années de sa vie, comme *une amende honorable*, on ne peut douter de la

bonne foi de ses sentimens. Quand l'homme, par la perversité complète de son âme, n'a pas mérité la réprobation éternelle, Dieu, qui est la bonté absolue, attend l'homme sur le bord de la tombe, pour l'attirer à lui.

M. de La Harpe, quelques jours avant sa mort, implora les sacremens, pour expirer en bon chrétien. La vérité est sur le lit de mort, sa conduite ne me paraît point équivoque. Son testament, que l'on a placé vers la fin du seizième et dernier volume de son *Cours de Littérature*, et en outre quelques pièces composées dans les derniers temps de sa vie, tout enfin prouve que M. de La Harpe éclairé, de bonne foi, repentant, était alors profondément pénétré des vérités de la foi chrétienne, et qu'il avait abjuré les erreurs de la philosophie du dix-huitième siècle, dont il avait suivi l'étendard pendant si long-temps.

M. de La Harpe fut jeté en prison par la Convention, puis en sortit à la chute de Robespierre. Bientôt après, menacé d'être déporté dans les marais de Sinnamari, il disparut et demeura caché pendant quelques années chez une dame qui eut pitié de ses malheurs. C'est dans cette retraite qu'il lut,

pour *la première fois de sa vie*, comme il l'avoue lui-même, âgé alors de plus de soixante ans, les écritures saintes, et qu'il fut converti.

Il travailla dès-lors à réparer ses erreurs et projeta un ouvrage sur la religion; mais Dieu se contenta de son repentir, il mourut sans l'avoir achevé. J'indiquerai seulement le commencement d'une pièce qu'il composa, intitulée : *Fragmens d'une apologie de la religion chrétienne*, qu'il nous a laissée comme une preuve de son zèle et de ses louables intentions.

« Un homme (c'est lui-même) a été assez
» malheureux pour oublier, pendant qua-
» rante ans, la loi d'un Dieu dont il recon-
» naissait l'existence, et pour blasphêmer la
» religion sainte que ce Dieu est venu lui-
» même apporter aux hommes. Ce même
» Dieu, par un miracle de sa grâce, le touche
» en un moment par la lecture des livres
» saints qu'il avait toujours négligée; Dieu
» éclaire son esprit et parle à son cœur. Le
» voile tombe, et, devenu chrétien, et chrétien
» pénitent, il reconnaît que sa vie a été une
» suite des égaremens les plus honteux et les

» plus coupables, même devant les hom-
» mes, etc.* »

Je ne me permettrai qu'une réflexion : c'est que M. de La Harpe, par les lauriers académiques sous le poids desquels il fut pour ainsi dire accablé, par les longs succès mondains qu'il obtint dans sa carrière littéraire, et par le prodigieux nombre de ses écrits, prouve invinciblement qu'en France l'éducation nouvelle que l'on reçoit dans les colléges est imparfaite, puisqu'elle permet d'ignorer ce qu'il y a de plus essentiel à connaître.

* Voyez *Cours de Littérature*, fin du seizième et dernier volume.

CHAPITRE XLIII.

INFLUENCE DE LA PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE SUR LES HOMMES INSTRUITS ET PUISSANS.

La philosophie..... obscurcit toutes les têtes, faussa les esprits et corrompit les cœurs.
(LETTRE VIII, pag. 216.)

IL semble que la philosophie du XVIIIe. siècle ait encore éteint de nos jours, dans les âmes de ceux qui gouvernent et qui sont apparemment demeurés attachés à sa fausse doctrine, tout sentiment de zèle pour la défense de la religion chrétienne, et que cette froideur qui approche de l'incrédulité, leur fasse supporter les affronts les plus honteux et même les plus préjudiciables à l'honneur des couronnes de la chrétienté.

En voici un exemple récent : après avoir souffert avec une impassibilité toute philosophique les massacres et les profanations sacriléges que les mahométans ont exercés sur les chrétiens de la Grèce, et les églises qu'ils ont incendiées dans la Morée, à Chio, à

Candie, à Samos, le nom chrétien vient d'être encore avili par la trahison, qui a livré les habitans d'Ipsara au fer des Musulmans; mais ce qui étonne le plus, c'est la tranquillité flegmatique des ambassadeurs chrétiens à Constantinople, * à l'aspect du *Jafta* que l'on

* L'on a donné pour prétexte de ne point secourir les chrétiens de la Grèce, que ce serait favoriser les systèmes d'indépendance, et offrir un mauvais exemple dans un temps où il est dangereux de rappeler ces idées. L'Autriche et l'Angleterre ont présenté ces prétextes spécieux pour donner le change à la France, afin de satisfaire leur ambition sans obstacle; voici la preuve que ce n'est qu'un prétexte: les ci-devant massacreurs des colons français, les nègres et mulâtres esclaves de l'île de Saint-Domingue, viennent de recevoir la *récognition* de leur indépendance de la part du roi de France; l'Autriche et l'Angleterre sont-elles venues s'y opposer? Nullement. Les chrétiens de la Grèce ont été égorgés, pendus, noyés ou empalés même en temps de paix par les mahométans. Les actuels citoyens esclaves d'Haïti ont, il y a vingt-deux ans, assassiné, mutilé, brûlé en temps de paix les Français leurs maîtres; cependant l'on reconnaît l'indépendance de ces meurtriers noirs, tandis que l'on ne veut pas reconnaître l'indépendance des chrétiens opprimés de la Grèce: le parallèle est concluant. C'est une étrange chose que la politique! Les grands ne s'aper-

a placé sous les têtes des chrétiens massacrés à Ipsara, et attachées, le 24 juillet 1824, aux portes du sérail. Voici la traduction de ce *Jafta* que je prends dans le journal des Débats du 5 septembre 1824.

« Les Grecs, qui sont en rébellion depuis » plusieurs années dans différentes îles de la » Mer-Blanche, n'avaient pas encore éprouvé » la puissance du bras vengeur des Musul- » mans; ils avaient réussi à se fortifier, et se » prévalant de leur fausse religion, ils se » vantaient de leurs forces militaires; lors- » qu'ils obtenaient des avantages sur les Mu- » sulmans, ils ne manquaient pas de répandre » contre eux tout le venin de leur noirceur » et de leur perfidie.

» Cependant on maintint la ferme résolu- » tion de punir, comme la loi sainte l'or- » donne, et avec l'aide de Dieu, ces incrédu- » les rebelles qu'il a rejetés.

» D'après cette résolution, le bienheureux » Khousrew-Mehmed-Pacha, généralissime

çoivent pas qu'en se corrompant eux-mêmes par de telles injustices, ils corrompent l'esprit des peuples qui les observent; car le peuple n'est pas si stupide qu'ils daignent se l'imaginer.

» de la flotte impériale, a porté les premiers
» coups à l'île d'Ipsara, fortifiée par les infi-
» dèles. Après que les janissaires et les sey-
» kans, qu'il avait tirés de ses vaisseaux,
» eurent mis le pied sur cette île, ce nid des
» infidèles, où ils s'étaient renfermés derrière
» leurs batteries hérissées de canons, ils les
» prirent à dos et les attaquèrent le sabre au
» poing, corps-à-corps. Ces braves combat-
» tirent avec la plus grande intrépidité, et à
» l'aide de la grâce divine les armes des Mu-
» sulmans ont triomphé. Les infidèles, saisis
» de terreur, ont été taillés en pièces; il en a
» coûté trente-six heures de combat pour
» conquérir cette île et s'en emparer. Les in-
» fidèles Arnautes (Albanais), que les re-
» belles Ipsariotes avaient appelés à leurs
» secours, ont été tous passés au fil de l'épée;
» ils ont ainsi fait l'épreuve de la puissance
» musulmane. Dix des chefs de l'insurrection
» et environ cinq cents ont été faits prison-
» niers; cent dix bâtimens et plus de cent
» pièces de canon sont tombés en notre pou-
» voir; enfin toute l'île d'Ipsara a été soumise
» par la grâce du Tout-Puissant. Plus de
» cinq cents têtes d'infidèles, plus de onze

» cents oreilles et trente-trois drapeaux, ont
» été envoyés à la Sublime-Porte par le susdit
» pacha, et jetés à terre avec mépris. »

Ce *Jafta* était placardé au dessous de cinq cents têtes des chrétiens placées aux portes du sérail.

C'est à la face des ambassadeurs des puissances de toute la chrétienté, à Constantinople, que l'on tient ce langage, que l'on donne ce spectacle barbare! Les souverains de l'Europe permettent que dans des placards on les qualifie d'infidèles; que devant leurs ambassadeurs on jette à terre, avec mépris, des têtes de chrétiens, et qu'elles soient ainsi exposées en leur présence! que l'on outrage le nom chrétien par une affectation barbare et hautaine....! Certes l'insulte est grande!.....

Quelle idée ces Musulmans peuvent-ils avoir des puissances chrétiennes? cette impassibilité semble être à leurs yeux un aveu tacite de la fausseté de nos croyances religieuses, et de la réalité des impostures de leur prophète; ce qui les fait non seulement triompher, mais encore, j'en suis sûr, nous mépriser, monarques et peuples chrétiens.

Je n'ajouterai point d'autres réflexions, car la moindre pourrait être injurieuse aux puissances de la chrétienté..... Quelle froideur!... quel philosophisme en matière de foi!... quelle majestueuse ignominie!..... (1)

Tandis que la Grèce se couvre de gloire*

* Les puissances de la chrétienté ne font nul effort pour chasser les mahométans de l'Europe; cependant une croyance populaire parmi les Ottomans, depuis la conquête de Constantinople par Mahomet II, existe et se perpétue d'âge en âge; ces peuples asiatiques ont l'idée qu'ils seront un jour refoulés par les chrétiens dans leur ancienne patrie, et ce qui l'atteste, ce sont les magnifiques cimetières formés par eux sur les confins de l'Asie, où tous les habitans de Constantinople, qui sont mahométans, et qui ont quelque fortune, se font transporter et ensevelir, afin, disent-ils, qu'un jour leurs ossemens ne soient point profanés; la montagne qui couronne Scutari, et qui forme la frontière de l'Europe et de l'Asie, est magnifiquement décorée de leurs superbes mausolées en marbre blanc, ombragés de cyprès. Il n'y a que les mahométans pauvres qui soient enterrés en Europe dans Constantinople; tous ceux qui sont assez riches pour se faire transporter par mer sont ensevelis en Asie: c'est assurément ce qui constate cette croyance des Ottomans, qu'ils ne se considèrent pas comme établis irrévocablement en Europe.

par les victoires qu'elle remporte sur les Musulmans, malgré les efforts de l'Angleterre et de l'Autriche, qui s'unissent au croissant pour éteindre la race chrétienne dans la Grèce; en ce moment que des victoires nombreuses, des traits de hardiesse, d'héroïsme et de dévouement sublime, vont ennoblir les pages de l'histoire des Grecs modernes, l'Europe chrétienne, et toutes les fortes têtes qui dirigent les cabinets des puissances, sont gravement occupées à savoir positivement si l'argent, dans notre siècle, doit rapporter quatre ou cinq pour cent d'intérêt. Il faut avouer que cela est grand, glorieux, sublime! c'est véritablement le siècle d'or! et un siècle d'or dure en la mémoire des hommes.... A bon entendeur salut. Quel héroïsme de conception! en même temps quelle bénigne philosophie à recevoir les affronts et les insultes aux portes du sérail de Constantinople!.... Pas un murmure, pas une humble représentation à l'usurpateur du trône des Constantin!.... Mais les chrétiens de la Grèce qui ne reconnaissent point le Turc pour un légitime souverain, qui ne sont point philosophes, mais attachés à la foi de leurs an-

cêtres, honorent leur patrie qui fut le berceau du christianisme; cette Grèce qui donna le jour à un si grand nombre de pères éloquens de l'église, de ces langues sublimes qui enchaînèrent à la croix, par les charmes de la parole et le zèle de la vérité, tous les peuples de l'Europe; ces braves Grecs se rappellent leur splendeur, et, sous la faux du martyre, ils se réveillent avec plus d'héroïsme, de talent et de courage que jamais.

Ce contraste sera établi dans l'histoire; nos descendans pourront comparer les effets de la froideur indifférente de la vieille Europe, devenue philosophe politiquement, avec le zèle ardent des Hellènes pour notre religion sainte; nos neveux jugeront les faits et gestes de l'une et de l'autre, et lorsqu'ils en parcourront les pages, je ne crois pas que ce soit sans indignation.

L'église ne voit pas sans un profond et douloureux étonnement la nation anglaise, cette nation qui, dans les siècles héroïques, unissait à la bravoure les sentimens les plus généreux, et qui autrefois, lorsqu'elle professait la religion catholique, apostolique et romaine, se couvrit de gloire, comme la na-

tion française, en combattant les ennemis du nom chrétien : quel changement ! aujourd'hui elle s'arme pour persécuter le christianisme, et protéger la barbarie des mahométans ! Un peuple qui jadis s'illustra en secondant les exploits inouïs de Richard-Cœur-de-Lion, de ce héros anglais qui fut la terreur des infidèles, et dont le nom seul, prononcé dans un combat, jetait l'épouvante dans les rangs ennemis..... Hélas ! une politique astucieuse et avare est venue éteindre un zèle si glorieux.

Lorsque le souverain d'une nation, renonçant, pour satisfaire ses vicieux penchans, à la raison et à la saine doctrine, veut façonner sa religion sur ses intérêts personnels, il donne l'exemple à tout le peuple qu'il gouverne. Si cette nation montre assez peu de fermeté dans sa croyance religieuse, pour se laisser séduire par l'exemple de son roi, elle mérite de tomber dans tous les désordres que ce chef suprême lui a enseignés : c'est ce qui arriva à l'Angleterre, depuis le schisme qu'Henri VIII introduisit dans son royaume, se séparant de l'église universelle, parce que le pape ne voulut pas sanctionner, par son

suffrage, les débauches de ce monarque. Le schisme a développé en Angleterre ce que la philosophie du XVIIIe. siècle a produit en France ; cette philosophie, qui n'est qu'une fille bâtarde de l'hérésie protestante, prostituée aux idoles du paganisme.

Henri VIII, roi d'Angleterre, épousa en premières noces Catherine d'Arragon, qu'il répudia, malgré ses vertus et ses charmes, pour épouser Anne de Boulen : ce monarque s'irrita des remontrances du souverain pontife, et son divorce fut la source impure d'où jaillit le schisme anglican. Ainsi l'adultère donna la naissance à la croyance anglaise *prétendue réformée*. Comme Henri VIII, qui épousa successivement six femmes, ne fit voir, en ces conjonctures, que des passions déréglées, la dépravation de ses mœurs et la violence de son humeur jalouse; comme la cour et le peuple suivirent son exemple, en adoptant ses erreurs, on doit juger à quels excès devait se porter un peuple si faible dans la vertu, si peu affermi dans ses croyances. Depuis ce temps, le seul et unique mobile de ses actions, son intérêt pécuniaire, fut la base de sa politique, et l'Europe imita bientôt

son exemple ; les sentimens héroïques qui l'avaient jadis animé, furent souvent étouffés et toujours subordonnés à son égoïsme commercial. La nation anglaise, dans notre siècle, espère trouver sa prospérité future en protégeant de tous ses efforts l'extermination des chrétiens de la Grèce, et c'est un intérêt de commerce qui guide sa politique!.... Que l'homme est aveugle et insensé quand il n'est plus vertueux! la prospérité serat-elle, par la volonté du grand modérateur de l'univers, le prix du sang?... Cela me paraît aussi impossible, que la félicité soit la récompense du crime... C'est donc un espoir qui sera déçu; et l'on dira dans l'avenir: « La valeur des Hellènes a triomphé des ennemis du christianisme réunis à Constantinople comme à Londres. »

Le sang de notre saint Louis a pleuré en silence sur ces odieux massacres qu'il ne pouvait empêcher; il en a frémi ce sang généreux, qui fut autrefois répandu pour l'affranchissement des lieux saints et des peuples chrétiens opprimés dans la Palestine et dans l'Égypte. Comprimé par l'avarice et l'ambition de certaines puissances de l'Europe, il n'a pu que

tendre une main secourable aux malheureuses victimes échappées au fer des infidèles.

Ceux qui ont paralysé les nobles élans des peuples chrétiens de l'Europe, qui ne désiraient que de secourir leurs frères de la Grèce, en seront seuls responsables devant Dieu; et, pour l'exemple et l'instruction de nos descendans, l'histoire en fera une justice éclatante.

La poésie, si dédaignée par les sophistes du dix-huitième siècle, a devancé l'histoire; et l'on peut dire que la muse lyrique de tous les poètes de nos jours, quelles que soient les opinions qu'ils professent, a dénoncé à l'univers l'intérêt que le peuple chrétien prend aux événemens de la Grèce, et en même temps signalé l'indifférence philosophique des grands de la terre, qui pensent plus à leurs intérêts personnels qu'à la défense de notre religion et de ceux qui la professent.

Il est glorieux pour la France d'être presque la seule puissance formidable de l'Europe qui ne donne point de secours aux Musulmans contre les Grecs. * Cette infortunée, mais à jamais illustre nation, saura le recon-

* Le *Journal des Débats* du mardi 19 octobre 1824

naître un jour. Pendant les massacres auxquels elle a été en proie, les victimes qui parvenaient à s'échapper furent toujours reçues et protégées sous le pavillon sans tache, à l'abri de l'étendard des fils de saint Louis. Les vaisseaux français en croisière recevaient, pour les soustraire aux massacres, ces chrétiens opprimés..... La France ne pouvait pas plus!.. O politique!

s'exprime ainsi : « On comptait dans l'expédition » égyptienne qui vient d'être anéantie par les Grecs, » vingt-six bâtimens de transport anglais, trente-six » autrichiens, dix-sept espagnols, quatre russes, un » sarde, un toscan et un américain. » Ainsi il n'y en avait pas un français.

CHAPITRE XLIV.

DIFFÉRENCE DU MOT MYSTÈRE CHEZ LES CHRÉTIENS ET CHEZ LES PAÏENS.

Aussi tout était mystère chez les païens.
(LETTRE VIII, pag. 224.)

QUAND je dis que tout était mystère chez les païens, on pourrait m'opposer que nous avons aussi des mystères dans notre religion chrétienne. Voici la différence : Chez les païens, les mystères, tels que ceux d'Éleusis, d'Isis, de Bacchus, de Mithras, de Priape, etc., etc., étaient des cérémonies cachées qui se pratiquaient en l'honneur de certaines divinités, et dont le secret n'était connu que des initiés, qui n'y étaient admis qu'après de longues et pénibles épreuves. Il y allait de la vie à les révéler. On ne les appelait ainsi que parce que la connaissance en était interdite au vulgaire; car ils ne contenaient rien d'incompréhensible. Ces secrets étaient réservés aux prêtres et aux hommes les plus considérables de l'État, afin qu'ils pussent eux-mêmes

exciter la vénération du vulgaire. On sait que souvent ces cérémonies païennes dégénéraient en orgies les plus impures. Ainsi le mot *mystère*, dans le paganisme, n'était qu'un voile de charlatanisme, dont se servaient les hommes puissans pour abuser la multitude et gouverner les peuples selon leurs caprices.

Mystère, dans la religion catholique, apostolique et romaine, signifie toute autre chose; et, je crois, peut-être aurait-on mieux fait de se servir d'une autre expression, puisqu'il n'y a pas d'analogie entre ces deux significations, attachées l'une à l'erreur du paganisme, et la même employée pour désigner ce que Dieu seul connaît dans sa vérité. En voici la preuve: L'homme le plus ignorant et le théologien le plus habile, le plus profond, ne comprennent pas plus l'un que l'autre les mystères du christianisme; aussi, l'un et l'autre, ils ont besoin de la foi pour en être convaincus. Ce sont des choses cachées à tous les hommes: la Divinité seule en a la clef.

Par conséquent les plus puissans et les plus habiles ne peuvent point s'en servir pour abuser les simples et la multitude. Nos mystères sont mystères pour eux comme pour le

peuple; ils ne sont donc point un charlatanisme inventé pour tromper les hommes.

Saint Augustin ne comprenait pas mieux le mystère de la Très Sainte-Trinité que ne pourrait le comprendre l'homme le plus stupide. Le mystère de l'Incarnation ne peut pas être mieux expliqué par les plus savans naturalistes et les plus habiles médecins, que par la personne la moins éclairée sur les lois naturelles de la conception ordinaire. Le mystère de l'Eucharistie n'est pas plus intelligible pour l'ecclésiastique qui éprouve ses bienfaits au pied de l'autel, que pour l'enfant innocent qui, en tremblant et en versant des torrens de larmes, approche pour la première fois de la Sainte-Table : c'est un instinct céleste que le sentiment de nos mystères; ils sont cachés pour tous, ils ne sont sensibles que pour ceux que Dieu choisit.

Telle est la différence qui existe entre les mystères des païens et les mystères des chrétiens. Les premiers ont servi à ceux qui en possédaient le secret, à asservir la multitude par des impostures; et ceux de la religion catholique, apostolique et romaine, incompréhensibles pour l'intelligence humaine, ne sont

établis que sur des faits miraculeux, afin d'éprouver la foi des hommes et d'animer leur confiance envers le Créateur et le Sauveur du monde.

—⊷●●●⊶—

CHAPITRE XLV.

SENTIMENS D'HUMANITÉ INSPIRÉS PAR LE CHRISTIANISME; ÉLOGE DE SAINT LOUIS.

La charité universelle... Combien cette idée conservatrice a-t-elle créé d'institutions qui tendent à adoucir le sort des peuples !
(LETTRE VIII, pag. 225.)

QUE de belles institutions la charité chrétienne n'a-t-elle pas fondées : les hôpitaux pour les malades, les maisons de charité, les hospices pour les vieillards et les enfans abandonnés, les maisons de retraites pour les femmes perdues! tous établissemens formés en vue du soulagement et de la consolation des peuples.

Quel beau sentiment, quel courageux dévouement n'inspire-t-elle pas à ceux qui se sacrifient pour le soulagement des malheureux infirmes!

Le plus grand de nos rois, et peut-être le plus parfait des hommes, notre saint Louis, de glorieuse et sainte mémoire, joignait à une

intrépidité qui l'exposa souvent aux derniers périls dans les combats, une douceur et une charité que l'on ne peut se rappeler qu'avec admiration et attendrissement : « Dès le temps » de son enfance, » dit Joinville (je traduis le texte pour le rendre plus facile à comprendre), « fut le roi, piteux des pauvres et » des souffreteux ; et accoustumé étoit, que » le roi partout où il alloit, que cent vingt » pauvres fussent toujours nourris en sa mai- » son, de pain, de vin, de chair ou de pois- » sons, chaque jour. En quaresme et dans » l'avent, augmentoit le nombre des pauvres, » et souvent il arrivoit que le roi les servoit » et leur mettoit la viande devant eux, et » leur tranchoit la viande devant eux, et leur » donnoit à leur départ, de sa propre main, » des deniers. De même aux vigiles des fêtes » solennelles, il servoit les pauvres de toutes » les choses ci-dessus dites, avant qu'il ne » mangeât et ne bût lui-même. Avec cela » avoit-il chaque jour à son dîner et à son » souper, auprès de lui, des vieillards estro- » piés, et il leur faisoit donner la même » viande qu'il mangeoit ; et quand ils avoient » mangé, ils emportoient certaine somme

» d'argent. Par-dessus toutes ces choses, le » roi donnoit chaque jour si grands et si » larges aumônes aux pauvres de religion, » aux pauvres hôpitaux, aux pauvres mala- » des et aux pauvres colléges, et aux pauvres » gentilshommes et femmes, et demoiselles, » à femmes déchues, à pauvres femmes veu- » ves, et à celles qui étoient en couches, et » à pauvres qui, par vieillesse et par mala- » dies, ne pouvoient labourer ni maintenir » leurs métiers, que à peine pourroit-on en » compter le nombre, etc.... * »

Lorsque l'on réfléchit que ce monarque si charitable, si compatissant, si humble dans ses grandeurs, était le guerrier le plus intrépide à la tête de ses armées; qu'en abordant à la Terre-Sainte, voyant sur le rivage une armée immense d'infidèles qui s'opposaient à sa descente, il se précipita tout armé le premier dans les flots, ayant de l'eau jusqu'aux épaules, dit Joinville, pour attaquer les ennemis du nom chrétien; que lorsqu'il retourna en France après sa première croisade, son vaisseau faisant eau de toutes parts, on

* Joinville, *Histoire de saint Louis*.

s'efforçait de l'engager à l'abandonner pour qu'il montât à bord d'un autre, il répondit : « Croyez-vous que ceux qui sont ici ne tien» nent pas autant à la vie que moi ? je ne les » désespérerai point par ma retraite. » Son amour pour ses sujets, était dans le cœur de cet excellent roi une passion si forte, qu'elle semblait le rendre insensible pour lui-même, puisqu'il transportait dans ses bras les cadavres des soldats tués dans les combats, pour leur rendre les honneurs de la sépulture. Ce pieux monarque, bien loin d'en être détourné par leur corruption et leur infection, semblait seul y être insensible : « Le roi, dit Join» ville, témoin oculaire, *jamais ne se estou» past, et les autres se estoupoient.* » (C'est-à-dire jamais ne se bouchait les narines.) Tant de dévouement, d'intrépidité unis à tant de douceur et de charité, enlève l'admiration et arrache des larmes ; tels sont les sentimens que la religion chrétienne inspire aux hommes. L'on peut dire avec assurance que si l'antiquité païenne avait autrefois enseigné aux hommes à devenir habiles pour s'opprimer les uns les autres et industrieux à se nuire, le christianisme est descendu sur la terre

pour instruire l'homme dans la science qui le rend ingénieux à protéger le faible et à soulager ses semblables dans les misères de la vie; aussi, tout homme qui n'est pas seulement chrétien que de nom, mais qui l'est de cœur, fait de cette science divine toute son étude et sa véritable gloire.

Quant aux hôpitaux que saint Louis fonda lui-même et qu'il dota, on peut affirmer qu'il surpassa en largesses tous nos rois. Certes il n'y a que la religion chrétienne qui puisse inspirer de pareils sentimens, et l'on chercherait vainement dans l'antiquité ces institutions modernes établies pour le soulagement des peuples.

Les révolutionnaires, au temps de la république, avaient transformé la plupart de ces lieux de refuge, où la misère et la douleur trouvent des secours et des consolations, en prisons d'état, où ils firent tourmenter et massacrer les détenus!..... Peuple, choisis donc entre les républicains et nos rois..., entre la philosophique idolâtrie et le christianisme!

CHAPITRE XLVI.

IDOLATRIE MÈRE DE L'ESCLAVAGE ET DE L'APOTHÉOSE.

C'est de l'idolâtrie que sont nés ces deux excès de l'humanité (l'esclavage et l'apothéose), qui partent du même principe, et ce principe est l'orgueil. (LETTRE VIII, pag. 229.)

C'EST la mort qui rappelle aux souverains de la chrétienté qu'ils sont hommes, et c'est la mort dont se servaient la politique et la flatterie à l'égard des grands du paganisme, pour leur faire croire qu'ils étaient des dieux ou des demi-dieux. Le christianisme rétablit donc la seule égalité possible parmi les hommes en ce monde, car il nous enseigne que la mort, nous dépouillant de toutes les grandeurs et de toutes les richesses de la terre, notre âme, pour ainsi dire, paraît à nu devant le tribunal de Dieu, et sera jugée selon ses œuvres, sans égard pour la magnificence et les pouvoirs terrestres; et notre religion ne nous porte à révérer que les êtres remplis de charité et de vertus dans les saints qu'elle

nous offre pour modèles, sans s'embarrasser de titres magnifiques ou de la gloire mondaine; le christianisme n'engage à honorer parmi les morts que ceux qui ont été vertueux.

Le paganisme, au contraire, flatte les puissans en les plaçant au rang des dieux après leur mort, quand même ils auraient été des monstres; * et en même temps désespère le pauvre et le souffrant, en ne lui présentant, pour récompense de toutes les misères et les infortunes de la vie, que le néant, même au-delà du tombeau.

Enfin remarquons à quelle élévation l'évangile a placé les peuples modernes au-dessus des anciens, avant que Dieu lui-même voulût s'abaisser sur la terre et mourir dans les supplices de la croix, afin de montrer l'exemple au genre humain par son céleste holocauste, en signalant en traits de sang que chaque homme doit se sacrifier pour ses semblables : que voyait-on sous le soleil ? un pro-

* On sait que tous les empereurs romains furent divinisés après leur mort ou de leur vivant, et l'on peut dire que rieu n'égala les vices et les cruautés de la plupart de ces monarques.

fond égoïsme dans l'homme, rapportant tout à sa propre gloire ou à son unique conservation. Les fureurs de la haine et l'orgueil de l'ambition chez les peuples civilisés, la soif du sang des hommes parmi les nations sauvages, asservissaient toutes les âmes à son joug infernal. Chacun alors se disait en son esprit : « Moi, moi seul ! périsse le reste du monde ! » L'évangile a tout changé ; il a élevé l'humanité jusqu'au pied du trône céleste en lui soufflant le feu de la charité universelle ; ce rayon brûlant de la divinité, qui consume le cœur du chrétien et lui fait, dans le silence, répéter ces mots en versant des larmes : « Je n'aspire qu'à souffrir et à subir la mort pour mes semblables ; je ne connais plus d'autre gloire. »

CHAPITRE XLVII.

DE LA CENSURE A ROME.

La jeunesse française ne sait qu'à peine si nous sommes gouvernés par des consuls ou par des rois. (LETTRE VIII, pag. 230.)

Si l'on est encore porté à admirer les Romains, pourquoi ne pas les imiter dans quelques prudentes institutions qu'ils avaient établies pour conserver dans leur république l'esprit républicain, et inspirer à la jeunesse le zèle et le respect pour le mode de gouvernement qu'ils avaient embrassé ?

A Rome, sous la république, on créa une magistrature appelée *la censure*, qu'il ne faut point confondre avec celle de nos jours, établie seulement pour veiller à des tracasseries politiques. Ceux qui étaient investis de cette magistrature appelée *censure*, du temps des Romains, veillaient aux mœurs, à l'observation des coutumes, et surtout à empêcher toutes les nouveautés dangereuses qui pou-

vaient détruire l'esprit républicain. Les censeurs, à Rome, avaient le droit d'expulser les sénateurs mêmes qui auraient proféré des maximes anti-républicaines; ils pouvaient transporter les citoyens où ils croyaient convenable, pour les empêcher de causer le moindre désordre dans l'état par leur conduite, leurs menées ou leurs discours publics ou privés.

Mais dans notre monarchie on peut parler, écrire, vociférer à la tribune pour exciter le peuple à se soulever contre le trône. On ne dira pas que nous n'avons pas plus de liberté que les *libres citoyens romains*, que l'on occisait sans jugement pour avoir, je ne dirai pas proféré des opinions monarchiques, mais seulement pour en avoir été soupçonnés : comme le furent Melius, Manlius Capitolinus, et autres.

Certes, c'est pousser la tyrannie sur les opinions un peu loin; et dans cet excès, la *romaine liberté républicaine* me semble un esclavage honteux, puisqu'elle empêche l'homme d'avoir une opinion à lui; et nos modernes républicains français ont imité trop à la lettre les anciens républicains romains.

Leur loi des *suspects* ne peut pas avoir eu d'autre source que cette exagération de la magistrature romaine qui dégénéra en tyrannie.

Cependant, en ne prenant de la censure que ce qu'elle a de sage, et rejetant ce qu'elle peut offrir de tyrannique, on parviendrait à l'utiliser. Par exemple, ce ne serait pas une tyrannie d'élever la jeunesse d'un état monarchique dans des sentimens monarchiques. Un enfant n'a pas encore d'opinion : en conséquence, en façonnant son cœur à la monarchie, on ne fait que l'élever pour le gouvernement dans lequel il est destiné à vivre. Rien de plus simple, de plus clair, de plus naturel, n'est-il pas vrai ? Hé bien, on fait tout le contraire : l'on donne à la jeunesse, dans l'instruction publique, des sentimens tout républicains, par les ouvrages que l'on offre à ses regards, et que les jeunes Français sont obligés de traduire, de commenter, de déclamer, d'apprendre et de retenir dans leur mémoire ; je veux dire les histoires romaines, où la haine contre les rois est distillée à chaque page avec une espèce de rage insensée.

Puisque la stupidité de la routine est parmi

nous une idole vénérable et indestructible, assurément c'est bien le cas d'imiter les Romains et de les opposer à eux-mêmes, en instituant la censure, qui veillerait à ce que l'on n'empoisonnât pas ainsi le Français dans sa racine. Les suites en sont incalculables; les fruits en sont funestes et sanglans, nous en avons vu les preuves; car si les républicains de la révolution française n'avaient fait que se dévorer les uns les autres, par suite de leurs opinions de liberté républicaine, c'eût été une juste punition de leurs crimes et de leur folie; mais ce qu'il y a de vraiment déplorable, c'est que les plus nombreuses victimes de cette barbare folie, furent des gens qui n'en étaient pas atteints, depuis le trône jusqu'à l'humble chaumière. Ceci mérite réflexion!

En conséquence, je crois que l'on devrait, si ce n'est pour les contemporains, du moins par humanité pour nos neveux, prendre quelques précautions, afin de leur éviter d'être massacrés dans de semblables effervescences de *liberté franco-romaine;* et si l'on suit la même route que nos prédécesseurs, je ne doute pas qu'avant qu'un siècle ne soit écoulé,

on ne se trouve à même d'éprouver une seconde fois toutes les douceurs de cette *républicaine liberté* imitée de l'antiquité romaine, à laquelle on aura été dressé dans les colléges; car l'éducation d'un siècle retentit jusque dans les siècles à venir. *

* Ce qui était dû à l'honneur et à la gloire de la France et de la chrétienté, et qui avait été négligé depuis si long-temps, vient d'être institué par le respectable ministre chargé de veiller à l'instruction publique; car des chaires d'histoire de France ont été, il y a peu de temps, fondées dans tous les colléges pour l'instruction de la jeunesse française. Du moins les jeunes Français connaîtront l'histoire de leurs aïeux. Cette amélioration indispensable dans les études, la France la devra au ministre zélé qui veut rendre l'instruction publique religieuse et monarchique, véritable source de notre gloire et de l'éclat de la couronne des fils aînés de l'Église.

CHAPITRE XLVIII.

GILBERT, COURAGEUSE VICTIME DE LA PHILOSOPHIE MODERNE; ÉLOGE DE CE JEUNE POÈTE.

> Sous la tyrannie des beaux-esprits du XVIIIe. siècle, il n'était permis de parler et d'écrire que philosophiquement. (LETTRE VIII, pag. 237.)

On sait ce qu'il en coûta à Gilbert, qui, jeune et confiant, vint à Paris avec deux lettres de recommandation pour le philosophe M. d'Alembert. Ces lettres composaient sa seule fortune, à ce que le jeune poète s'imaginait. Il se trompait assurément; car M. d'Alembert, qui devait le protéger, apprit que Gilbert n'était point philosophe, mais chrétien. Aussi il le laissa passer plusieurs nuits sur le Pont-Neuf, où il couchait, faute d'argent et par conséquent de logis, auprès du corps-de-garde de la statue d'Henri IV.

Comme Gilbert n'avait nullement des idées conformes au philosophe qu'on lui avait donné pour protecteur (car les philosophes du temps protégeaient), il n'en reçut que des

froideurs, des dégoûts et même des trompe-ries. Il renonça donc à cette protection philosophique ; et, comme il se lassa bientôt de sommeiller sur le Pont-Neuf, à la belle étoile, il voulut, sans protection académique, voler de ses propres ailes. Il fit bien ; car si sa vie a été courte, la vérité et l'énergie de son talent ont plus honoré la littérature française que toutes les pièces de vers et de prose ensevelies sous les lauriers philosophiques du temps.

Ce jeune et à jamais illustre poète, dans sa *Satire du dix-huitième siècle*, et dans la pièce intitulée : *Mon Apologie*, a démasqué toutes les hypocrisies, dépravations et coteries de son siècle, et a surpassé en talent, par la justesse et l'élévation de sa doctrine, ainsi que la vérité de ses prophéties, tous les auteurs de son temps. Il a démasqué son siècle, en planant au-dessus de lui. Ses vers terribles sont à présent gravés dans la mémoire de tous ceux qui se plaisent à cultiver la bonne littérature.

La calomnie et l'outrage furent son salaire ; on le traita d'insensé, parce qu'il avait seul raison. Abandonné, calomnié, moqué de toutes parts, il n'est pas étonnant que, fort de son bon droit et de sa capacité, la tête ar-

dente de ce jeune poète, à la moindre maladie qui le saisirait, dût s'égarer par le transport. C'est ce qui arriva en effet. Il fut atteint d'une fièvre qui dégénéra bientôt en fièvre-chaude. On le transporta à l'Hôtel-Dieu, où il mourut.

Ceux qui voudront apprécier les calomnies qui l'avaient fait passer pour fou, je les engage à lire ses poésies, et principalement son *Ode imitée de plusieurs psaumes*, qu'il composa pendant sa *prétendue folie*, sur le lit de mort, car il mourut huit jours après. Je la rapporte ici tout entière, dans la crainte qu'on ne l'ait pas sous la main :

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitens;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance:
Les malheureux sont ses enfans.

Mes ennemis riant ont dit dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui!
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage :
Tout trompe ta simplicité;
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Lui-même épurera par son long artifice
Ton honneur qu'il pense ternir.

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs;
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous douce verdure,
Et vous riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée,
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux!

On peut juger, par ce chef-d'œuvre, si l'auteur était fou, et jusqu'à quel point l'esprit

de parti peut injurier et mentir. Au reste, les événemens ont prouvé que les ennemis de Gilbert étaient eux-mêmes les insensés, et que lui seul était clairvoyant, sage et habile.

CHAPITRE XLIX.

LA FRANCE PRÉFÉRABLE A L'ITALIE.

L'Italien, en général, est d'une constitution robuste, et cette vigueur de corps influe sur la fermeté de son esprit. (LETTRE VIII, pag. 239.)

QUOIQUE sur le sommet des montagnes l'air soit plus froid que dans le fond des vallées, néanmoins il est beaucoup plus salutaire à l'espèce humaine et même aux animaux. L'humidité et la chaleur, qui conviennent aux plantes, semblent être les ennemies des corps vivans. Les Italiens ont bien saisi cette différence, et ont fui la maligne influence que l'air chaud et humide du fond des vallées produit sur la santé de l'homme; c'est pourquoi ils ont bâti leurs villes sur le sommet des montagnes, et non pas dans le fond des vallées, comme les Savoyards et les Valaisans.

L'air vif et sec que l'on respire sur la crête des monts, est favorable au corps aussi bien qu'à l'esprit. La différence qu'il y a entre les

Italiens, et les Savoyards et les Valaisans, est remarquable; elle frappe et étonne le voyageur; elle doit servir à appuyer ces conjectures. Les Savoyards et les Valaisans, qui vivent dans le fond des vallées de la chaîne des Alpes, sont de petite taille, maigres, sujets à des maladies lymphatiques; leur teint est presque jaune-cuivre; ils ont à-peu-près tous des goîtres qui les rendent plus ou moins difformes. Telle est la situation physique de leur corps. Quant à l'esprit, on en voit un grand nombre qui sont crétins ou imbéciles; et ceux qui ont conservé les facultés intellectuelles, sont lents, silencieux, pesans, timides à l'excès, et quelquefois d'une simplicité qui approche de la niaiserie. Ceux qui ne sont pas dans leur bon sens, n'éprouvent d'autres désirs que ceux de leur conservation physique; pour les autres, s'ils sont laborieux et très frugals, la crainte de manquer les fait un peu incliner vers l'avarice. Ils n'ont nulle idée des beaux-arts, quoique leurs pays touchent à l'Italie.

Les Italiens, au contraire, unissent la vigueur du corps à la pénétration de l'esprit; quoique en général tristes et réfléchis, leur imagination

est vive, ardente. Lorsqu'ils sont animés par quelque passion, ils parlent avec véhémence, emphase, énergie. Ils s'aiment peu les uns les autres, mais ils se considèrent chacun en particulier comme un homme important, dans quelque classe qu'ils se trouvent placés par la nature, et ils paraissent avoir une haute estime pour leur mérite, chacun d'eux se considérant comme supérieur dans sa profession.

Ils ont un orgueil presque insoutenable pour leurs villes natales, pour les monumens qui les embellissent et les grands hommes qu'elles ont enfantés. Chaque habitant des principales villes d'Italie, regarde celle où il est né comme infiniment préférable à toutes les autres villes de la même contrée; c'est ce qui produit cette émulation entre eux et qui est une des causes du soin qu'ils ont mis à les orner par les monumens des arts, ou à leur donner une conformation particulière, soit par la disposition des bâtimens, soit par la position extraordinaire que la nature du pays leur a présentée.

Il est remarquable qu'ils ont presque toujours construit leurs villes dans les lieux élevés; ainsi Sienne est bâtie dans le cratère d'un

volcan; l'air y est vif et pur comme à Radicofani, qui est aussi encore environnée des laves qui avaient été lancées par le volcan dans lequel on l'a construite. Aquapendente est placée sur le sommet d'une haute colline; Saint-Laurent, le plus beau village d'Italie, est assis sur le plateau qui domine le lac de Bolsène; aussi l'air y est sain, tandis qu'au pied de la colline l'on trouve les ruines de l'ancien Saint-Laurent, que l'on a fait abandonner aux habitans pour les transférer à ce beau village nouveau qui porte le même nom. La cause de cette translation est que les maladies pestilentielles emportaient chaque année une grande partie de la population dans l'ancien Saint-Laurent, au fond de la vallée, et par conséquent privé de l'air vif que l'on respire sur le haut de la colline où est bâti le nouveau Saint-Laurent.

Montefiascone est aussi élevée sur le sommet d'une montagne : les hommes y sont robustes, les femmes ont beaucoup d'embonpoint et de fraîcheur.

Dans les Apennins de l'intérieur de l'Italie, presque toutes les villes sont aussi construites sur des hauteurs; Terni est sur le sommet

d'une montagne, ainsi que Tolentino, Macerata, et enfin Recanati qui se trouve absolument sur une pointe pyramidale; il semble que cette petite ville soit un belvédère d'où les regards embrassent le pays vaste et fertile qui l'environne.

Je crois donc qu'il est bien plus favorable, pour la santé de l'homme, de construire les villes sur les hauteurs que dans le fond des vallées; l'on en acquiert la certitude même dans la Savoie, lorsque l'on compare les habitans des diverses contrées de ce pays qui, par leurs positions, diffèrent les uns des autres. On ne croirait pas que les habitans de Termignon et de Lans-le-Bourg, lieux élevés, auprès du Mont-Cenis en Savoie, soient les compatriotes des habitans de Saint-Jean-de-Maurienne, de Saint-Michel et de tous ceux qui peuplent ces profondes vallées formées par les deux chaînes des Alpes, nommées Combe de Savoie et de Maurienne.

Par ces comparaisons, je crois donc que les Italiens ont fait sagement de placer leurs villes et leurs villages sur le sommet des monts ou sur le penchant des collines, au lieu de les encaisser dans le fond des vallées, ce

qui leur était à la vérité plus facile dans les Apennins, que cela ne pouvait être dans les Alpes, à cause de la conformation des montagnes; néanmoins les Italiens ont surmonté les difficultés que la nature leur opposait même dans les Alpes, puisque l'on voit sur les flancs du Mont-Rose, qui est avec le Mont-Blanc la plus haute montagne de l'Europe, on voit, dis-je, des hameaux, de petites habitations, des ermitages construits à une grande élévation sur les flancs de ce mont qui se perd dans les nues.

Au reste, j'ai remarqué que les pays de plaines sont beaucoup plus salutaires à l'homme et aux animaux que les pays de montagnes; la Lombardie en fournit une preuve frappante; car lorsque l'on sort des montagnes de la Savoie, pour entrer dans la plaine immense qui s'étend jusqu'à Venise, on s'aperçoit sur-le-champ de la différence : si les Savoyards sont petits, grêles et jaunes, et si leurs bestiaux sont d'une petitesse telle que l'on ne croirait pas qu'ils fussent de la même espèce que ceux de nos pays, on voit dans la Lombardie des hommes de haute taille; leurs formes annoncent la vigueur du corps, et les animaux sont

au physique grandement développés comme les hommes, car, comme je l'ai fait observer dans une de mes lettres sur l'Italie, les bœufs et les mulets que l'on voit dans la Lombardie, comme ceux que l'on rencontre à Rome, située dans une vaste plaine, sont d'une grosseur et d'une beauté qui approchent du prodige.

La France, qui est en grande partie un pays de plaines, est donc un sol beaucoup plus favorable à l'homme que ces pays montagneux, sans parler de l'intarissable fertilité de la terre, qui égale celle de la Lombardie. Toutes les productions de l'Italie se trouvent en France presque toutes à un degré supérieur d'excellence.

Le climat de la France est donc bien plus favorable pour l'esprit et le corps de l'homme que le climat de l'Italie, puisque les naturels du pays n'ont pu parer aux inconvéniens qui résultent d'habiter des pays de montagnes qu'en se plaçant sur leurs sommets, où les secousses de tremblemens de terre se font très souvent ressentir; en outre, en Italie. il existe beaucoup de terrains sans culture et d'une stérilité complète. Si la position des villes a l'avantage de la

salubrité de l'air, cette situation a aussi ses inconvéniens, car dans beaucoup de ces villes les habitans sont privés d'eau : ils sont obligés d'aller la puiser à une assez grande distance aux fontaines ou cascades qui jaillissent du flanc des montagnes.

Quant aux rivières, qui sont, dans les pays qu'elles arrosent, une source de fertilité et de prospérité commerciale, celles de l'Italie, à l'exception de quelques-unes, ne sont guère que des torrens, dont le lit est presque toujours à sec en grande partie, ce qui s'oppose aux transports de la navigation; lorsque ces torrens sont grossis par les pluies et les fontes de neiges des montagnes voisines, leurs ondes impétueuses ravagent les terres; au lieu qu'en France, il y a un plus grand nombre de rivières bien plus larges, plus profondes, toujours navigables, et dont les ondes fertilisent le sol au lieu de le ravager.

Tous ces avantages et beaucoup d'autres encore, relatifs aux mœurs et aux caractères des habitans, me feraient préférer la France à l'Italie, quand bien même cette belle France ne serait pas ma patrie.

CONCLUSION DE L'AUTEUR.

Afin qu'ils ne se laissent pas pervertir par les idées contraires qui ont naguère causé tant de maux à notre belle patrie.

(LETTRE VIII, pag. 241.)

ME voici arrivé au bout de la carrière que je m'étais proposé de parcourir; j'ai dit la vérité, au risque même de déplaire à quelques personnes attachées, sans beaucoup de réflexions, aux idées reçues. Après avoir examiné et médité les histoires anciennes du paganisme, ainsi que les écrits de plusieurs modernes, soi-disant philosophes; après avoir réfléchi sur les mauvaises impressions qu'ils peuvent laisser dans le cœur des enfans de la chrétienté, je déclare que moi-même, trompé par l'éducation publique, comme tous les jeunes Français élevés dans les erreurs des auteurs païens et de la philosophie moderne, j'ai voulu m'instruire et comparer: rejetant tous les préjugés des écoles, je ne dois ce que j'ai appris qu'à un retour sur

moi-même, à ma persévérance dans le travail et à la méditation, qui m'ont fait apercevoir les erreurs où j'étais plongé, l'éducation publique m'ayant faussé le jugement et égaré l'esprit.

L'éducation publique étant bien préférable à l'éducation privée, puisque dans la première on apprend dès l'enfance à vivre en société, je crois qu'il est indispensable que l'instruction publique soit rectifiée, et je m'imagine que si par négligence ou par système, ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse, ne lui donnent pas une autre direction, ils se rendent complices de toutes les extravagances commises à l'imitation des païens et des sophistes du XVIIIe. siècle, que l'on offre sans cesse pour modèles aux jeunes Français; qu'ils seront responsables aux yeux de la divinité, des rébellions, des dépravations de mœurs et des cruautés que ces auteurs inspirent à ceux qui les approuvent; que si l'aveuglement, les préjugés, la timidité ou l'ignorance des hommes les absolvent ou les honorent, le sang versé au nom des maximes atroces, anti-monarchiques, impies et sacriléges, répandues dans ces écrits, ce sang retombera sur leurs

têtes, et qu'ils seront considérés par la justice divine, de même que ceux qui auraient commis tous les crimes inspirés par les erreurs de l'éducation. Que plus la vanité des hommes les élèvera, plus ils paraîtront coupables devant Dieu, par la multitude des malheurs qu'ils auront occasionnés. Que si un grand nombre d'auteurs français du XVIIIe. siècle, sont anti-nationaux et anti-religieux, et tendent à consommer la dissolution de la société, c'est à l'instruction erronée et aux impressions funestes qu'ils avaient reçues dans leur jeunesse que l'on doit attribuer la déraison, l'impiété sacrilége et toutes les fausses vues morales et politiques qu'ils ont semées dans leurs ouvrages; enfin, que l'honneur français gémit de se voir immolé à la routine insensée d'une éducation anti-nationale.

Il faut rendre l'instruction publique religieuse et militaire: l'éducation religieuse doit être remise en vigueur, parce qu'elle convient à des chrétiens. L'éducation militaire sera toujours celle qui se trouvera en harmonie avec le naturel de la nation des Francs qui n'est point dégénérée; ces deux genres d'éducation bien dirigés (et ils ont beaucoup

plus de rapports l'un avec l'autre que vulgairement on ne se l'imagine), formeront un ensemble qui nécessairement les fera s'étayer l'un l'autre; ce sera le plus formidable rempart que l'on puisse élever contre les absurdes folies du paganisme, et surtout les divagations imprimées du philosophisme moderne, qui ne présentent pour l'éducation de la jeunesse que des abstractions séditieuses, l'égoïsme impudent et le chaos de la civilisation, * au lieu de règles certaines et éprouvées; c'est ainsi que l'on fera crouler l'idole du pédantisme, parce que l'on aura mis à la place des sophismes perturbateurs de la gloire

* Voyez l'*Éducation d'Émile*, par J.-J. Rousseau, citoyen de Genève. Si dans ce livre on trouve plusieurs bonnes pages, comme il est équitable de rendre à chacun son bien, il faut les restituer à Pythagore, à Platon, à Lucrèce, à Sénèque, à Longus, à Montaigne et autres, à qui elles ont été prises; car c'est là ce qui explique les contradictions perpétuelles que l'on rencontre dans Rousseau, et qui souvent étonnent et dégoûtent : il part d'un bon principe qu'il a puisé dans un bon auteur; et comme il veut y mêler ses idées, en faisant bavarder son esprit faux, il contredit vingt fois le principe qu'il a avancé d'abord et qui est juste.

de la nation, les sources fécondes de toutes ses prospérités, je veux dire : l'ordre, la patience et l'honneur.

Mes observations seront-elles contrariées par les préjugés du vulgaire? cela doit être, et je m'y attends : l'intérêt, la vanité et la paresse m'en sont de sûrs garans. Néanmoins les hommes habiles me comprendront ; et si, leur ayant donné l'éveil, ils profitent de mes réflexions, je croirai avoir atteint mon but ; car si j'ai eu la hardiesse de contrarier le mode d'éducation adopté depuis quelques siècles, c'est dans l'espérance que de plus savans et de plus puissans que moi travailleront à perfectionner mon ouvrage en précisant un nouveau plan d'instruction, plus analogue aux mœurs des nations modernes, et plus convenable pour des Français, qui ne doivent jamais oublier que leur titre le plus glorieux devant Dieu et devant les hommes, est celui de *fils aînés de l'Église :* dénomination illustre qu'ils partagent avec leurs monarques, ces successeurs de Clovis, qui ne tiennent cette merveilleuse couronne des lis que de Dieu et de leur épée.

FIN.



TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LES TABLEAUX HISTORIQUES,

A L'APPUI DES OBSERVATIONS SUR LES ANCIENS ET LES MODERNES.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.


BIBLIOTHÈQUE
DE
PICPUS

